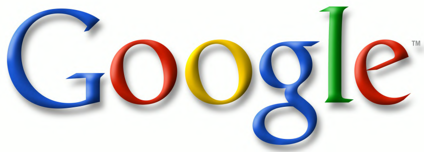


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

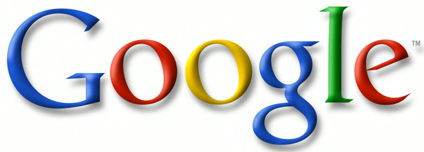
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

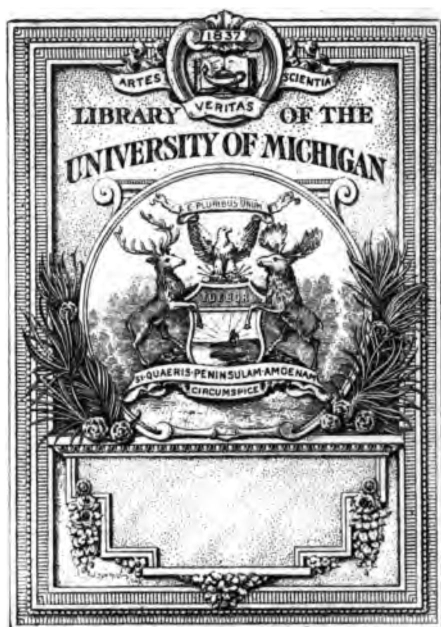
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 937,614


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUAERIS·PENINSULAM·AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
H55ch
Q



LE

CHAR DE L'ÉTAT

OUVRAGES DE ABEL HERMANT

Monsieur Rabosson (L'Éducation Universitaire). 1 vol.
Le Disciple Aimé. . . . . 1 vol.
Le Cavalier Miserey. . . . . 1 vol.
Nathalie Madoré . . . . 1 vol.
La Surintendante . . . . 1 vol.
Cœurs a part . . . . 1 vol.
Amour de tête . . . . 1 vol.
Serge . . . . 1 vol.
Ermeline. 1 vol.
Les Confidences d'une Aieule (Illustrations de Louis Morin) . . . . 1 vol.
Le Frisson de Paris . . . . 1 vol.
Les Transatlantiques . . . . 1 vol.

---

1. — La Carrière . . . . 1 vol.
2. — Le Sceptre . . . . 1 vol.
3. — Le Char de l'État. . . . . 1 vol.

Dans la Collection Ollendorff illustrée à 2 fr. le vol.

Eddy et Paddy, avec 36 dessins de J.-E. Blanche.

THÉATRE

La Meute, pièce en quatre actes . . . . 1 vol.
Théatre des Deux-Mondes (Les Transatlantiques. — La Carrière) . . . . 1 vol.

Tous droits de reproduction, de représentation et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à la librairie Paul Ollendorff, Chaussée-d'Antin, 50. Paris.

ABEL HERMANT

Le
Char de l'État

Cinquième édition



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900
Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

5 exemplaires sur papier du Japon
10 — — de Hollande

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

LES PERSONNAGES

S. M. L'EMPEREUR PAUL VII.
S. M. L'IMPÉRATRICE ANNA.
S. A. I. L'ARCHIDUC SYLVÈRE, neveu de S. M. l'Empereur.
S. A. I. L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA, nièce de S. M. l'Empereur.
S. A. I. L'ARCHIDUC ARNOLPHE, époux de Théodora.
S. A. I. L'ARCHIDUC JEAN, amant de Théodora.

E. LE GÉNÉRAL COMTE DE LUTZBOURG.
E. LA COMTESSE D'ESCHENBACH.
COMTE PHILIPPE DE SCHINZNACH.
MARQUIS DE CASTELLI ROMANI (Isidore).
MARQUISE DE CASTELLI ROMANI (Juliette).
LE PROFESSEUR SCHWAN, médecin allemand de LL. MM.
DOCTEUR SAMUEL BLOOM, accoucheur.
DUC DE XAINTRAILLES.
UCHESSE DE XAINTRAILLES.
S. Mgr LE GRAND-DUC DE BRÈME.
S. MADAME LA GRANDE-DUCHESSE DE BRÈME.

INCE SIEGFRIED. INCESSE ISOLDE. INCESSE KATHI. INCE OTTO. INCE ETHEL.	leurs enfants (frères et sœurs de l'Impératrice).

LES PERSONNAGES (*suite*)

Le Président du Conseil.

Le Ministre de la Police.

Le Ministre des Affaires Étrangères.

Le Maréchal de la Cour.

La Grande Maitresse de la maison de l'Impératrice.

Le Ministre de la Guerre de la puissance amie et ali

Le Chef du cabinet du Ministre (français) des Affa Étrangères.

La baronne Fafner, dame d'honneur de S. A. I. l'arch chesse Théodora.

Astère Blésimard, faussaire.

Le Vicomte bien pensant.

La Générale.

Une grosse dame.

La comtesse de Quincy.

Louise Sommier, de l'Alcazar.

La marquise d'Amplepuis.

Adélaide-Marie, sa fille.

L'Ambassadrice d'Allemagne.

L'Ambassadrice d'Autriche.

L'Ambassadrice d'Italie.

Clara.

Secrétaires de l'Empereur, chambellans, dames d'honneur, la foule.

LE CHAR DE L'ÉTAT

CHAPITRE PREMIER

LES CITRONS

Au Château, dans les appartements privés de S. M. l'Impératrice (la petite princesse Anna de Brême, devenue l'épouse de Paul, devenu lui-même empereur, sous le nom de Paul VII).

La jeune Souveraine (dix-sept ans et demi), allemande, assaisonnée d'un rien de sang britannique, n'aime, en fait de mobilier, que le dernier Londres. Elle a donc banni de chez elle tous les gros meubles franco-viennois, toutes les peintures enfumées, tous les bibelots historiques, et dissimulé la solennelle architecture sous un décor rapporté.

Il était malaisé de donner un aspect véritablement *homelike* à ces pièces de proportions peu intimes. Du moins on les a coupées à tiers et à quart d'étage par des galeries. Ce ne sont que rampes, petits balustres. Des estrades à diverses hauteurs rompent aussi la monotonie du plancher : on ne peut plus faire deux pas sans monter ou descendre. Plusieurs fenêtres sont bouchées à moitié, ou tout à fait, pour éviter la symétrie. Les portes sont élargies et surbaissées.

·actéristique de ce *modern style*, c'est qu'aucun meuble
u. une destination simple, unique, intelligible à première
. Ainsi les fauteuils sont en même temps des étagères,
es armoires sont en même temps des canapés. Le seul
oit où il semble possible de s'asseoir, c'est l'intérieur
yer de la cheminée.

Nous sommes dans le cabinet de l'Impératrice, qui communique avec sa chambre ; il n'y a entre les deux qu'une clôture de bois à claire-voie et à hauteur d'appui. On voit de loin le grand lit de cuivre. Une toute petite porte du cabinet donne sur les appartements privés de S. M. l'Empereur.

Le Château, comme, en général, les résidences de souverains, est situé au beau milieu de la ville, dans le quartier le plus bruyant : ces pauvres princes ne sont pas libres d'habiter les quartiers excentriques et chics. — Il y a même, juste sous les fenêtres de l'Impératrice, un tramway électrique. On voit, à travers les carreaux, les étincelles, et la cloche d'alarme fait continuellement un charivari de tous les diables.

Malgré ce carillon, auquel Sa Majesté est accoutumée, l'Impératrice est tombée endormie le nez dans une lettre qu'elle écrit à sa mère, Madame la grande-duchesse de Brême. Elle est emprisonnée dans une sorte de cage formant siège, table à écrire, bibliothèque, etc. — Robe de chambre blanche, d'une simplicité tout allemande.

Une demoiselle d'honneur, à ses côtés, lit un roman français. C'est une personne extrêmement svelte, d'âge indéfinissable. Quarante ou quatre-vingts ans ? En réalité soixante-dix-sept. Nommons-la, nul ne la reconnaîtrait : Son Excellence la comtesse d'Eschenbach ! Sur l'ordonnance de M. le professeur Schwan, elle a cessé de boire à table. Deux heures après chaque repas, elle ingurgite trois tasses de thé très chaud, sans sucre. Ce régime lui a rendu la taille et même l'aspect de la jeunesse.

ANNA *se réveille, soupire, bâille, écrit.* — « ... je
« mais officiellement de politique. Je n'en ai p
« moins acquis la plus grande influence réelle s
« mon cher Paul. Depuis dix mois que nous r
« gnons, je ne crois pas qu'il ait pris aucune rés
« lution importante que je ne lui aie suggérée. D
« le premier jour, n'obtenais-je point, ma chè
« maman, que nous adopterions le petit archid

« Hector, momentanément proclamé empereur à « dix-huit mois, et que nos partisans appelaient « l'Usurpateur ? Au fait, vous sentez combien cette « adoption, dont je me réjouissais tant naguère, « me cause de trouble aujourd'hui, étant donnée « la grave, la grande nouvelle que je viens de vous « annoncer... » (*Elle sourit, mordille le bout de sa plume, et se rendort. L'horloge du Château sonne neuf heures et demie.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *comme un souffle.* — Neuf heures et demie... (*Un temps. Plus haut.*) Neuf heures et demie... Il est temps que Votre Majesté prenne sa camomille. (*Le nez en l'air.*) Elle dort ! L'étiquette m'interdit de la réveiller ou de boire seule, et la Faculté m'ordonne de prendre mon thé... (*Réflexion.*) La santé avant tout. (*Avec des précautions inouïes, sans le plus petit bruit, comme un écolier qui fait une niche à son maître ndormi, la comtesse verse et avale ses trois tasses. Insuite, de son mouchoir, elle essuie la porcelaine, fin qu'il ne reste plus trace.*)

ANNA, *se réveillant.* — Madame d'Eschenbach, elle heure est-il donc ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Neuf heures quate, madame.

ANNA. — Seulement ? Que c'est ennuyeux ! Je be de sommeil.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Rien n'empêche tre Majesté de se mettre au lit si elle le désire.

NNA. — Je me couche à dix heures et demie.

A COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais aujourd'hui

Votre Majesté s'est tuée de fatigue. Elle a voulu surveiller elle-même les tapissiers qui finissaient d'arranger ses appartements. Elle leur a donné, si j'ose dire, un coup de main. Quand je pense qu'elle a daigné monter en personne à l'échelle !

ANNA. — Pourvu... J'ai fait une fameuse bêtise.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais non, Votre Majesté a été simple et charmante comme toujours, comme au temps où elle m'a dit qu'elle grimpait dans les cerisiers.

ANNA, *à elle-même, en se remettant à écrire.* — Il ne manquerait plus que ça !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Majesté s'abîme les yeux.

ANNA. — C'est aujourd'hui jeudi : j'écris à ma mère le jeudi. (*Elle bâille. Soupesant sa lettre.*) Quinze pages... Je m'arrête là... Prenez donc votre thé, comtesse. Moi, je ne boirai pas ce soir.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Que Votre Majesté est bonne ! (*Elle secoue la théière et tourne une cuillère dans une tasse vide, tout en lisant. L'Impératrice écrit* :) « Ne me refusez pas vos précieux « conseils à ce sujet, et pardonnez-moi de remettre à « jeudi prochain de vous en récrire : je suis bien « lasse, maman chérie. Je vous embrasse et suis avec « respect, de Votre Altesse Sérénissime, etc., etc. » — (*Les cachets.*)

ANNA. — Est-ce que je n'ai pas un peu dormi, au milieu de ma lettre ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Oui, madame.

ANNA. — Longtemps ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Oui, madame. J'ai failli réveiller Votre Majesté à l'heure où elle a coutume d'aller border l'Usur... d'aller border monseigneur l'archiduc Hector dans son petit lit. Mais Votre Majesté dormait de si bon cœur que je me suis abstenue. Alors j'y suis allée moi-même.

ANNA. — Tout vous a paru en ordre?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Oui, madame.

ANNA, *avec indifférence.* — Alors il est bien inutile que je me dérange.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *surprise de cette indifférence.* — Ah?... Oui, madame.

ANNA, *se levant.* — Qu'est-ce que vous lisez là? (*Elle regarde.*) Un roman français!

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *penaude.* — Oui, madame.

ANNA. — Je n'aime pas beaucoup que ces choses-là traînent chez moi.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je ne les laisse jamais traîner, madame.

ANNA. — Comment pouvez-vous donc vous complaire à ces histoires, sans doute de mauvaises mœurs? Moi, je me demande où les romanciers français vont chercher tout ce que l'on dit qu'ils racontent.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Madame, ils prétendent que c'est dans la réalité.

ANNA. — Je n'en crois rien, ou alors leur pays terriblement corrompu. Moi, je n'ai jamais eu as les yeux que des exemples de vertu et de bonr conjugal...

La comtesse d'Eschenbach. — Votre Majesté est un ange, et nous donne elle-même le spectacle le plus édifiant...

Anna. — Ne parlez pas de moi au singulier. Dites la même chose de l'Empereur, qui est le modèle des maris.

La comtesse d'Eschenbach. — Madame, c'est pour le général de Lutzbourg et pour moi, qui le connaissons bien, un sujet quotidien de... je veux dire d'admiration.

Anna. — Je suis fort touchée que le Conseil municipal ait eu cette bonne pensée de donner nos deux noms unis au pont que l'on inaugurait tout à l'heure.

La comtesse d'Eschenbach. — Le pont Anna-Paul.

Anna. — Je regrette de n'avoir pu assister à la cérémonie. Pourvu qu'elle n'ait pas fatigué l'Empereur !

La comtesse d'Eschenbach. — Je puis affirmer à Votre Majesté qu'il avait ce soir la meilleure figure.

Anna. — Comment ? Vous l'avez-vu ?

La comtesse d'Eschenbach. — Il est entré dans la chambre de l'archiduc Hector au moment où j'y étais moi-même.

Anna. — Et il n'est pas venu jusqu'ici !

La comtesse d'Eschenbach. — J'ai dit que Votre Majesté sommeillait.

Anna, *contrariée*. — Oh !... Qu'a-t-il répondu ?

La comtesse d'Eschenbach. — Sa Majesté a répondu : « Bon ! Bon ! » et elle est rentrée dans ses appartements.

ANNA, *de très mauvaise humeur.* — Je vais décidément voir par moi-même si l'archiduc dort bien. Restez là. Vous aurez congé quand je reviendrai. (*Elle s'en va vers sa chambre, qui communique, par une porte perdue sous une tenture, avec celle de l'Usurpateur. Elle disparaît. La Comtesse lit. On gratte à la porte.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Entrez ! (*C'est le chambellan de service.*)

LE CHAMBELLAN. — Est-ce que l'Impératrice s'est retirée ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Non. Elle est chez l'archiduc Hector pour un instant.

LE CHAMBELLAN. — Le général de Lutzbourg désire parler à Votre Excellence pour le service.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Qu'il entre. Je suis seule.

Il entre. Il est toujours le même. Droit. Vert. Uniforme. Tous les larges rubans de ses ordres, mais sans les croix. — Le chambellan sort.

LUTZBOURG. — Bonsoir, comtesse. J'apporte les citrons.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Quel bonheur !

LUTZBOURG. — Tiens ! Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous ?

Elle va s'expliquer, mais un valet du service de bouche (maison de l'Empereur, livrée très sobre) entre, dépose sur une table le plateau à fond de glace et galerie d'argent. Sur le plateau : un grand verre, un autre avec des pailles, un presse-citron, deux flacons de soda et — les citrons.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Vite, votre livre, que je vous signe votre reçu.

LUTZBOURG. — Voilà, voilà.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Tenez, feuilletez-le : c'est moi qui en ai signé le plus grand nombre. Je détiens le record. Je me trouve presque toujours être de service auprès de la Souveraine le jour où l'Empereur lui envoie les citrons.

LUTZBOURG. — C'est une destinée, comtesse.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je le croirais. Tenez, j'ai signé le premier en date, il y a trois règnes de cela. Je faisais mes débuts comme demoiselle d'honneur quand l'Empereur, mon premier maître, imagina, pour avertir délicatement l'Impératrice chaque fois qu'il viendrait faire acte d'époux, de lui envoyer au préalable deux citrons destinés aux rafraîchissements de la nuit, et dont il fallait que la maison de l'Impératrice donnât décharge à la maison de l'Empereur. Cette comptabilité est un peu embrouillée.

LUTZBOURG. — En revanche, cette statistique est bien intéressante.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Comme les tempéraments diffèrent ! Relevez les dates de mon premier maître : tous les samedis.

LUTZBOURG. — C'est merveilleux.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Son auguste fils avait moins de régularité.

LUTZBOURG. — Mais peut-être plus de limonades.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Voici le récépissé de la nuit où, suivant les calculs les plus vraisemblables et si j'ose m'exprimer ainsi, Paul fut conçu.

LUTZBOURG. — Tiens, il n'y a qu'un citron.

La comtesse d'Eschenbach. — J'ai signé une fois un reçu de quatre.

Lutzbourg, *avec un gros rire.* — Ça !...

La comtesse d'Eschenbach. — Général !... Vous avez failli dire une inconvenance.

Lutzbourg. — Oui.

La comtesse d'Eschenbach. — Allez-vous-en, l'Impératrice va revenir.

Lutzbourg. — *Allons-nous-en* : l'Empereur va venir.

La comtesse d'Eschenbach. — Non, moi je l'attends. Mes deux premières impératrices ordonnaient que l'on se retirât dès que les citrons étaient sur la table. La troisième, l'Impératrice douairière, nous ordonnait au contraire de rester le plus tard possible, pour décourager l'Empereur. L'Impératrice Anna a l'orgueil de son bonheur conjugal : elle aime que j'y assiste un peu. Paul aussi. Vieux souvenir ! Je ne sors qu'au premier tutoiement. C'est un signal convenu.

Lutzbourg. — Alors, bonsoir, comtesse.

La comtesse d'Eschenbach. — Bonsoir, général.

Il sort. Presque aussitôt, Anna rentre.

Anna. — Je vais me mettre au lit.

La comtesse d'Eschenbach. — Mais, madame, l'Empereur a envoyé les citrons !

Anna, *délicieusement émue.* — Ah !...

Tout d'un coup, la porte s'ouvre. Paul entre. Il est en veston. Toujours le même. La patte d'oie seulement un peu plus marquée : c'est toute sa psychologie, cette patte d'oie. D'ailleurs il a acquis un peu de ventre et de majesté.

L'Impératrice lui tend la main. Il saisit, il baise cette auguste petite main, qu'il retient ensuite dans les siennes, cependant que la comtesse fait le plongeon réglementaire.

PAUL. — Ah ! ah !... Rebonsoir, comtesse. Et ce régime sec ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Majesté daigne...

PAUL. — Nous sommes éreinté.

ANNA. — Je m'en doutais. Allongez-vous. *(Elle tire une des poignées du bureau, qui s'entr'ouvre, se renverse et se trouve métamorphosé en chaise longue.)* Tu vas voir comme on est bien. (*La comtesse ne se le fait pas dire deux fois. Elle replonge et s'éclipse. Un petit temps. Silence. Le tramway.*)

PAUL, *s'étirant.* — Ah !...

ANNA. — Tu te surmènes.

PAUL. — Le fait est !... Ils disent qu'un Empereur doit mourir debout. Moi je trouve qu'il vit debout.

ANNA. — Heureusement, quand tu viens te refaire ici...

PAUL. — J'y suis plutôt horizontal... Bons meubles... Joli décor... Comme ma petite femme s'y entend !... Comme tout ça est frais à l'œil !... (*Il lui fait d'aimables agaceries, tandis qu'elle prépare le lemon squash.*) Et comme elle est plus fraîche que tout, ma petite femme ! Dis, quel âge, quel âge as-tu ?

ANNA, *riant.* — Quelle drôle de manie tu as de me demander mon âge à tout bout de champ ! Tu le sais bien, mon âge.

PAUL. — Oui. Mais j'aime à te l'entendre répéter. Je ne peux pas croire à mon bonheur. Je veux que ta bouche me le confirme. Quel âge as-tu, aujourd'hui ?

ANNA. — Aujourd'hui exactement ? Dix-sept et demi.

PAUL. — C'est jeune... Quoi ? Les six mois juste aujourd'hui ?

ANNA. — Juste.

PAUL. — Alors, c'est une espèce d'anniversaire !

ANNA, *rougissant*. — Oui.

PAUL. — Pas trop de sucre. (*Bruit de cuiller.*) Quand je pense comme c'était toc ici et vieux jeu, il n'y a pas plus d'un mois... comme c'était solennel, rasant, portrait de famille !

ANNA. — Oh ! en fait de portraits de famille, moi je n'aime que les photographies. C'est bien plus ressemblant. Et puis on en fait maintenant de très artistiques... Vois donc le joli cadre que maman m'a envoyé pour mes dix-sept ans et demi. J'y ai mis mon Paul.

Elle lui montre le cadre, qui témoigne du goût et de la prodigalité bien connus des petites cours allemandes.

PAUL. — C'est ravissant.

ANNA. — Tu sais que les tapissiers ont fini seulement cette après-midi ? Et encore je les ai aidés ! Oui, j'ai donné des coups de marteau, j'ai monté à l'échelle !

PAUL. — Oh !

ANNA. — Je regrette même, je crains...

PAUL. — Quoi ?

ANNA. — Rien... Je voulais absolument qu'ils eussent fini avant ce soir... Pourquoi ? Parce que je voulais mon Paul, ce soir... Et je le voulais si fort que j'étais sûre qu'il viendrait. (*Puérile.*) Mon petit doigt me l'avait dit.

PAUL. — Le mien aussi... Alors, tu n'es pas tombée de ton haut, quand tu as vu arriver les citrons ?

ANNA. — Je n'étais pas là ! J'étais allée voir l'Usurpateur !

PAUL, *riant.* — L'Usurpateur ! Tu traites bien notre fils adoptif et le futur héritier de notre couronne !

ANNA. — ... (*Un petit rire : Hou ! Hou ! — Elle fredonne.*)

PAUL. — Pourquoi tu chantes ?

ANNA. — Parce que je suis heureuse.

PAUL. — Et moi donc ! Trop. Je ne méritais pas ce bonheur-là.

ANNA. — Taisez-vous.

PAUL. — Parole ! J'ai trop de veine. C'est un lit de roses. Je regrette presque l'épine. (*Cloche du tramway.*) Ah ! sacrebleu de sacrebleu ! la voilà, l'épine !

ANNA. — Ne jure pas.

PAUL. — Ce sacré tramway est insupportable ! Quand je pense que moi, moi l'Empereur, je n'ai pas osé en interdire l'établissement sous tes fenêtres, parce qu'on m'aurait reproché de la faire au monarque absolu !... Il y a des soirs où j'ai une

envie folle de venir ici, et puis je pense que je vais entendre ça, et ça me la coupe.

Anna, *désolée.* — Oh !... Mais, mon chéri, ne pourrait-on pas faire une démarche discrète auprès du Conseil municipal ? Il est si loyaliste ! Pour ma part, j'ai été bien touchée qu'il eût cette pensée délicate de donner nos deux noms unis au nouveau pont.

Paul. — Anna-Paul.

Anna. — Nous aurions peut-être un bon motif à invoquer...

Paul. — Quel ?

Anna. — Je te dirai cela en temps utile. Mais je t'assure que la presse elle-même... D'ailleurs, elle est également très loyaliste.

Paul. — Cette chère presse... cette... coûteuse presse... Enfin, elle est très bien pour nous... C'est-à-dire... Ah ! fichtre non, pas aujourd'hui.

Anna. — Comment ?

Paul. — Nous avons été attrapés tous deux dans les grands prix.

Anna. — A quel sujet ?

Paul. — Au sujet de la nouvelle décoration de tes appartements privés.

Anna. — Qu'est-ce que ça les regarde ? Est-ce que nous ne sommes pas les maîtres chez nous ?

Paul. — Le fait est que ça ne les regarde pas. Aussi, n'est-ce pas la décoration même que l'on critique, mais la vente que nous avons faite, aux enchères publiques, de tout le bric-à-brac qui était ici, au lieu d'en faire don aux musées.

ANNA. — Mais, mon ami, nous faisions une grosse dépense, la vente devait produire une somme considérable : nous ne pouvions pourtant pas...

PAUL. — C'est carrément mon avis. Il n'y a pas de petites économies... Si on m'avait dit, il y a seulement un an, que je tiendrais ce langage bourgeois !

ANNA. — C'est celui de la raison.

PAUL. — Oui, j'ai bien changé... Tu sais que je suis en train de réaliser un sac énorme sur les actions du gaz ?

ANNA. — Ah ?

PAUL. — Je fais baisser, j'achète, et, à la veille de la liquidation, je renouvellerai le privilège de la Compagnie pour trente ans.

ANNA. — Bien.

PAUL. — En outre, je viens de décréter que dans les provinces de l'est, où le sol est presque entièrement aux mains des grandes familles juives, les nationaux seuls pourront désormais posséder. Cette mesure est aussi avantageuse que patriotique. Les propriétaires seront obligés de vendre dans les trois mois, la terre sera pour rien, et je me constituerai à bon compte un vaste domaine.

ANNA. — Bien, mais rappelle-toi qu'il faut avoir une grande partie de sa fortune immédiatement disponible.

PAUL. — Sois tranquille, j'ai un fort placement à Londres, comme tous les souverains. En cas de révolution, nous trouverions encore là-bas, dans la belle campagne anglaise, ce qu'ils appellent une

désirable résidence, où filer le parfait amour.

ANNA, *battant des mains.* — Comme ce serait gentil !

PAUL. — Ah ! non, merci, le plus tard possible. J'en ai assez de jouer les princes en exil. J'ai boulotté mon pain noir en premier... D'ailleurs, ces éventualités sont improbables.

ANNA. — Heureusement !

PAUL. — On m'adore, et tout est là. Lorsque mon frère régnait, on disait : cet empire hétéroclite, fait de pièces et de morceaux, de provinces ennemies, ne tient encore que grâce au respect, à l'amour qu'inspire le Souverain. Quand il mourra, vous verrez ça. Et il est mort, et on a vu ça. Seulement, j'ai paru. On s'est mis à m'aimer et à me respecter tout comme mon inoubliable frère. Aussitôt l'Empire désagrégé s'est reconstitué sous mon autorité paternelle et bienfaisante. Et en voilà pour jusqu'au jour de mon décès.

ANNA. — Oh !...

PAUL. — Le plus tard possible... (*Un temps.*) Sais-tu, mon canard, je commence à trouver, dans ma modestie, qu'ils ont tout de même raison de m'aimer et de me respecter comme ça.

ANNA. — Mais oui !

PAUL. — Je fais un très bon Empereur.

ANNA. — Tiens !

PAUL. — Je ne blague pas. Je sais mon affaire. Par exemple, où l'ai-je apprise? Ça... C'est à croire que c'est moins difficile qu'on ne dit, ou que ça vous vient le jour du sacre par la vertu des huiles.

ANNA. — C'est à peu près ce que maman m'écrivait hier.

PAUL. — Ah?... Comment va-t-elle, cette bonne grande-duchesse de Brême ?

ANNA. — Tout doucement, merci : elle t'embrasse.

PAUL. — N'oublie pas, quand tu lui écriras...

ANNA. — C'est déjà fait... Elle m'écrivait : « Rappelle-toi, chère fille, que si jamais tu as des enfants... »

PAUL. — Hum ! (*Il avale d'un trait tout le contenu du verre.*)

ANNA. — Oh ! Méchant ! Vous avez bu votre lemon squash !

PAUL, *galamment.* — Il reste un citron... Poursuivez.

ANNA, *récitant.* — « Ils doivent être élevés à croire que les princes sont des hommes pareils aux autres, ayant seulement plus de devoirs et de responsabilités... D'ailleurs, rien n'est plus faux, car, au contraire, le rang suprême procure des facilités si extraordinaires, et met celui qui l'occupe en si avantageuse posture, qu'il suffit d'un peu de bonne volonté, avec l'intelligence la plus médiocre, pour faire le bonheur des peuples. »

PAUL. — Très juste !... Mais il ne faudrait pas dire non plus que je suis de l'intelligence la plus médiocre.

ANNA. — Oh ! mon chéri...

PAUL. — Enfin je reconnais que le rang suprême procure des facilités... Ainsi, dans la conversation.

Lorsque j'étais mêlé au commun des mortels, qui parfois même ignoraient ma haute personnalité et m'interrompaient, je ne trouvais pas mes mots. A présent, je parle tout seul : je finis mes phrases.

Anna. — Tu parles même très bien.

Paul. — Soyons juste également pour le sort : ce n'est pas mon rang seul qui m'aide, mais les circonstances me servent, j'ai la veine... Tiens, une pierre d'achoppement, c'était la conduite excentrique de notre belle-sœur, l'Impératrice douairière, veuve de notre frère bien-aimé.

Anna. — Oui.

Paul. — Elle est en train de se faire construire un palais aux Açores : on n'entendra plus parler d'elle.

Anna. — Bon voyage !

Paul. — Notre neveu, l'ex-héritier, Sylvère, qui occuperait en ce moment même ma place si sa répugnance invincible du mariage...

Anna. — Paul !

Paul. — C'est juste... Ses idées révolutionnaires nous assurent le concours de tous les hommes de désordre... Sa sœur, l'archiduchesse Théodora, qui fut naguère une vraie peste pour la dynastie, en est actuellement le plus ferme soutien.

Anna. — Comment cela ?

Paul. — Son mariage avec l'archiduc Arnolphe était un gage donné à nos populations de l'ouest, mais il indisposait toutes les marches orientales. L'équilibre est rétabli depuis qu'elle est devenue, sous l'œil complaisant de son époux, la maîtresse,

pour ainsi dire officielle, de l'archiduc Jean, gouverneur général desdites marches. Ce ménage à trois est l'une des garanties de notre Empire et, en quelque sorte, le symbole de son unité.

ANNA. — Quelle horreur !

PAUL, *blagueur.* — Oh ! oh ! la petite bégueule...

ANNA, *subitement froissée.* — Je vous prie de ne pas me plaisanter là-dessus.

PAUL. — Tu exagères... Je parie que c'est encore ta mère...

ANNA, *indignée.* — Oh !

PAUL, *câlin.* — Bébé est fâché ?

ANNA. — J'étais sûre que vous alliez me gâter ma soirée ! (*Elle fond en larmes.*)

PAUL. — Sac à papier ! ne... ne pleure pas... C'est idiot, là !... Voyons, toi si... si calme... Tu es d'une nervosité ce soir !

ANNA, *sanglotant.* — Oui, je suis un peu nerveuse.

PAUL. — Voyons, cocotte... (*Il la prend sur ses genoux.*) Oh !... essuyez ces yeux... Voulez-vous !... Là !... Là, voyons... Savez-vous... savez-vous le vrai soutien de l'Empire, qui c'est ?... Savez-vous la source de l'amour que nos sujets ont pour nous, qui c'est ?... C'est ma petite femme. (*Elle rit en pleurant.*) Qui a toutes les bonnes idées du règne ?... C'est ma petite femme... Annette... Nana... Qui m'a ramené toute l'opposition en me soufflant d'adopter l'Usurpateur ? C'est ma petite femme... Vite, vite, venez avec moi embrasser le gamin et après ça on se mettra au dodo.

ANNA, *de la tête.* — Non.

PAUL. — Comment non ?... Elle ne veut pas embrasser son petit Hector ?... Elle ne l'aime plus ?... C'est ça qui serait impolitique ! Songez que le peuple met en lui son espoir. Comme on se dit qu'à mon âge, je n'aurai sans doute pas d'héritier par moi-même...

ANNA, *gamine.* — Pariez pas.

PAUL. — Hein, quoi ?

ANNA. — On ne sait jamais.

PAUL. — On ne sait jamais... jamais... quoi ?... C'est... c'est pas sérieux ?... C'est pour me faire monter ?... D'ailleurs, le professeur Schwan me l'aurait dit.

ANNA. — Je l'ai tant prié !... Je voulais te le dire moi-même, comme ça, un soir... Et puis je voulais attendre d'être sûre...

PAUL. — Alors... tu es sûre ?

ANNA. — Oui.

PAUL. — Ah !... Ah ! bien, ce qu'ils feront une mine, au conseil des ministres, quand je leur servirai ça !

ANNA. — T'as pas l'air content ?

PAUL. — Moi ?... Oh !... Oh ! là là... Pas content !... Un gosse, moi !... Moi l'Empereur !... Moi Paul !... Oh !

Et c'est son tour de fondre en larmes. Ils restent aux bras l'un de l'autre, sans rien dire. On n'entend que le ronflement sourd de la Capitale endormie et la cloche du tramway.

CHAPITRE II

MÉNAGE D'ARCHIDUC

Chez S. A. I. l'archiduchesse Théodora, fille du défunt Empereur, nièce de celui en exercice.

Le palais de S. A. I. l'archiduc Arnolphe, époux de l'archiduchesse, fait partie du même pâté de palais que la Résidence. C'est une de ces casernes en plâtras rococo, comme on en construisait dans toutes les capitales à la fin du siècle dernier, avec l'illusion d'imiter l'architecture française. Les façades sont Louis XV, et les intérieurs Empire. Le tout, jusqu'à ces derniers temps, passablement délabré, vu la médiocre fortune de l'archiduc Arnolphe (le mari). — Mais l'archiduc Jean (l'amant), qui est colossalement riche, n'avait point de logement dans la Capitale, puisqu'il gouverne les marches de l'Est. Alors il a pris pension dans le ménage. Il occupe un étage qu'il a fait restaurer à ses frais, et dame, pendant qu'il y était, il a fait restaurer aussi les autres, notamment les appartements de l'archiduchesse.

Le boudoir où se tient présentement Théodora, est vaste, pour un boudoir, et solennel. Immense lit de repos carré, à dossier, peint de blanc gris et de vert d'eau (ce qu'on appelle un *pommier*) : matelas, traversins, coussins. Immense piano à queue, acajou et bronzes. Consoles tout en or. Berceau copié sur celui du roi de Rome et transformé en jardinière. Torchères. Des glaces partout. La tenture de soie violette, damassée de bouton d'or.

Mais ce luxe pompeux est en harmonie avec la beauté classique de l'archiduchesse : Théodora a l'air d'une Victoire,

et un peu d'une Messaline. — Elle est à la renverse sur le pommier. Elle porte une matinée, de fabrication évidemment française, mais d'inspiration évidemment exotique, toute en mousseline de soie brodée de perles, et dentelles très écrues. Ses magnifiques bras sont nus jusqu'à l'épaule. Il n'y a, dans ce pays, que deux catégories de femmes : les unes sont cuisinières, les autres sont femmes de chambre. Théodora serait plutôt femme de chambre : c'est-à-dire que, malgré un instinct de désordre inouï, elle a la passion de manier et de ranger elle-même ses chiffons. Pour l'instant, arrivée de Paris le matin même, elle fait déballer sous ses yeux tout ce dont elle a fait emplette rue de la Paix. Deux caméristes sont employées à cet office : l'une indigène, l'autre parisienne. On jurerait que cette dernière est une bonne de cocotte. Au fur et à mesure qu'elles déballent, elles emportent dans une pièce voisine ; et quand elles ont déjà presque tout emporté, S. A. I. L'ARCHIDUC JEAN (l'amant) entre. C'est un grand militaire (en redingote) avec les moustaches et les favoris à l'autrichienne. Il n'a pas d'âge. Il est parfaitement bien. Les caméristes disparaissent.

L'ARCHIDUC JEAN, *conjugal.* — Eh bien ! ma chère, vous n'êtes pas prête ?

L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA, *également conjugale.* — Je suis toujours prête à tout. Encore faudrait-il que je susse à quoi ?

JEAN, *impassible.* — Arnolphe ne vous a-t-il pas dit ? Nous devons... ou plutôt vous devez aller avec lui, car moi, je viendrai vous retrouver plus tard... au bout de dix miuutes... vous devez aller avec lui prendre le thé, à cinq heures, à l'hôtel de France. C'est un nouvel usage qui s'est établi pendant que nous n'étions pas là. Toute la bonne société s'y retrouve quotidiennement.

THÉODORA. — Bien fâchée. J'ai passé la nuit et

la matinée en chemin de fer. Je suis vannée. Je ne sors pas.

JEAN. — Je suis le premier à reconnaître que vous devez être vannée, ma chère Théodora. Aussi, je n'insisterais pas. Mais c'est votre mari. Il pense, avec juste raison, que pendant notre absence on a pu faire des commentaires, et que vous devez vous montrer en public avec nous... je veux dire avec lui.

THÉODORA. — Montrez-vous avec lui, vous : ça fera le même effet.

JEAN. — Non !

THÉODORA. — Oh ! c'est dit... Je vous prierai même de me laisser, j'ai fort à faire.

JEAN. — Soit. Je remonterai d'ailleurs vous présenter mes hommages avant de sortir. (*Elle lui tend la main. Il baise la main, le bras, les lèvres. Ces diverses privautés ne semblent les troubler, ni l'un ni l'autre, aucunement. Néanmoins, il dit :*) Dieu ! Théodora, que vous avez donc une toilette engageante !

THÉODORA. — Toutes les portes sont ouvertes, et il y a des domestiques dans tous les coins.

JEAN, *correct.* — Ah !... Mais alors quand ?

THÉODORA. — Demain matin comme d'habitude, à l'heure de mon bain. (*Il sort. Elle s'étire. On frappe, très timidement.*) Entrez !

C'est l'ARCHIDUC ARNOLPHE, le mari. Militaire, en redingote, moustaches et favoris à l'autrichienne, pas d'âge, parfaitement bien, enfin le double de l'archiduc Jean. Mais il est moins chez lui.

L'ARCHIDUC ARNOLPHE. — Vous n'êtes pas prête ?

THÉODORA. — C'est une scie ? Je ne sors pas, là !

ARNOLPHE. — Vous ne venez pas à l'hôtel de France ?

THÉODORA. — Non.

ARNOLPHE. — Mais... C'est Jean qui avait organisé ce goûter...

THÉODORA. — Je sais bien, il sort d'ici.

ARNOLPHE. — Il doit être contrarié... Vous auriez bien pu lui accorder ce petit plaisir... Ma chère, permettez-moi de vous le dire, vous êtes avec lui d'une humeur qui me lasserait moi, moi votre mari... J'ai... j'ai toujours peur...

THÉODORA, *en face*. — De quoi ? (*Haussement d'épaules.*) Soyez donc tranquille.

Heureusement, voici le frère de l'archiduchesse, celui que nous appelions jusqu'à présent Mgr l'archiduc héritier, et qui, ayant cédé son tour, ne s'appelle plus que de son prénom : l'ARCHIDUC SYLVÈRE.

Sylvère n'a pas « profité » comme sa sœur. Il est toujours fluet, mais bien joli, et coiffé à miracle. Comme il se rase la moustache, il a toujours son air d'adolescent. Il est vêtu de gris (redingote, gilet de soie broché), la guêtre des bottines, de la même peau gris perle que les gants. Perle à la cravate grise unie. Les yeux si clairs, d'un bleu gris. Les cheveux blond cendré, blond gris.

L'ARCHIDUC SYLVÈRE. — Bonjour, ma sœur. (*Il lui baise la main. Au mari.*) Bonjour. (*Poignée de main, molle.*)

THÉODORA. — Comment es-tu entré ?

SYLVÈRE. — Par les portes, tout droit. Il ne faudrait pas dire à certains de mes amis comme tu es mal gardée... Fichu service !... C'est comme

ı téléphone : on ne répond jamais. J'ai carilıné ce matin de mon lit, pour m'excuser de ne s venir à la gare...

Théodora. — Arnolphe allait sortir. Je te garde.

La porte s'ouvre. Jean reparaît.

Jean. — Je venais voir... Ah ! tiens, bonjour... venais voir si par hasard vous n'auriez pas angé d'idée.

Théodora, *comme si elle disait un tout autre mot.* Non !

Jean. — C'est bon, c'est bon.

Arnolphe. — Mon cher, elle est d'une humeur !

Jean. — A qui le dites-vous ?

Arnolphe. — Alors... on va tous les deux?

Jean. — On va tous les deux. (*Ces deux philoɔhes se retirent.*)

Théodora. — Ah ! ! !... (*Gémissement, bâillement.*)

Sylvère. — Crampons ?

Théodora. — ... (*Les yeux au ciel.*)

Sylvère. — Pauvre vieille ! Ça ne doit pas être e tous les matins ?

Théodora, *avec une résignation vraiment chréıne.* — Il faut ce qu'il faut.

Sylvère. — Avec ça, on ne se voit pour ainsi e plus, nous deux. Tu es toujours par voies et chemins. Tu pars sans faire signe. La dernière ›, je ne t'ai même pas dit adieu, et tu es partie te le jour où je devais t'amener mon Phili.

Théodora. — Ton Phili ? Qu'est-ce que c'est que ton Phili ?

SYLVÈRE. — Ah ! mais, c'est vrai, quand tu es partie, on ne se tutoyait pas encore ! Je l'appelais : Philippe, gros comme le bras.

THÉODORA. — Philippe de ?... Philippe de ?...

SYLVÈRE. — Comte de Schinznach. C'est un être délicieux. D'ailleurs, tu vas juger.

THÉODORA. — Quand ?

SYLVÈRE. — Tout de suite. Il vient me prendre ici dans une demi-heure. Je lui ai dit qu'on le ferait monter, sans façon.

THÉODORA. — Naturellement.

SYLVÈRE. — D'autant qu'il n'a aucun titre à la présentation régulière. C'est un petit sous-lieutenant sans naissance.

THÉODORA. — Ah ! oui, est-ce que tu ne m'as pas dit qu'il était fils adultérin ?

SYLVÈRE. — Pas même : la mère n'était pas mariée.

THÉODORA. — Dis donc, je peux rester habillée comme ça ?

SYLVÈRE. — J'aimerais mieux pas : tu vas lui tourner la tête.

THÉODORA. — Oh !... Avec ça que tu t'y entends !

SYLVÈRE. — Si, quand c'est toi, je comprends... Tu sais, les frères ont toujours un petit quelque chose pour leur sœur... Au moins, fais disparaître ces chiffons... Je te demande de recevoir mon Phili dans la toute petite intimité ; mais cette exhibition de dessous... ça dépasse.

THÉODORA. — Oui. (*Elle appelle.*) Clara ! (*Entre*

la femme de chambre française. Ordres donnés par signes.)

SYLVÈRE, *fourrageant du bout de sa canne.* — Tout ça vient de Paris ?

THÉODORA. — Oui. (*Désignant Clara.*) Et ça.

SYLVÈRE. — Somme toute, bon voyage ?

THÉODORA. — Oh ! les voyages, tu sais, je commence à en avoir soupé, des voyages. (*Sortie de Clara, égayée par cette expression.*) Et j'ai lieu de croire qu'il faudra réappareiller d'ici peu.

SYLVÈRE. — Non ?

THÉODORA. — Jean va faire sa tournée d'inspection. Il désire que nous l'accompagnions.

SYLVÈRE. — Et Arnolphe ?

THÉODORA. — Il prévient les désirs de Jean.

SYLVÈRE. — Je te plains.

THÉODORA. — Encore, quand c'est Paris... Et même, Paris...

SYLVÈRE. — Ce n'est plus ça ?

THÉODORA. — D'abord, c'est toujours moi qui ai les plus sales chambres !

SYLVÈRE. — Oh ?

THÉODORA. — Mon mari juge convenable de laisser les meilleures à Jean. Jean les refuse, mais juge prudent de les laisser à mon mari. Finalement ils se chamaillent à qui se les cédera, et moi je suis sacrifiée.

SYLVÈRE, *doucement.* — C'est assez drôle.

THÉODORA. — Je n'ai plus une heure de liberté. Autrefois, je pouvais flâner rue de la Paix... (*Un temps.*) J'achetais moins... (*Reprenant.*) Maintenant,

faut sortir avec Jean pour faire plaisir à Arnolphe, vec Arnolphe, pour faire plaisir à Jean... Si tu oyais notre presse, les échos mondains... c'est rotesque, ce trio... Tout à l'heure, à peine arrivés, ous allions recommencer. Si tu ne m'étais pas ombé du ciel... Tu m'as sauvée... Ma ressource, 'est de les faire sortir tous les deux, sans moi... ls sont encore plus ridicules quand je n'y suis pas.

SYLVÈRE. — Ma pauvre sœur ! Tu es un personnage que les vaudevillistes français ont oublié : la lus malheureuse des trois.

THÉODORA. — C'est vrai pourtant, c'est du vaudeille. Quel que soit le rang des acteurs, c'est du 'audeville. Paul de Kock et Gotha... Dis donc, des ;ens qui nous entendraient, trouveraient peut-être a un peu raide que nous causions si librement le... de ces choses... frère et sœur...

SYLVÈRE. — Non. C'est par là que nous échappons u Paul de Kock. L'hypocrisie nous est imposible, à nous autres. Ce que tu fais est officiel, uropéen. Je ne peux pas ignorer.

THÉODORA. — Ah ! Et puis, si on se gênait enemble !

SYLVÈRE. — Nos pauvres défunts parents n'avaient [u'à ne pas nous faire élever en commun.

THÉODORA. — Dans une incroyable promiscuité.

SYLVÈRE. — Tu te rappelles nos petites chambres roides, tout là-haut, des cellules ! nos dîners sans lessert, l'examen de conscience tous les soirs, et 'obligation de la confession réciproque.

THÉODORA, *riant*. — Oui, nous nous confessions...

SYLVÈRE. — Tu veux dire que je me confessais, moi naïf, moi le garçon. Toi, à sept ans, tu me faisais déjà des cachotteries.

THÉODORA. — Ton innocence m'imposait.

SYLVÈRE. — Quand je me suis aperçu que tu ne me disais pas tout, ç'a été la plus grande désillusion de ma vie.

THÉODORA. — Oh !

SYLVÈRE. — Vrai. Je suis devenu un homme du jour au lendemain.

THÉODORA. — Tu t'es informé.

SYLVÈRE. — J'ai compris le sérieux de certaines choses. Je me suis méfié.

THÉODORA. — Et tu m'as surveillée, canaille !

SYLVÈRE. — Te rappelles-tu le jour où je t'ai pincée en plein flirt — dirons-nous flirt ? — avec l'officier de garde, un simple lieutenant ?

THÉODORA. — Lequel donc ?

SYLVÈRE. — Oh ! je n'ai pas la mémoire des noms.

THÉODORA. — Ni moi.

SYLVÈRE. — Ce que je vois encore, c'est le coup de pied qu'il a reçu au derrière. Quel drame !

THÉODORA. — D'abord, je t'ai collé une gifle.

SYLVÈRE. — Papa m'a flanqué aux arrêts parce que je n'étais encore que sous-lieutenant. J'ai fait ma punition, mais ensuite je suis allé trouver l'Empereur, et je lui ai dit gravement : « Mon père, il faut marier Théodora, il n'est que temps. »

THÉODORA. — Pauvre père, il ne demandait pas mieux que de me marier, mais ça n'allait pas tout seul.

SYLVÈRE. — Le prince étranger ne mordait pas.

THÉODORA. — Papa n'avait pas la roublardise de Paul. Il n'avait pas su se faire des rentes. Ma dot n'avait rien d'exorbitant.

SYLVÈRE. — Il a fallu se contenter d'Arnolphe : ce n'était pas le Pérou.

THÉODORA. — Non... Voilà pourquoi il était inévitable que...

SYLVÈRE. — Je le reconnais. Ne t'excuse pas.

THÉODORA. — Après tout, c'est une situation, le célibat n'en est pas une.

SYLVÈRE. — Mieux vaut être trop mariée que pas du tout.

THÉODORA. — Ah ! les hommes sont plus heureux...

SYLVÈRE. — Si tu dis ça pour moi !...

THÉODORA. — Tu te plains ?

SYLVÈRE. — Je ne me sens pas à mon aise dans la vie.

THÉODORA. — Pourquoi ?

SYLVÈRE. — Je suis... en marge.

THÉODORA. — Tu deviens bourgeois ?

SYLVÈRE — Non. (*Un temps.*) Je suis seul au monde.

THÉODORA. — Tu as des amis.

SYLVÈRE. — Un à un, ils s'envolent. Chaque fois ma vie finit et recommence.

THÉODORA. — Ton Phili ?

SYLVÈRE. — Un beau jour, il prendra femme... ou maîtresse...

Théodora, *riant.* — Comment ?... Est-ce que... jusqu'ici...

Sylvère. — Oh ! le strict nécessaire. Mais il peut être aimé.

Théodora. — Nous verrons ça... Il n'arrive pas.

Sylvère. — Dans neuf minutes. Jamais en retard, jamais en avance. (*Silence, soupirs.*)

Théodora. — Tu fais pitié. Tu es dans un jour où tu regrettes le trône de tes pères ?

Sylvère. — Fichtre non ! Pas le trône... Mais je suis un déclassé... J'aurais pu vivre... dans une fiction, je vis dans un mensonge.

Théodora. — C'est un bien gros mot.

Sylvère. — Juste. Car, tu penses bien, mes idées révolutionnaires...

Théodora. — Oui, je pense que tu n'en penses pas un mot.

Sylvère. — Tu vas trop loin. C'est du dilettantisme, je veux bien, mais comme dilettante, je suis sincère. A condition que, moi, je reste soustrait aux gênes sociales et que je touche à la fin du mois... Car je suis follement dépensier. Je ne sais pas comment tu peux t'en tirer, même avec un peu d'aide. Moi, je ne pourrais pas.

Théodora. — Tu as de grosses charges. Tous ces va-nu-pieds que tu fréquentes doivent te taper considérablement.

Sylvère. — Oh ! non. Ils me feraient sauter au besoin, mais ils ne m'emprunteraient pas deux sous. Ils ne m'accueillent que parce qu'ils m'aiment,

et à condition qu'ils ne profitent pas de moi. Ce sont des âmes farouches et délicates.

THÉODORA. — Tu vois des choses curieuses et qui valent la peine.

SYLVÈRE. — Je vois des choses réelles. C'est au moins ça que ma déchéance m'a rapporté. Je ne suis plus dans le nuage.

THÉODORA. — Dans le nuage?

SYLVÈRE. — Tu as remarqué que la plupart des tableaux religieux sont coupés en deux par un nuage? Les personnages humains sont dessous, les personnages divins sont dessus, et ni les uns ni les autres ne peuvent rien voir au travers. Eh bien! nous, les personnages augustes, nous sommes sur le nuage.

THÉODORA, *égayée*. — Notre bon Empereur, le brave oncle Paul?

SYLVÈRE. — Tu as tort de le blaguer, c'est un souverain très convenable. Moi-même, qui n'ai aidé à son exaltation que pour faire une bonne farce, je le reconnais maintenant, il est très convenable. Seulement, il se tient là-haut, sur son nuage, et il a beau faire ce qu'il peut, il ne soupçonne rien de ce qui se passe en bas.

THÉODORA. — Et... qu'est-ce qui se passe en bas?

SYLVÈRE. — Le monde va son train. L'Empire, que vous croyez retapé, continue à se désagréger. Le peuple revendique. La haute finance est un danger social. La révolution se fait sans qu'on s'en doute. L'Empereur ne s'occupe, ne s'inquiète que de ce qu'il peut voir : intrigues de cour,

scandales de famille. Tout ça n'a pas le moindre rapport avec la vie même du pays... Il est vrai qu'à travers le nuage, l'électricité qui s'accumule en dessus, peut se combiner avec l'électricité qui s'accumule en dessous, et c'est ainsi que jaillira sans doute, un beau jour, l'étincelle qui fera tout sauter.

THÉODORA. — Tu es gai.

SYLVÈRE. — Au fait, que je t'en dise une bonne : l'Impératrice est souffrante depuis plusieurs jours. Tu ne sais pas ce qu'on raconte ? Qu'elle pourrait bien être enceinte !

THÉODORA. — Allons donc ! Mais alors, elle le tromperait ?

Sylvère regarde l'heure et sort vivement. Il revient, conduisant par la main LE COMTE PHILIPPE DE SCHINZNACH : un tout jeune homme, doux, timide, blond. Uniforme de cavalerie. Dolman écarlate sur l'épaule. — Quand un homme plaît à l'archiduchesse, c'est du premier coup, et ça se voit. Philippe plaît. — Elle se soulève, elle tend la main.

SYLVÈRE. — Voilà mon Phili.

PHILI. — Madame... (*Baisemain.*)

SYLVÈRE. — Viens prendre part à notre entretien : il est élevé et mélancolique.

PHILI. — Je...

THÉODORA. — Mon frère est là depuis une heure, à me parler de choses et d'autres ; mais en réalité je crois qu'il ne pense guère qu'à vous. Votre nom revient à propos de tout et à propos de rien. Il vous attend avec impatience. Il vous aime beaucoup.

PHILI. — Madame, j'ai moi-même pour Monseigneur...

SYLVÈRE. — Tu es malade?...

PHILI. — ... pour Sylvère, une affection sans bornes....

THÉODORA. — C'est à ce titre que je vous reçois tout de suite en ami de la maison.

PHILI, *transporté.* — Ami de la maison !... Madame, je ne sais comment dire à Votre Altesse Impériale combien je suis touché...

SYLVÈRE. — Croirais-tu qu'il n'osait pas venir? Il redoutait ton abord majestueux.

THÉODORA. — Oh !... Quand on vient ici avec mon frère, on n'y trouve pas l'archiduchesse, on n'y trouve que sa sœur Théodora.

PHILI. — Oh! madame... Sylvère m'avait bien dit... Je... Excusez ma timidité... Je n'osais pas venir, en effet... Je craignais... Mon Dieu ! ce n'est pas de la timidité, à proprement parler... mais...

THÉODORA, *avec bonté.* — Ne vous troublez pas.

PHILI. — J'ai... le cœur... c'est un peu ridicule à dire... j'ai le cœur très... ombrageux... C'est une grande joie pour moi... la plus grande joie de ma vie... que Sylvère m'ait permis de le traiter comme un égal... Il n'a laissé subsister entre nous deux que l'égalité de notre amitié... Alors, si j'avais trouvé chez vous, qui le touchez de si près... chez vous, sa sœur... la moindre chose... de nature à me rappeler la différence des rangs, j'aurais été... cruellement peiné... Je demande pardon à Votre Altesse Impériale de lui dire cela...

THÉODORA. — C'est très joli ce que vous dites. (*A Sylvère.*) Il est charmant, ton ami.

SYLVÈRE. — Oui. (*A Phili.*) Eh bien, maintenant que tu as fait ton petit effet, nous allons décamper, hein ?

PHILI. — Oh !...

THÉODORA. — En voilà une plaisanterie ! Je te défends de me l'enlever si vite. J'en veux ma part.

PHILI. — Oh ! madame...

THÉODORA. — Asseyez-vous.

SYLVÈRE. — Assois-toi, assois-toi là. Ne sois pas empoté comme ça. (*Un petit silence.*)

THÉODORA, *enchaînant.* — Vous êtes d'origine allemande, je crois ?

PHILI. — Par ma mère... dont je porte le nom.

THÉODORA. — Oui, je sais... (*Un temps.*) Je goûte beaucoup la sentimentalité allemande.

SYLVÈRE. — Phu !

THÉODORA. — Quoi : phu ? Tu ne vas pas nier que je sois très sentimentale, très petite fleur bleue ?

SYLVÈRE. — Non, mais... les Allemands... leur petite fleur bleue... de deux choses l'une : ou bien ils la fourrent dans la marmite, ou bien ils la brandissent d'une main, et de l'autre...

PHILI. — Oh !...

THÉODORA. — Dis donc !...

SYLVÈRE. — Enfin, ils sont très matériels.

THÉODORA. — Eh bien ?

SYLVÈRE. — Oh ! lui, en ça, il est allemand.

PHILI. — Voyons...

THÉODORA. — Laisse-le donc tranquille, ce garçon, tu le mets sur la sellette.

SYLVÈRE. — Le fait est... Il n'y a plus qu'à lui faire jouer son petit morceau.

THÉODORA. — Vous êtes musicien? Quelle chance!

SYLVÈRE. — Excellent pianiste, et une voix!

PHILI. — C'est Sylvère qui a une jolie voix.

THÉODORA. — Oui, mais il est baryton, ça ne va pas avec son teint.

SYLVÈRE. — Phili est ténor.

PHILI. — Nous passons des heures à faire de la musique tous les deux.

SYLVÈRE. — Quand on vit constamment ensemble comme nous, quand on se connaît trop, on n'a plus rien à se dire. Alors...

THÉODORA. — Quand on ne se connaît pas, on n'a rien à se dire non plus... Monsieur de Schinznach, faites-moi donc un peu de musique avec mon frère...

Sylvère a déjà ouvert le piano. Il joue vaguement. Phili s'approche. Théodora n'a pas bougé. De loin, elle fixe le jeune officier. Elle écoute. Elle a une étrange expression de physionomie. Ce n'est pas une intellectuelle, oh! non. Mais elle sent si profondément la musique qu'elle a l'air de la comprendre.

Sylvère joue, au hasard de ses réminiscences, des fragments d'auteurs, d'œuvres diverses, mais qui s'enchaînent par la logique de l'association des idées. Philippe de Schinznach, de temps en temps, touche une note, plaque un accord, fait, plusieurs mesures durant, une basse, une haute. Quand il y a lieu de chanter, il chante.

Théodora, malgré elle, se lève, vient, fascinée par ce beau jeune homme qui réunit la double séduction du militaire et du ténor. Sylvère justement est en train de promener ses souvenirs à travers le deuxième acte de *Tristan*. Elle murmure une phrase d'Iseult, Phili lui répond *sotto voce*.

L'accompagnement se précise, les voix se passionnent, l'archi-

duchesse, le sous-lieutenant oublient totalement l'étiquette et s'affirment avec la dernière violence que la mort les réunira. C'est à ce moment que les deux autres archiducs, le mari et l'amant, reparaissent. Il semblent un peu surpris. Point d'orgue.

L'ARCHIDUC JEAN. — Continuez donc. C'est charmant.

L'ARCHIDUC ARNOLPHE, *qui dit toujours comme l'archiduc Jean.* — C'est charmant. Continuez.

THÉODORA, *sèchement.* — Non. (*Un froid.*) C'était bien, ce thé ?

JEAN. — Très bien.

ARNOPHE, *en écho.* — Très bien.

THÉODORA, *s'apercevant qu'ils dévisagent Phili.* — Je vous présente le comte Philippe de Schinznach. (*On ne peut pas savoir auquel des deux elle le présente.*)

JEAN, *après avoir fait un signe de tête imperceptible.* — Monsieur est sous-lieutenant, à ce que je vois.

PHILI. — Oui, Monseigneur.

ARNOLPHE. — Et, à ce que je vois, dans un régiment dont je suis colonel.

PHILI. — En effet, Votre Altesse, j'ai l'honneur...

SYLVÈRE, *fermant le piano.* — Le comte de Schinznach est mon meilleur ami. (*A celui-ci.*) Viens-tu, Phili ?

PHILI. — A tes ordres.

JEAN, *à Arnolphe.* — ... (*Un regard qui signifie : c'est parfait.*)

ARNOLPHE, *à Jean.* — ... (*Le même regard.*)

THÉODORA, *reconduisant.* — Au revoir, comte, et tant que vous voudrez. Mon frère vous dira les heures où je n'y suis que pour mes amis.

PHILI. — Madame, je n'oublierai jamais que...

Les voix se perdent, car Théodora pousse l'oubli de toute étiquette jusqu'à reconduire le comte de Schinznach plus loin que le seuil. Elle referme la porte sur elle. Les deux archiducs attendent quelques instants qu'elle revienne. Elle ne daigne pas.

JEAN. — Dites donc, mon cher, je suis... je suis assez intime avec vous, n'est-ce pas? pour...

ARNOLPHE. — Oh !... (*Geste.*)

JEAN. — Est-ce que vous trouvez ça très convenable, vous, que Théodora reçoive familièrement un petit sous-lieutenant de quatre sous?

ARNOLPHE. — Mais, mon cher, je trouve cela de la dernière inconvenance.

JEAN, *après un temps.* — Il est très bien, ce garçon.

ARNOLPHE. — Il a une voix !

JEAN. — C'est effrayant... (*Silence. — Explosion :*) Vous savez mieux que personne que les excentricités de Théodora ont fait énormément potiner jusqu'à ces derniers temps.

ARNOLPHE, *conciliant.* — Soyez juste, elle se tient beaucoup mieux...

JEAN. — Oui... Mais il ne faut pas que ça recommence.

ARNOLPHE. — Ah ! non ! J'y aurai l'œil.

JEAN, *lui prenant la main.* — Je le sais... Et

puis... si moi-même... Enfin vous pouvez compter sur moi.

ARNOLPHE, *avec effusion.* — Je le sais... (*Un temps.*) Que fait-on ?

JEAN. — Un tour au cercle de la Noblesse ?

ARNOLPHE. — Il est six heures.

JEAN. — Les journaux de France doivent être arrivés.

Ils sortent.

CHAPITRE III

PETITS LUNDIS

Les petits appartements de l'Impératrice, où Sa Majesté reçoit, chaque lundi, le cercle intime. Ces appartements étant de réception, non d'habitation, Anna ne les considère point comme faisant partie du home, et n'a pas cru devoir y exercer sa fantaisie tapissière. Ils sont restés tels quels depuis le dernier retapage, qui date d'une quarantaine d'années : second Empire, soi-disant Louis XVI, ors et damas de soie rouges extrêmement défraîchis.

Trois pièces. A l'entrée, le salon, où l'Impératrice tient son cercle. A l'autre bout, le salon du buffet (buffet inélégant, copieux, servi par des maîtres d'hôtel à mines d' « extras » qui touchent leurs gages au ministère de la police). Entre ces deux salons, une pièce beaucoup plus vaste, qu'on appelle la serre parce qu'il y a un palmier au milieu, entouré d'un divan rond. Le plafond est vitré, avec un vélum de coutil rose et blanc. Le mobilier est de même style que dans les autres salons, mais il y a un peu plus d'abandon et d'imprévu dans la disposition des sièges. C'est ici qu'on vient se détendre, médire ou flirter quand on s'ennuie trop dans le cercle. Coins propices, notamment derrière le piano à queue : mais cet asile est d'habitude, et en particulier ce soir, envahi par les musiciens du quatuor. Car Sa Majesté aime la musique de chambre.

La serre est aussi galerie de tableaux. Aux murs, çà et là, parmi des œuvres d'amateurs princiers, toiles de l'école allemande contemporaine. Heureux choix. Sujets familiers et attendrissants. Peinture propre.

Dix heures. Le cercle de l'Impératrice présente le plus charmant coup d'œil. Anna est entourée de ses dames d'honneur, toutes fort jeunes, des mariées d'hier, malheureusement assez laides. Toilettes blanches, de rien du tout. Le chiffre, ou le portrait. Point de bijoux, sauf l'Impératrice, qui porte un rang de perles pour enfant. La comtesse d'Eschenbach, depuis qu'elle s'est fait maigrir, ne figure point désavantageusement au milieu de cette jeunesse. — Également vêtue de blanc.

On joue. Pas aux cartes, Dieu ! L'Impératrice a horreur des cartes. Elle redoute aussi les conversations, qui deviennent aisément effarouchantes. Elle a imposé à ses familiers d'autres jeux, plutôt en usage dans les pensionnats que dans les cours. PAUL a approuvé cette nouvelle mode. Mais ses motifs étaient peut-être moins innocents que ceux d'Anna.

Pour l'instant, on joue au chat perché. L'Empereur *y est*. Il va et vient, avec des airs de stratégiste. Toutes ces dames sont assises, les genoux au menton, risquant à peine, de temps à autre, un bout de soulier blanc sur le tapis. Paul se précipite. Le soulier a toujours quitté terre avant que la main auguste ait touché.

PAUL, *très mauvais joueur* (*mais il n'en veut rien laisser voir*). — Saperlipopette ! Voilà un bon quart d'heure que j'y suis, vous savez.

PREMIÈRE DAME D'HONNEUR, *posant le pied*. — Eh ! Là !

PAUL. — Hou ! (*C'est manqué. On rit.*)

DEUXIÈME DAME D'HONNEUR, *bondissant d'un fauteuil à l'autre*. — Ah ! Sire !... (*Elle pousse de petits cris comme aux montagnes russes.*)

PAUL. — Vous, je vous ai à l'œil.

ANNA. — Pouce !

Elle se lève. Un des dignitaires de l'Empire vient d'entrer, tout chamarré, flanqué d'une forte dame, son épouse. Celle-ci plonge devant l'Impératrice, à qui elle baise la main. Anna la relève

et l'embrasse. La dame va s'asseoir dans un coin auprès d'une autre grose dame. L'officier file vers la serre, où il joint l'ARCHIDUCHESSE THÉODORA, l'ARCHIDUC SYLVÈRE, l'ARCHIDUC ARNOLPHE et l'ARCHIDUC JEAN.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Dernier chat perché y est !

PAUL. — Comment ? C'est encore moi !

ANNA, *battant des mains.* — Oui, c'est vous, c'est vous !

PAUL. — Vous, je vais vous repincer au demi-cercle.

ANNA. — Essayez ! (*Elle se lève, court. Il la poursuit. Tout le monde se lève, parce que c'est l'étiquette quand l'Impératrice est debout. Bagarre.*)

LE PROFESSEUR SCHWAN, *de l'autre bout du salon, sévèrement.* — Majesté !

ANNA, *se rasseyant.* — Ah ! oui, c'est vrai. (*On s'assoit.*)

PAUL, *bas à Anna.* — Qu'est-ce que c'est ?

ANNA, *de même.* — Rien... J'ai eu tort de courir... (*Le coup du flacon. Sourires malicieux.*)

PAUL, *empoignant le bras nu de la comtesse d'Eschenbach.* — Comtesse, je vous tiens.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'étais perchée ! Votre Majesté triche !

UNE DAME D'HONNEUR, *passant derrière l'Empereur.* — Votre Majesté triche !

Il la poursuit. Elle tombe sur les genoux de l'une des grosses dames, qui est sa mère.

PAUL. — Si vous vous réfugiez dans le giron maternel !

Il l'abandonne, et comme c'est à dessein qu'elle s'est rapprochée de sa mère, elle reste là.

LA DAME D'HONNEUR, *à sa mère.* — Tu m'as fait signe ?

LA MÈRE. — Oui... Comme tu as chaud !... Rien de neuf ?

LA DAME D'HONNEUR. — Rien. Je surveille. Impossible d'arriver à une certitude.

LA MÈRE. — Je veux croire encore que c'était une fausse alerte. La générale partage mon espérance.

L'AUTRE GROSSE DAME (*qu'on appelle la générale*). — Je me fonde sur l'âge de l'Empereur et sur son passé orageux.

LA DAME D'HONNEUR. — Il est de fait que jamais Sa Majesté ne vient rendre ses devoirs à ma maîtresse les soirs où c'est moi qui suis de garde. Mais la d'Eschenbach affirme que, les soirs où c'est elle, ça ne rate jamais.

LA MÈRE. — C'est une façon de parler.

LA GÉNÉRALE. — Il faut également compter avec l'imagination de la d'Eschenbach, qui, toute sa vie, n'a pensé qu'à ça.

LA DAME D'HONNEUR. — J'ai pu vérifier l'authenticité de ses dires, en feuilletant le registre des citrons, que le comte de Lutzbourg avait oublié dans le cabinet de la Souveraine.

LA MÈRE. — Ah ?

LA GÉNÉRALE. — Voyons, s'il y avait quelque chose, Sa Majesté ne jouerait pas au chat perché !

LA MÈRE. — Monsieur le professeur Schwan

vient de la rappeler au calme bien sévèrement.

La dame d'honneur. — Elle a porté son flacon à son nez.

La mère. — Je n'ose envisager ce qui arriverait si le petit archiduc Hector, qui a un parti considérable, perdait ses droits éventuels à la couronne par suite de la naissance inopinée d'un mâle.

La générale. — J'en frémis! (*A la dame d'honneur.*) Voulez-vous me permettre de faire connaître au général les graves indices que vous avez surpris?

La dame d'honneur. — Mais, certainement, ma chère générale.

Elle retourne au jeu. La générale s'en va vers la serre. L'archiduchesse Théodora traverse le salon, escortée de son frère, de son amant et de son mari.

Théodora. — Quel train vous faites! A quoi jouez-vous donc?

Anna. — Au chat perché.

Paul. — Je n'y suis plus. Théodora, c'est vous. Les derniers entrés au jeu.

Théodora. — Merci, je n'entre pas. C'est assommant, ce jeu-là. Vous n'avez guère de fantaisie. Quand j'étais petite, mes amies et moi, nous avions inventé quelque chose de beaucoup plus pittoresque.

Anna. — Quoi donc?

Théodora. — Le chat couché.

Une dame d'honneur. — Oh! que c'est amusant!

Anna. — Qu'est-ce que c'est?

Théodora. — Le mot l'indique. Tenez, vous

allez voir. Une, deux... Dernier chat couché y est.

Tout le monde se couche, qui sur le parquet, qui sur les sièges, l'Impératrice sur son canapé.

PAUL, *qui n'a pas compris.* — Hein ? Quoi ? Je n'y suis pas ?

ANNA, *riant.* — Mais si !

PAUL. — Ah ! J'en ai assez ! (*Il s'assoit par terre.*) Je ne bouge plus.

ANNA, *se levant.* — Pouce ! (*Même épisode que tout à l'heure. Entrée d'un officier en grande tenue et de son épouse.*)

PAUL, *toujours assis par terre.* — Qu'est-ce que c'est encore ? (*Il lève le nez, il aperçoit le nouveau venu plié en deux devant lui et tout interloqué.*) Ah ! bonjour, mon cher comte, ça va bien ? (*La main.*)

L'OFFICIER. — Ah ! Sire...

ANNA, *courant vers le canapé.* — Dernier chat couché...

LE PROFESSEUR SCHWAN, *d'une voix tonnante.* — Majesté !

ANNA, *portant la main à sa taille.* — Ah !...

PAUL, *tout près d'elle, bas.* — Tu t'es fait mal ?

ANNA, *un peu étourdie.* — Non... (*Le flacon.*)

PAUL. — Ce jeu est stupide. C'est fini. Qu'on nous fasse de la musique.

Attitudes correctes. On entendrait une mouche. Petit bruit d'instruments qu'on accorde.

THÉODORA, *bas à Sylvère.* — Ne restons pas dans

le rayon de l'Impératrice, elle nous fera les gros yeux si nous disons un seul mot pendant qu'on joue.

Elle se défile vers la serre. Sylvère la suit. Mais les deux grosses dames, l'archiduc Jean et l'archiduc Arnolphe la suivent également.

SYLVÈRE. — Ils se cramponnent.

THÉODORA. — Penses-tu ?... (*A son époux.*) Arnolphe, la générale doit mourir de soif. Elle est tout en eau.

LA GÉNÉRALE, *touchée de cette attention.* — Oh ! Altesse... (*Arnolphe offre le bras à la générale.*)

THÉODORA, *bas à Arnolphe.* — Elle grille de savoir si l'Impératrice l'est ou ne l'est pas. Faites-lui donc gober que c'est nerveux.

L'archiduc Jean offre le bras à l'autre grosse dame. Théodora et Sylvère restent seuls. Quatuor de Schumann. Premier morceau. Ils écoutent. — Entr'acte. — Deuxième morceau.

SYLVÈRE. — Tu reconnais ?

THÉODORA, *sourdement.* — Oui... Ce qu'*il* nous a joué hier... Tais-toi. Écoute.

Elle lui donne l'exemple, elle écoute, passionnément, languissamment, parfois avec une étrange expression de colère.

SYLVÈRE. — Ma petite sœur n'a pas l'air d'une humeur charmante ?

THÉODORA. — Non. Je m'ennuie à mourir. Je suis exaspérée d'être tenue ici.

SYLVÈRE, *insouciant.* — Une petite corvée.

THÉODORA. — Je sais bien, je suis stupide... Autrefois, je supportais... Maintenant... Je suis

effrayée moi-même de la violence folle avec laquelle je me révolte contre la gêne de mon rang... Ça me prend tout d'un coup... Ça se traduit par des gamineries ou par des brutalités... Tiens, tout à l'heure, quand je me suis roulée sur le tapis, j'avais envie de mordre... J'ai ri... J'aurais pleuré.

SYLVÈRE. — Ah ! tu es un tempérament, toi !

THÉODORA, *naïvement.* — Ce n'est pas ma faute.

SYLVÈRE. — Il n'y a pas de mal. (*Silence.*) On fait de meilleure musique chez toi.

THÉODORA. — Si seulement Phili pouvait venir ici !... On se mettrait dans un coin tous les trois, on est assez libre en somme... Quelle bêtise que nous ne puissions pas le présenter !

SYLVÈRE. — Sais-tu où il est ce soir ?

THÉODORA. — Non.

SYLVÈRE. — Ici justement.

THÉODORA. — Ici !

SYLVÈRE. — Oh ! pas dans le salon : en bas, il est de garde.

Les deux grosses dames et les deux archiducs reviennent.

LA GÉNÉRALE, *prenant à part l'autre grosse dame.* — Ma chère, Monseigneur l'archiduc Arnolphe est d'un esprit ! Et d'une diplomatie ! Figurez-vous, je l'ai cru sourd, parce que j'avais beau l'entretenir des sujets les plus divers, il me répondait toujours : c'est nerveux. Je me plaignais de la chaleur, c'est nerveux. Je demandais de la limonade, c'est nerveux. Et j'ai fini par m'apercevoir que Son

Altesse Impériale avait deviné ma préoccupation, et y répondait de cette façon ingénieuse !

L'AUTRE GROSSE. — Cependant, ma chère générale, si c'est nerveux, pourquoi le professeur Schwan...

LA GÉNÉRALE. — Mais les symptômes sont les mêmes, je vous dis... (*Elles s'éloignent en causant. Mais à peine sont-elles arrivées à la porte du salon où se tient l'Impératrice qu'elles donnent les marques du plus vif étonnement et reviennent en hâte vers l'archiduchesse Théodora. La générale lui dit :*) Grand Dieu ! Madame, Votre Altesse Impériale ne sait pas ? Voilà des gens tout à fait inconnus qui viennent au petit lundi de l'Impératrice ! (*Mouvement général vers la porte du salon.*)

Les nouveaux venus sont :

1° Une élégante et magnifique créature, très grande, très souple, des cheveux noirs, des yeux d'Orient, un profil fort accusé. — Elle est décolletée prodigieusement bas, et de plus la robe est si collante, d'une étoffe si bien assortie à la peau, qu'on se demande avec effarement au premier coup d'œil jusqu'où la dame peut bien être nue. Elle est surtout vêtue de bijoux : rien que des perles, mais des perles de collection.

2° Sans doute le mari : un petit monsieur en habit, culotte courte, chauve, les favoris très pointus, une face d'agent d'affaires véreux. Stupeur. Répulsion. Néanmoins l'Impéraratrice accueille la dame avec son affabilité coutumière. Baisemain de la dame, baiser de l'Impératrice. La dame s'assoit un instant dans le cercle. Le mari s'éloigne. On s'écarte sur son passage. Il va tout droit devant lui, il entre dans la serre et, le monocle à l'œil, les mains croisées derrière le dos, il se met à examiner comme un expert les tableaux affreux qui ornent les murs.

LA GÉNÉRALE, *s'oubliant, dans son trouble, jusqu'à interroger une personne du sang.* — Qui est-ce ? ?

THÉODORA, *la remettant de l'œil à sa place.* — Sais pas.

SYLVÈRE. — Moi, je sais. C'est le marquis et la marquise de Castelli Romani.

LA GÉNÉRALE, *à qui ce marquisat ne dit rien.* — De Castelli Romani???

SYLVÈRE. — Vous ne faites donc pas de bicyclette, madame la générale?

LA GÉNÉRALE, *pudiquement.* — Moi, Monseigneur!...

SYLVÈRE. — Si vous en faisiez, vous sauriez que la seule marque nationale est la marque Moïse. Isidore Moïse a gagné des sommes folles dans la fabrication des cycles et motocycles. Il a épousé une cousine à lui, elle-même fort riche, et qui répond au nom de Judith. La dot de la belle Judith lui a servi principalement à obtenir du Saint-Père le marquisat de Castelli Romani.

LA GÉNÉRALE. — Mais, si c'est un titre romain, il n'a aucun droit à le porter ici!

SYLVÈRE. — Pardon, l'Empereur lui a conféré ce droit par décret signé de ce matin même.

L'archiduc, qui n'est pas antisémite, s'éloigne fort amusé. La générale reste seule avec l'autre grosse dame. Toutes deux semblent être dans un état véritablement comateux. Quand elles recouvrent la parole :

LA GÉNÉRALE. — Ma chère! Des juifs!

L'AUTRE GROSSE. — Je ne crois pas en avoir jamais vu d'aussi près.

LA GÉNÉRALE. — Ah! mon Dieu! Voilà que cette femme vient par ici! (*Elles s'enfuient.*)

En effet, la belle Judith, après avoir fait sa cour, a quitté le cercle. Elle se dirige vers la serre, où elle avise son mari en contemplation devant un tableau de genre qui représente des écoliers jouant aux billes.

JUDITH. — Isidore !

ISIDORE, *tournant la tête.* — Eh ?

JUDITH. — Ah çà, qu'est-ce que vous faites là ? Vous êtes ridicule !

ISIDORE. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je m'embête. Je regarde les tableaux.

JUDITH. — Causez.

ISIDORE. — Avec qui ? Personne ne veut me reconnaître.

JUDITH. — Nous ne pouvons pourtant pas faire la conversation ensemble.

ISIDORE. — Alors allons-nous-en.

JUDITH. — C'est trop tôt. Ce serait remarqué.

ISIDORE. — Bah ! Vous avez fait votre devoir auprès de l'Impératrice...

JUDITH. — Oui... Elle a même été charmante. Un peu gaffeuse, mais charmante.

ISIDORE. — L'Empereur m'a serré la main.

JUDITH. — Ah ?

ISIDORE. — Sauf cela, accueil plutôt frais.

JUDITH. — Il ne faut pas en demander trop pour une première fois. Lundi prochain, nous serons mieux reçus.

ISIDORE. — Peuh !

JUDITH. — Qu'est-ce que vous pariez ? Je ferai ce qu'il faudra pour ça.

ISIDORE, *inquiet.* — Quoi ?

JUDITH. — Je n'en sais rien... je verrai... Qu'est-ce qui vous tourmente ? Laissez-moi donc faire à ma guise.

ISIDORE. — C'est que vous ne faites rien comme tout le monde...

JUDITH. — En effet, mon cher, je vous ai déjà fait marquis et je ne vous ai pas encore fait co...

Elle n'a pas le temps de prononcer tout le mot. Elle est interrompue par des exclamations apitoyées qui partent du premier salon. Tout le monde, y compris le couple Castelli Romani, court de ce côté. L'Impératrice vient de se trouver mal.

PAUL, *oubliant toute retenue.* — Nana !... Nana !... (*Il lui tape dans les mains.*)

LE PROFESSEUR SCHWAN. — Majesté !... Majesté !... (*Il tape.*)

PREMIÈRE GROSSE DAME, *à la porte.* — Vous voyez bien...

LA GÉNÉRALE. — Mais puisque c'est nerveux !

UNE VOIX. — Chut !

L'Impératrice vient d'ouvrir les yeux. Le flacon. Elle sourit. Tout le monde va mieux.

PAUL, *rassuré.* — Ce n'est rien... (*Épanoui, mystérieux.*) Je vous dis que ce n'est rien, ce n'est rien du tout. (*Bas, à la comtesse d'Eschenbach.*) Je crois qu'il va bientôt falloir annoncer la chose officiellement.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *émue.* — Ah ! Sire...

LE PROFESSEUR SCHWAN, *à l'Impératrice.* — Madame, je vais accompagner Votre Majesté dans sa chambre.

PAUL. — J'y vais aussi... Ce n'est rien... (*A un chambellan.*) Voulez-vous faire jouer la musique d'une façon continue. (*Expliquant, à la comtesse d'Eschenbach.*) Il est inutile que l'on potine... Venez, comtesse.

L'Empereur sort. Musique. On a bien envie de se communiquer ses impressions — il n'y a pas mèche : les morceaux succèdent aux morceaux sans aucune solution de continuité. C'est insupportable, mais tant que l'Empereur n'aura pas donné contre-ordre... — Une demi-heure. Enfin Paul reparaît. Il n'est plus du tout rayonnant comme tout à l'heure. Il dit :

— Ce n'est rien, messieurs, ce n'est rien... (*D'un ton furieux.*) Faites donc silence ! (*Silence.*) Dieu ! que j'ai soif !... Venez, comtesse. (*Il emmène Mme d'Eschenbach au buffet. On respecte, bien entendu, leur aparté. — A l'un des maîtres d'hôtel.*) Donnez-moi un verre d'eau d'Evian. (*On le sert. Il boit. Un temps. Terrible :*) Un autre ! (*Il boit.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire... Votre Majestée semble... bouleversée... Pourtant... monsieur le professeur Schwan a dit tout haut que ce n'était rien...

PAUL. — Ah ! oui !... Eh bien, savez-vous ce qu'il vient de me dire, à moi, tout bas, monsieur le professeur Schwan ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire... comment saurais-je ?... Ah ! mon Dieu ! Sa Majesté l'Impératrice est en danger ?

PAUL. — Pas du tout. Ce n'est rien. Mais, si peu que ce soit, il paraît que c'est de ma faute !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Allons donc !... je veux dire... comment se pourrait-il ?...

PAUL. — Il me semble pourtant que c'est clair ! Et personne n'est mieux à même que vous de comprendre : vous étiez de service hier soir auprès de l'Impératrice.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *ravie.* — Oui, hier soir encore. C'est ma chance.

PAUL. — Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça, hein ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je dis, Sire... Je dis, Sire... que cela est tout à la fois... regrettable et... (*Avec un sourire flatteur*) bien honorable pour Votre Majesté.

PAUL. — En effet, c'est honorable... (*Complaisamment.*) Je suis extraordinaire.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *baissant les yeux.* — Extraordinaire, Sire.

PAUL, *rembruni.* — Seulement, raison de plus...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — ... ???

PAUL. — Ce n'est pas tout. Savez-vous encore ce qu'il m'a dit, Schwan ?... Sapristi ! ce n'est pas commode à expliquer... Enfin, eu égard à la familiarité dont nous usons avec vous...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire...

PAUL. — ... et comme vous pouvez au besoin nous être utile... D'ailleurs, au fait, l'expression dont s'est servi monsieur le professeur Schwan est fort convenable, et je n'ai qu'à la répéter textuellement... Eh bien, Schwan m'a dit : « Sire, je dois avertir Votre Majesté : désormais et jusqu'à l'heureux terme, il est indispensable que vous ne considé-

riez plus l'Impératrice comme une épouse, mais exclusivement comme une mère. »

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *navrée.* — Ah !... (*Avec une joie subite.*) Ah !

PAUL. — Qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez l'air enchanté.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire... Comme je regrette de m'être mise au régime sec et d'avoir tant maigri !

PAUL. — Pourquoi ça ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Svelte comme je suis, Sire, je n'ai plus le physique de l'emploi... auquel... sans doute... Votre Majesté me...

PAUL. — Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Majesté... daignera ne pas oublier que je lui ai donné son premier bain... Je veux dire... le jour où forcément, elle cherchera des... diversions à son long veuvage, elle ne voudra point me faire l'affront de choisir une... confidente moins éprouvée, moins expérimentée que moi.

PAUL. — Est-ce que vous êtes folle, comtesse

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *tremblante.* — Folle, Sire ?...

PAUL. — Vous ne prenez pas garde que vous manquez à l'Impératrice, à moi-même.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire !

PAUL — Alors, vous avez combiné ça tout de suite, vous, que l'Impératrice étant indisponible, j'allais prendre une maîtresse ?

La comtesse d'Eschenbach, *essayant de le calmer.* — Sire, on peut entendre.

Paul, *à tue-tête.* — Est-ce que je n'ai plus le droit de crier chez moi ?

La comtesse d'Eschenbach. — Je ne me permets pas de dire cela, Sire.

Paul, *tout de même à demi-voix.* — Non, madame, je ne prendrai pas de maîtresse. Je suis un mari fidèle.

La comtesse d'Eschenbach. — Ah ! Sire, un époux admirable !

Paul. — Et je vous interdis expressément toute manœuvre ayant pour but d'attirer mon attention sur qui que ce soit.

La comtesse d'Eschenbach. — Votre Majesté peut compter...

Paul. — Hein ?

La comtesse d'Eschenbach. — ... sur mon abstention.

Paul. — C'est que je vous connais. Sans avoir l'air de rien... ou même en ayant l'air précisément de faire le contraire, vous auriez vite fait de me lancer sur une piste. Je ne veux pas de ça.

La comtesse d'Eschenbach. — Je saurai interpréter les ordres de mon auguste maître.

Paul, *au maître d'hôtel.* — Donnez-moi un verre d'eau d'Evian.

La comtesse d'Eschenbach. — Votre Majesté va se noyer l'estomac.

Il ne répond pas, il boit et se promène avec agitation. Tout d'un coup :

PAUL. — Et puis, comme ce serait facile !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Plaît-il, Sire ?

PAUL. — Si je voulais prendre quelqu'un...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah !...

PAUL. — Je ne peux pas courir le guilledou !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — La police serait sur les dents.

PAUL. — Il faudrait donc que cela se passât ici même.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Évidemment, Sire.

PAUL. — Avec quelqu'un... qui loge au Château... au moins qui... couche de temps à autre.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Majesté veut dire : avec l'une des dames d'honneur de l'Impératrice.

PAUL. — Ah ! oui, parlons-en ! Vous ne les avez donc pas regardées ? On voit que c'est l'Impératrice qui les a choisies elle-même ! Ah ! si elle n'avait pas balancé tout l'ancien personnel...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — L'Impératrice n'a gardé que moi.

PAUL, *plaisantant avec quelque lourdeur.* — Et il ne peut s'agir de vous, comtesse.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *riant.* — Ah ! ah !...

PAUL, *suivant son idée.* — Il faudrait donc que je fisse, de mon autorité privée, une nomination...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Une nomination ?...

PAUL. — De dame d'honneur.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais, Sire, les rôles sont pleins.

PAUL. — Ce n'est pas un obstacle : ils déborderont, voilà tout.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Au reste, je ne vois pas, dans l'entourage immédiat de Votre Majesté...

PAUL. — Mais je ne cherche pas, comtesse.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — A moins que... cette admirable dame aux perles...

PAUL. — Quelle dame aux perles ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — La juive, la marquise de Castelli Romani...

PAUL, *en éveil.* — Ah ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — ... qui venait ici pour la première fois, ce soir. Je doute qu'elle y revienne souvent.

PAUL. — Comment ? Et pourquoi ça ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Majesté ne voit pas la tête qu'on lui fait ? Elle ne trouve personne à qui parler. On s'écarte quand elle passe...

PAUL. — On se permet de faire la tête à une invitée de l'Impératrice ! Ah ! nous allons voir ça, par exemple ! (*Il appelle à quinze pas de distance, et d'une voix de terrain de manœuvres.*) Madame la marquise de Castelli Romani ! ! !

JUDITH, *démontée pour la première fois de sa vie.* — Sire ?... (*Elle croit qu'elle a commis une énormité.*)

PAUL, *toujours du même ton.* — Vous devez mourir de soif, madame la marquise, car il me semble qu'aucun de nos neveux ou cousins ne s'est fait l'honneur de vous offrir le bras pour vous conduire

au buffet. Nous vous offrirons le nôtre, et vous ne perdrez pas pour avoir attendu.

JUDITH. — Sire... (*Elle est tout de suite à la hauteur de la situation et ne manifeste plus aucun trouble.*)

PAUL, *comme s'il commandait : Batterie à gauche !...* — Prenez de la gramolata, elle est excellente... J'espère, madame la marquise, que vous viendrez ici tous les lundis... (*Regard circulaire.*) TOUS-LES-LUN-DIS... pour montrer aux femmes qui sont là comment j'aime que l'on s'habille.

JUDITH. — Oh ! Sire... Votre Majesté daigne prendre garde à ces minces détails ?

PAUL. — Certainement, madame... Ce ne sont pas de minces détails. (*Sous-entendu.*) Vous êtes très bien habillée... Très bien... (*Il cherche un compliment mieux tourné, ça ne vient pas.*) Très bien habillée... (*Agacé.*) Ah ! çà, qu'est-ce que c'est que cet imbécile qui nous regarde tous les deux avec ébahissement ?

JUDITH, *calme.* — Mais, Sire, c'est mon mari.

PAUL, *décontenancé.* — Ah ! oui... (*Talon rouge.*) Eh bien, marquise, vous me croirez si vous voulez : je m'en doutais.

CHAPITRE IV

LE SYNDICAT

Chez S. E. la comtesse d'Eschenbach, au Château.

Ce qu'on appelle son « appartement » et où elle loge depuis plusieurs règnes.

C'est une enfilade de quatre pièces mansardées, desservies par un corridor, lequel est dénommé : l'antichambre, parce que la porte d'entrée est au bout. Cette porte donne sur l'un des escaliers de service. Les quatre pièces sont reliées par un tuyau de poêle qui court de l'une à l'autre, crevant les murs à la recherche d'une issue par où s'échapper sur le toit.

La pièce la plus proche de l'entrée est un taudis, où couche une vieille femme de chambre quasi centenaire, habile dans l'art des cosmétiques et seule capable de prolonger la jeunesse fabuleuse de sa quasi octogénaire maîtresse. Quand cette sorcière sera morte, Son Excellence n'aura plus qu'à en faire autant.

La seconde pièce, qui a l'air d'une loge de concierge, est le salon. Meuble de palissandre et velours d'Utrecht originairement rouge. Profusion de photographies signées : celle de tous les augustes membres de la famille impériale depuis soixante ans. Sujet de la pendule : *Daphnis et Chloé au bain.*

La troisième pièce est une chambre à coucher, meublée comme le salon. Portraits ovales. Édredon sur le lit.

Enfin la dernière et la plus spacieuse des quatre pièces, qui a l'air d'une loge d'étoile en province, est le cabinet de toi-

lette. Au fond, la baignoire, pleine de petit lait qui sert plusieurs fois.

C'est ici que, pour l'instant, se trouve la COMTESSE D'ESCHENBACH. Elle achève de s'habiller. Robe noire entièrement pailletée de paillons noirs. Chapeau tout en roses. Gants noirs, que LA FEMME DE CHAMBRE lui boutonne au moyen d'un crochet, péniblement : les mains de la comtesse sont la seule partie de son corps qui n'ait pas maigri, en dépit du régime sec. On sonne. La femme de chambre disparaît, puis revient avertir S. E. que S. E. LE GÉNÉRAL COMTE DE LUTZBOURG est au salon. La comtesse y court.

Elle trouve le vieux guerrier affalé sur le canapé. Complet de molleton gris. Lutzbourg est venu en voisin, sans chapeau. Mais, par égard pour sa vieille amie, il a enveloppé comme il a pu ses mains goutteuses dans des gants jaunes.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *légère*. — Bonjour, général, quel bon vent ?

LUTZBOURG, *galant*. — Ce n'est qu'à vous, comtesse, que cette métaphore convient. (*Il fredonne.*) « Toi que l'oiseau ne suivrait pas... » Je vous trouve... scandaleusement ingambe pour votre âge.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je n'ai pas d'âge ; nous autres, avons-nous rien en propre ? J'ai l'âge de mon maître. Quand Auguste a bu, la Pologne est ivre. Quand l'Empereur s'amuse...

LUTZBOURG. — ... la comtesse d'Eschenbach a vingt ans... Il paraît que l'Empereur s'amuse d'une façon qui ne me concerne plus. Voilà dix jours que je vous ai apporté les citrons pour la dernière fois.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Comme le temps file ! Dix jours pleins ! Ça ne peut plus traîner. Il va falloir prendre un parti.

LUTZBOURG. — Quel parti ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Voilà : quel parti ? Ne dirait-on pas en vérité que cela dépend de cette vieille comtesse ? Toutes les beautés plus ou moins fraîches qui prétendent à l'honneur d'être distinguées sont aux petits soins avec moi. Je reçois des lettres charmantes, des douceurs... Général, un fondant ?

LUTZBOURG, *suçant* (*les dents manquent*). — Merci.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Et des cartes ! Des cartes !... On vient de me remettre celle de la marquise... la marquise de Castelli Romani.

LUTZBOURG. — Tiens, moi j'ai trouvé celle du mari.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *choquée*. — Il manque de tact... Elle tient la corde.

LUTZBOURG. — Ah ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — L'attitude de l'Empereur, hier soir, a été bien plus significative encore que lundi dernier. Le maréchal de la Cour a même dit, à ce sujet, un bon mot. Il a dit : « C'est signé. »

LUTZBOURG. — Comment l'Impératrice prend-elle la chose ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Très mal. Elle me boude. Est-ce ma faute ? C'est la sienne. Je ne sais pas comment toutes ces petites femmes-là sont bâties. De notre temps, on était plus solide.

LUTZBOURG. — Fichtre !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Quand ma feue mère fut enceinte de moi, personne au monde ne

s'en douta jusqu'au bout, à commencer par mon père. Il est vrai que c'était pendant la guerre, et mon père commandait un corps d'armée. Le hasard voulut qu'il revînt juste pour le terme. Comme il se mettait à table et que ma mère n'y paraissait point, il demanda : « Est-ce que Madame la Comtesse ne sait pas qu'elle est servie ? » Lé maître d'hôtel répondit : « Madame la Comtesse accouche. » Mon père, qui ne s'étonnait de rien, fit son repas tranquillement, et je vins au monde comme on lui versait le café.

Lutzbourg. — Bravo !

La comtesse d'Eschenbach. — Ah ! ce n'est pas ma mère qui eût jamais mis mon père dans la cruelle extrémité où l'Empereur se trouve aujourd'hui !... Sur ce, je vous pousse dehors. Je sortais. J'ai toute une tournée de visites...

Lutzbourg. — Chez les prétendantes ?

La comtesse d'Eschenbach. — Vous voulez rire, c'est elles qui viennent... Je vais tout de même poser un carton chez cette petite marquise.

Lutzbourg. (*Menace du doigt.*) — Vous la favorisez.

La comtesse d'Eschenbach. — On le dit... Elle m'a envoyé des confitures de roses admirables. Vous savez que son père est banquier à Alexandrie ?... Ensuite, je passerai chez l'archiduchesse Théodora. Elle n'est pas venue hier au petit lundi. L'Empereur semble craindre qu'elle soit à la veille de quelque nouvelle frasque.

Lutzbourg. — Et Sa Majesté vous a priée d'aller voir sur lieu de quoi il retourne ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Il se pourrait. Ensuite, chez la grande maîtresse de la maison de l'Impératrice. Croiriez-vous qu'elle me fait une tête aussi ?

LUTZBOURG. — Elle est bien obligée de prendre le parti de sa maîtresse.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Moi, je prends le parti de mon maître... Voilà. Et puis je rentrerai de bonne heure pour m'habiller. Je vais à l'Opéra, dans la loge.

LUTZBOURG. — En peau ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Comment voulez-vous que j'y aille ?

LUTZBOURG. — Alors j'irai aussi.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Polisson !

LUTZBOURG. — Qu'est-ce qu'on donne ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — *Faust.*

LUTZBOURG. — Zut ! Enfin j'irai tout de même... Je vous descends pour jouir plus longtemps de votre compagnie... (*Chantant.*) « Toi que l'oiseau... ne suivrait pas... »

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *chantant.* — Ah ! ah ! ah ! ah !

LUTZBOURG. — Ah ! ah !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! ah ! ah ! ah !

L'oiseau ne les suivrait pas : il les précéderait. La comtesse est beaucoup moins ingambe quand il s'agit de descendre les escaliers. Surtout celui-là. Et il y en a, des étages ! Enfin, on est en bas.

A la porte stationne un équipage de la Cour. Adieux. Lutzbourg remonte chez lui. La comtesse se fait hisser dans la voiture.

C'est une étonnante guimbarde, un trois-quarts, qui ressemble assez à une berline de noce. Sur les panneaux, immense écus-

son impérial. L'intérieur est tapissé de satin élimé gros vert à galons rouges.

Cocher, valet de pied. (La comtesse n'a pas droit au chasseur à pèlerine et à tricorne.) Comme il pleut, leurs chapeaux de soie hauts de forme sont enveloppés de taffetas gommé.

Son Excellence a donné l'adresse des Castelli Romani. On roule. L'avenue du jardin botanique. Petits hôtels. Architecture d'une aimable diversité. Moyen âge, Renaissance, style rustique, style anglais, reconstitutions, pastiches. Il y a une avenue comme ça dans toutes les capitales qui se respectent. Quant à l'hôtel des Castelli Romani, c'est Chambord, tout simplement. Suisse à la grille, mais suisse familier ; il sourit aux visiteurs, il donne une poignée de main au valet de pied qui lui remet la carte de la comtesse. Le valet de pied, une fois remonté sur le siège, lui jette un amical adieu.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *dans le porte-voix.* — Au palais de l'archiduc Arnolphe.

On roule. Retour en arrière. La vieille ville. Rues étroites, tortueuses. Maisons très hautes, et de toutes les couleurs.

La caserne de l'archiduc Arnolphe. La voiture entre dans la cour. Comme d'habitude, on ne sait pas où se cachent les gens, et la comtesse ne trouve personne à qui parler, mais elle connaît les êtres, et puis c'est le jour de l'archiduchesse : elle monte, tout de go. Deux étages, et sérieux. Escalier nu, sonore. La comtesse, qui souffle à chaque palier, a tout le loisir d'entendre un bon bout du duo de Tristan, accompagné par l'archiduc Sylvère, chanté par l'archiduchesse Théodora et le comte Philippe de Schinznach.

Au moment où elle a le doigt sur le bouton, Théodora et Phili sont en train de se déclarer une fois de plus, et avec une indécence véritablement inouïe, que la mort les réunira.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *rappelée à son rôle de policière.* — Ah ! ah !... (*Elle prête l'oreille. Puis elle sonne. Naturellement, personne ne vient. Elle resonne. On ouvre.*)

UN VIEUX VALET DE PIED, *très brave homme, mais déplorablement stylé.* — Tiens, bonjour Excellence. Son Altesse Impériale est sortie.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *surprise.* — Non ?

LE VIEUX VALET DE PIED, *de moins en moins à hauteur.* — C'est-à-dire que Son Altesse Impériale ne reçoit pas.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *choquée.* — Aujourd'hui mardi ?

LE VIEUX VALET DE PIED, *idiot.* — Aujourd'hui mardi.

Sans répliquer, elle pénètre, s'assoit dans le fauteuil vide de l'huissier, tire à elle un des deux registres déposés sur la table, celui dont la couverture de chagrin noir porte, frappée en lettres d'or, cette suscription : S. A. I. MADAME L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA. Elle l'ouvre à la place marquée par le papier buvard. (La musique va toujours.) Elle signe. Elle sort. — Dans l'escalier :

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *à elle-même.* — Oh ! oh !... (*Tristan et Iseult est le nom de notre amour... Oh ! ce petit mot : et... Supprimons la conjonction...*) Oh ! ! !... (*Elle descend. Elle entend la porte qui se rouvre.*)

LE VALET DE PIED, *penché sur la rampe, crie :* — Excellence ! Excellence !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Hein ?

LE VALET DE PIED. — Ah ! pardon. Je pensais que Votre Excellence était déjà tout en bas. Si elle veut se donner la peine de remonter ? Son Altesse Impériale est sortie... c'est-à-dire qu'elle ne reçoit pas... mais elle recevra Votre Excellence.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *très flattée.* — Ah ! (*Elle remonte, preste.*)

LE VALET DE PIED *ajoute cette phrase inutile :* — Entrez sans compliments.

La comtesse est introduite dans le boudoir Empire. L'ARCHIDUC SYLVÈRE et PHILIPPE DE SCHINZNACH restent au piano, jouant en sourdine et chantant à bouche demi-fermée. Mais l'ARCHIDUCHESSE THÉODORA fait plusieurs pas vers la comtesse et l'accueille avec une grâce marquée.

THÉODORA. — Venez donc, ma chère comtesse, les consignes ne sont pas pour vous.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je sens comme je dois la bonté de Votre Altesse Impériale.

THÉODORA. — Vous nous surprenez en flagrant délit de pianotage.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! madame, c'est un véritable concert ! Croiriez-vous que je m'étais arrêtée au beau milieu de l'escalier pour l'entendre ? C'est à cette halte indiscrète que je dois le bonheur d'avoir pu être rattrapée.

THÉODORA. — Oui, nous déchiffrons *Tristan :* mon frère...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ciel ! Monseigneur ! Je n'apercevais pas Votre Altesse Impériale ! Qu'elle daigne m'excuser, je suis si myope !

SYLVÈRE, *de loin.* — Bonjour, comtesse.

THÉODORA, *enchaînant.* — ... mon frère et moi, avec le comte Philippe de Schinznach, que je vous présente. (*Phili s'incline.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *lorgnant.* — En effet, je n'avais pas encore l'honneur de connaître le comte, mais... j'ai ouï parler de lui.

THÉODORA. — Par qui ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Par tout le monde, Altesse Impériale, par tout le monde.

THÉODORA, *riant.* — Vous entendez, Phili? (*Cette familiarité ahurit la comtesse.*)

PHILI. — Tout le monde est trop bon de s'occuper de moi. Je serais curieux de savoir ce qu'on en dit?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais... je n'en sais rien moi-même... Je ne suis au courant de rien, moi... Ce que j'écoute m'entre par une oreille et me sort par l'autre... Seulement, j'imagine que... vous devez être en vedette... Chaque fois que votre nom est prononcé dans une compagnie, on prend des airs mystérieux... on sourit... on dit : « Le comte de Schinznach? Ah!... Ah! oui... »

SYLVÈRE. — Avez-vous observé qu'il suffit de jeter dans la conversation le nom de certaines personnes, pour amener à l'instant même cette réplique insignifiante, qui veut tant signifier? Ainsi, votre nom, comtesse...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Le mien, Monseigneur?

SYLVÈRE. — Ou, depuis une huitaine, celui de la marquise... (*Il se remet au piano*) la marquise chose... machin...

PHILI. — Castelli...

THÉODORA. — Romani...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Vraiment, madame?

THÉODORA. — On dit qu'elle faisait positivement les honneurs hier soir, chez ma tante?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — On exagère... Sa Majesté avait une mine à faire peur.

THÉODORA. — Ce commencement de grossesse est bien laborieux.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *les yeux au ciel.* — Ah !

THÉODORA. — Comment prend-elle tout cela ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Avec un mélange bien touchant de résignation et de joie.

THÉODORA, *riant.* — Ah ! ah ! ah !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — N'est-il pas naturel qu'en dépit de ses souffrances transitoires, Sa Majesté se réjouisse, au moment où elle va donner à l'Empire...

THÉODORA, *riant à gorge déployée.* — Ah ! ah ! ah ! ah ! comtesse, vous faites semblant de ne pas m'entendre ! Vous faites la bête !... Phili, Sylvère, lâchez donc votre instrument, vous nous cassez les oreilles. Venez ici. La comtesse d'Eschenbach fait la bête.

SYLVÈRE. — Pas possible !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je jure à Vos Altesses Impériales...

THÉODORA. — Voyons, comtesse, déboutonnez-vous. (*Elle s'en défend, d'un beau geste.*) Dites-nous si la Castelli a réellement des chances d'être nommée dame d'honneur.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Altesse, les cadres sont pleins.

SYLVÈRE. — On trouve de la place quand il faut.

THÉODORA. — Il paraît que l'état de l'Impératrice rend nécessaire une augmentation de personnel.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! cela, il se peut.

SYLVÈRE. — J'ai ouï dire que les compétitions sont furieuses...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Le fait est...

THÉODORA. — ... que le choix ne dépend que de vous...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mon Dieu !...

SYLVÈRE. — ... et que la marquise est votre candidate.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *s'en défendant mal.* — Tiens, tiens...

THÉODORA, *trop parisienne.* — Il est clair que si vous la pistonnez ferme, son affaire est dans le sac.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Il va de soi... (*Elle rit pour n'en pas lâcher davantage. Tout le monde rit. C'est un moment d'abandon et de cordialité charmante.*)

THÉODORA. — Ah ! tenez, comtesse, je vous adore. Vous m'amusez follement. (*Aux deux autres.*) C'est vrai, elle a une vie, un entrain !

SYLVÈRE. — Elle se lance dans l'aventure d'un cœur léger !

THÉODORA. — Elle endosse, sans avoir l'air d'y prendre garde, des responsabilités écrasantes !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *dressant l'oreille.* — Des responsabilités ?

THÉODORA. — Vous n'ignorez pas que la marquise de Castelli Romani s'appelle Moïse et qu'elle est juive ?

La comtesse d'Eschenbach, *badine*. — Nous en serons quittes pour dire désormais : israélite.

Théodora. — Reste à savoir comment le parti de l'Usurpateur prendra cela...

Sylvère. — L'ancienne cabale des moucherons, qui s'était, lors de l'interrègne, formée autour de l'archiduc Hector, âgé de dix-huit mois...

La comtesse d'Eschenbach. — On les remouchera. Est-ce que cela les regarde ?

Théodora. — L'adoption d'Hector les avait ralliés. Mais les voilà déjà fort mécontents de la grossesse de l'Impératrice.

La comtesse d'Eschenbach. — Ils ne pouvaient cependant pas exiger que Sa Majesté... je dirais une sottise... D'ailleurs, madame, aucun indice ne nous permet encore d'affirmer que l'Impératrice accouchera d'un mâle, ou même de quelque chose ayant vie.

Théodora. — Aussi se réservent-ils encore. Mais en cas de naissance de mâle, soyez sûre qu'ils exploiteraient le scandale de la maîtresse juive. Que dirait alors l'armée ? Que dira-t-elle dès à présent ?

La comtesse d'Eschenbach. — Mais... on ne lui demande pas son opinion.

Phili. — J'ai peur qu'elle ne puisse pas se tenir de l'exprimer. Elle est antisémite.

La comtesse d'Eschenbach. — En bloc ?

Phili. — Non. Peut-être pas même en majorité. Mais l'opinion de ceux qui ne sont pas antisémites ne compte pas.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — C'est commode à dire. Pourtant...

THÉODORA. — Est-ce que vous aimeriez les juifs, comtesse?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Moi? Grand Dieu! Je les ai en horreur!... Ou plutôt... je n'en sais rien, je n'ai jamais eu le loisir d'y penser...

SYLVÈRE. — En somme, tout dépend de l'attitude du parti socialiste.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Altesse veut rire... Comment? S'il plaisait à mon auguste maître de... notez que je ne dis point qu'il lui plaira... le parti socialiste aurait une attitude à prendre? Je trouve cela inconvenant.

SYLVÈRE. — Moi aussi. Mais le parti socialiste se moque des convenances. Reste à savoir s'il est antisémite ou non. La vérité est que lui-même n'en sait rien. Toujours est-il que les mesures récemment prises par l'Empereur contre les grands propriétaires juifs ont produit un effet excellent... à certains points de vue... mauvais à d'autres points de vue... enfin, mitigé... Si l'Empereur rapporte ou amende son décret, on attribuera ce revirement à l'influence de la marquise, et l'effet sera carrément déplorable.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — C'est à perdre la tête!

THÉODORA. — Ce qui ne fait pas question, c'est l'attitude de la famille...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — De la famille?...

THÉODORA. — Cette attitude sera réservée. Elle

témoignera d'une certaine désapprobation respectueuse... Ai-je besoin de vous dire, ma chère comtesse que, *malgré tout*, vous serez toujours reçue par nous avec la même bienveillance et dans les mêmes conditions de familiarité ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *qui sent que sa visite doit prendre fin.* — Votre Altesse Impériale me comble. (*Elle se lève. Adieux. Elle se retire. — Dans l'escalier* :) Elle ne m'a fait la faveur de me recevoir que pour me tirer les vers du nez, et ensuite se gausser de moi. (*Reprise de Tristan. La comtesse se demande si elle ira chez la Grande Maîtresse. Elle ne sait pourquoi, mais elle a de la méfiance. Enfin, elle prend son courage à deux mains, elle y va.*)

La Grande Maîtresse de la maison de S. M. l'Impératrice a l'un des salons les plus purs de la Capitale. Cela se connaît d'abord à la façon dont les parquets sont cirés — véritables parquets d'épreuve : si l'on réussit à traverser une pièce sans faux pas, c'est que l'on a la conscience nette.

Buste du précédent empereur, entre des candélabres de la Restauration. Les meubles rangés de part et d'autre de la cheminée. A gauche, en demi-croissant : une bergère, un fauteuil. une chaise. A droite, en demi-croissant : une bergère, un fauteuil, une chaise. A la jonction de ces deux demi-croissants, un pouf rond, tapisserie au gros point, œuvre de l'avant-dernière impératrice. — En face de la cheminée, canapé (chêne et velours). Devant le canapé, table à pieds torses (chêne). Au-dessus du canapé, portrait en pied de l'avant-dernier empereur, avec cartouche-dédicace. Photos de souverains et princes.

C'est le jour de la Grande Maîtrese. Il n'y a pas le moindre rafraîchissement.

LA GRANDE MAITRESSE. (Robe noire. Cheveux blancs.) — La grosse dame qui était lundi dernier chez l'Impératrice et qu'on appelait LA GÉNÉRALE. (Robe de velours.) — Trois DAMES ANONYMES. Un petit jeune homme, mince et bien pensant, qu'on appelle LE VICOMTE.

Ils parlent avec douleur du scandale Castelli Romani, quand

une vieille femme de confiance de la Grande Maîtresse, et qui lui ressemble comme une sœur, vient l'avertir tout bas que la comtesse d'Eschenbach est signalée.

LE VICOMTE *bien pensant, qui a aussi de l'esprit.* — Quand on parle du loup...

LA GÉNÉRALE. — Eh bien, elle a du toupet !

LA GRANDE MAITRESSE. — C'est presque me faire personnellement affront. (*Une des dames anonymes se lève.*) Vous vous en allez ?

LA DAME ANONYME. — Je suis chrétienne.

AUTRE DAME ANONYME. — Nous aussi. Mais, au contraire, il faut rester pour se payer sa tête.

LE VICOMTE. — A la vinaigrette. (*On rit.*)

LA PREMIÈRE DAME ANONYME. — Ce sera une bonne action. Mais avant tout, je suis chrétienne. Il est des contacts que je ne puis supporter. (*Elle sort au moment où entre la comtesse.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *aimable.* — Ce n'est pas moi qui vous fais fuir ?

LA DAME, *saluant à peine.* — Vous pouvez le croire. (*Elle disparaît.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *gaiement.* — Sa phrase n'est pas grammaticale... (*A la Grande Maîtresse.*) Bonjour, ma bonne... (*La main, molle.*) Veut-elle dire : vous pouvez croire que oui, ou vous pouvez croire que non ?

LE VICOMTE, *fin.* — That is the question. (*Silence. Un froid.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *avec beaucoup de vivacité, pour réchauffer.* — Je viens de chez Son Altesse Impériale l'archiduchesse Théodora.

La Générale. — Moi aussi. Sa porte était défendue.

La comtesse d'Eschenbach, *pataugeant*. — Ah! c'est juste, sa porte était défendue. (*Silence*.)

La Grande Maitresse, *au vicomte*. — Eh bien, mon cher vicomte, vous adonnez-vous toujours au nouveau sport français?

Le Vicomte, *avec décision*. — Non, madame, je ne chauffe plus.

La Grande Maitresse. — Ah! bah?

Le Vicomte. — On se moquera de moi si on veut (*Personne n'y songe : personne ne comprend*), mais je suis très chatouilleux sur certains principes. Oui, il est des principes sur lesquels je ne transigerai jamais. (*Approbation*.) J'allais acheter un tricycle à pétrole, quand je me suis avisé que j'en étais réduit à choisir entre les marques étrangères et la marque soi-disant nationale « Moïse ». Je me suis abstenu : mon sentiment patriotique m'interdisait les premières, et mes convictions religieuses m'interdisaient celle-ci.

La Générale. — Bravo!

Dame anonyme. — Ah! si tout le monde faisait comme vous!

Le Vicomte. — Si tout le monde faisait comme moi, madame, la Moïse n'aurait pas de quoi s'intituler marquise de Castelli Romani, elle resterait dans son ghetto, elle ne paraîtrait pas à la Cour, et *on* aurait beau faire, *on* ne réussirait pas à attirer sur elle les regards de Sa Majesté.

Toutes ces Dames. — Évidemment.

La comtesse d'Eschenbach, *en bataille*. — Je pense que la marquise est assez belle pour attirer les regards de l'Empereur, sans qu'*on* l'y aide.

Le Vicomte. — *On* l'y aide pourtant.

La comtesse d'Eschenbach. — De qui voulez-vous parler ?

La Grande Maitresse. — Est-ce à vous qu'il faut l'apprendre ?

La comtesse d'Eschenbach. — Ma foi ! oui...

Le Vicomte. — Je ne puis croire que la comtesse soit si complètement innocente... je veux dire ignorante des manœuvres du Syndicat.

La comtesse d'Eschenbach. — Du Syndicat ???

La Grande Maitresse. — Le vicomte nous en expliquait le fonctionnement quand vous êtes arrivée.

Ces Dames, *en prière*. — Ah ! vicomte !... Cher vicomte !... Vous racontez si bien cette histoire !...

La Générale. — Et elle est passionnante comme un vrai roman !

La comtesse d'Eschenbach. — Vous voulez dire sans doute : comme un roman qui ne serait pas vrai.

Le Vicomte. — Je recommence, pour la comtesse... Lorsque l'Empereur, voilà environ trois semaines, signa le décret qui interdisait aux juifs de posséder dans les marches de l'est, il y eut une grande effervescence au sein d'Israël. Des chrétiens se seraient laissé tondre sans protester, mais c'est mal connaître les juifs...

La comtesse d'Eschenbach. — Il est assez naturel, avouez-le...

Toutes ces Dames. — Chut! Chut!

Le Vicomte. — A leur dernière assemblée secrète, ils délibérèrent des moyens de se soustraire à la loi. C'est alors que la Providence, qui semble les favoriser parfois, fit venir à leur connaissance un fait de la plus haute gravité : l'Impératrice était grosse! Grâce à des complicités que l'on saura plus tard (*Regards menaçants à la comtesse*), la Synagogue fut informée avant même que la Souveraine, en sa naïveté, se doutât de rien. Ces misérables conçurent aussitôt et organisèrent leur défense... Vous rappelez-vous la nuit du grand orage?

Ces Dames. — Oui! oui!

La Générale. — Oh! que c'est intéressant!

Le Vicomte. — Cette nuit-là, le professeur Schwan, qui, vous le savez toutes, est juif...

La comtesse d'Eschenbach. — Jamais de la vie!

Ces Dames. — Il est juif! Il est juif!

La Grande Maîtresse. — N'interrompez pas.

Le Vicomte, *avec autorité*. — Le professeur Schwan, qui est juif, fut réveillé par des coups violents frappés à sa porte, suivant un rythme convenu. Il se leva dare dare...

La Générale. — Canaille!

Le Vicomte. — ... ouvrit lui-même et se trouva en présence d'une jeune femme de la plus merveilleuse beauté, qui recevait la pluie avec cette endurance particulière à sa race. Elle l'avertit que le grand rabbin l'attendait sous la première arche du pont Anna-Paul. Schwan s'y rendit aussitôt...

La comtesse d'Eschenbach. — Mais c'est une

histoire à dormir debout! Vous croyez ça, vous?

Le Vicomte, *sévèrement*. — Oui, madame. Je la tiens de mon ancien précepteur, qui est dans les ordres, et quand il me dit quelque chose, je le crois incontinent.

La comtesse d'Eschenbach, *abrutie*. — Ah ?

Le Vicomte. — Schwan s'y rendit. Le rabbin l'attendait au milieu d'une flaque. La pluie fouettait si fort qu'ils n'étaient pas à l'abri même sous le pont. Ils durent tenir leurs parapluies ouverts et contre le vent, en sorte que le grotesque se mêlait au tragique. (*Sensation.*) Schwan reçut l'ordre, auquel il s'est conformé, d'interdire à l'Empereur toute... enfin toute privauté... mais vous m'entendez, mesdames. (*Oui! oui!*) On choisit, pour signifier cette ordonnance à l'Empereur, le jour même où la belle soi-disant marquise lui était exhibée. Vous devinez le reste. On veut qu'elle devienne, oserai-je le dire ? la maîtresse du Souverain, qu'elle s'empare de son esprit et fasse rapporter le décret.

La Grande Maîtresse, *avec feu*. — Voilà qui ne réussira pas!

Le Vicomte. — Hélas! madame, voilà qui est sur le point de réussir, grâce aux ressources prodigieuses dont dispose le Syndicat. Les propriétaires syndiqués répandent l'or à pleines mains. Ils se flattent qu'il n'y ait pas une conscience qui leur résiste parmi les serviteurs les plus intimes de Leurs Majestés. Ils n'ont déjà, malheureusement, que trop d'appuis naturels à la Cour, qui est pleine de juifs.

La comtesse d'Eschenbach, *haussant les épaules.* — Il n'y en a pas un !

Le Vicomte. — Et Schwan ?

La Générale. — Et les autres !

Une Dame. — Lutzbourg ! Il porte un nom de localité ! Tous les gens qui portent un nom de localité sont juifs !

La comtesse d'Eschenbach. — C'est de la folie ! Vous en voyez partout ! Mais j'y pense, pendant que vous y êtes, vous pourriez dire aussi qu'ils ont acheté l'Impératrice, ou même qu'elle est juive, puisqu'elle a fait le jeu du Syndicat en s'évanouissant à propos, le jour même où la marquise de Castelli Romani était présentée. (*La comtesse, qui trouve sa remarque assez piquante, veut se retirer là-dessus. Mais cette plaisanterie n'a aucun succès et paraît même du dernier mauvais goût. Froid pour la sortie.*)

La Grande Maîtresse, *la reconduisant.* — Chère amie, un bon conseil : trouvez donc moyen de faire publier votre généalogie dans les journaux.

La comtesse d'Eschenbach. — Ma généalogie ?... Tout le monde la connaît !... Pourquoi ?

La Grande Maîtresse. — C'est que... vous aussi, vous portez un nom de localité, et je viens d'entendre soutenir que vous êtes juive...

La comtesse d'Eschenbach. — Moi !

La Grande Maîtresse. — Et que vous avez en outre reçu du Syndicat une somme de quatre cent soixante-douze mille francs, c'est le chiffre exact.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Quatre cent...!!! Au revoir, bonne amie.

LA GRANDE MAÎTRESSE. — N'est-ce pas ? A très bientôt. (*La main.*)

CHAPITRE V

ARMES LOYALES

La comtesse d'Eschenbach a mal dormi. Elle a rêvé, sur le coup de deux heures, que des ennemis perfides retrouvaient le talon du chèque (472.000). Sur le coup de trois heures, ses rêves ont pris une tournure plus spécialement érotique. Elle s'est apparue à soi-même sous les traits d'une sorcière au sabbat, flanquée d'une personne entièrement nue, qui ressemblait à Mme la marquise de Castelli Romani. La sorcière présentait la femme nue à un troisième personnage, une façon de sultan, qui avait les traits de Paul, mais qui portait fez et turban, au lieu de la couronne ou du chapeau mou.

Fort inquiète, la comtesse, en sortant de son petit lait, a envoyé sa camériste à la recherche de M. le professeur Schwan, qui vient au Château tous les matins, inspecter l'Empereur. — Elle attend le retour de cette vénérable servante. Elle est présentement dans le cabinet de toilette, assise devant la table à coiffer. Elle porte, par-dessus sa matinée d'ouatine bleu de ciel, un ample peignoir de simple toile blanche, festonnée. Sa tête blonde est hérissée de papillotes.

La femme de chambre reparaît. Elle commence à dérouler les papillotes.

La femme de chambre. — Excellence, j'ai réussi à mettre la main sur M. le professeur Schwan, à l'instant même où il traversait l'antichambre des appartements privés.

La comtesse d'Eschenbach. — Bien.

La femme de chambre. — Je lui ai dit que Votre Excellence n'était pas à son affaire. Il m'a promis de monter ici, aussitôt après avoir rendu visite à Leurs Majestés.

La comtesse d'Eschenbach. — J'ai peur qu'il ne me gronde d'avoir absorbé trop de chloral. Je me sens tout étourdie.

La femme de chambre. — Mademoiselle veut-elle ses lunettes ? parce qu'on m'a donné justement une lettre pour elle, en bas, et Votre Excellence pourrait la lire pendant que je la coiffe.

La comtesse d'Eschenbach, *atteinte de phobie.* — Une lettre ? Une lettre ? Montrez-moi ça. (*Elle s'en saisit. Mais elle ne peut rien distinguer sans ses verres.*) Mettez-moi donc mes lunettes, empotée !

La femme de chambre. — Tout le monde ne peut pas être allant comme Votre Excellence.

La comtesse d'Eschenbach, *ayant enfin recouvré la vue.* — Qu'est-ce que c'est ?

La femme de chambre. — Mademoiselle ne connaît pas cette écriture-là ?

La comtesse d'Eschenbach. — Au contraire, j'en connais cent, j'en connais mille ! Quelle stupide mode ! Toutes les femmes d'aujourd'hui ont la même écriture, et qui est une écriture d'homme.

La femme de chambre. — Votre Excellence se fait du mauvais sang à tourner et à retourner son enveloppe. Au lieu que, si elle l'ouvrait, elle saurait tout de suite d'où cela vient.

La comtesse d'Eschenbach. (*Les grands bras.*) —

Ah !... Ah ! ma fille ! Ah ! vous vous croyez bien maligne d'avoir trouvé cela toute seule ! (*Néanmoins, comme le conseil n'est pas si bête, elle décachette et lit.*)

La femme de chambre, *après un instant.* — Je demande pardon à Son Excellence, mais si elle s'agite comme ça, je n'arriverai jamais à la coiffer.

La comtesse d'Eschenbach, *d'une voix singulièrement altérée, une voix d'outre-tombe.* — Je m'agite ? Moi ?

La femme de chambre. — Mademoiselle ne s'en aperçoit pas ? On dirait que Mademoiselle a un tremblement nerveux.

La comtesse d'Eschenbach, *avec une colère très exagérée.* — Ce n'est pas vrai ! (*Plus doucement.*) C'est l'effet de l'insomnie ou du chloral.

Ce n'est pas l'effet de l'insomnie, ni du chloral; mais de la lettre, qui est ainsi conçue :

« Vieille sibylle, vous chantez victoire : du calme.
« Les paris restent ouverts, et votre impudente
« coreligionnaire n'est pas encore dans le lit de Sa
« Majesté. Nous tenons tous les fils de cette trame
« malpropre et cosmopolite, nous n'hésiterons pas
« à frapper où il faut. L'Empereur serait moins
« docile à suivre vos ignobles conseils s'il les savait
« intéressés : on lui fournira les preuves de votre
« participation au Syndicat. Au reste, nous vous
« enfermons dans un dilemme : ou bien vous allez
« de bonne grâce retourner votre casaque, ou bien

« on se charge de vous accommoder à telle sauce « que votre situation devienne impossible dans la « société comme à la Cour. On n'aura pas besoin « de se démancher l'imagination, avec les créatures « de votre sorte, la vérité suffit. On publiera l'his- « toire de vos... complaisances depuis les origines « jusqu'à nos jours, enfin on vous peindra ce que « vous êtes, c'est-à-dire une vieille... (*Ici un mot que nos lecteurs ne nous pardonneraient pas de reproduire : il commence par un m.*) « A la suite « de ces révélations, vous serez certainement exclue « de la bonne compagnie, et si vous tenez à conti- « nuer l'exercice de votre sale métier, vous serez « bien obligée d'aller l'exercer en ville, où il a « moins de prestige que dans l'entourage des Sou- « verains. Je ne doute pas qu'avec vos quatre cent « soixante-douze mille francs du Syndicat et votre « expérience, vous soyez à même de créer un éta- « blissement unique en son genre. Vous pouvez « compter que je vous rendrai visite, n'étant pas « plus bégueule qu'il ne sied. Je signe, car je ne « suis pas de ceux qui écrivent des lettres ano- « nymes :

« Un de vos futurs clients. »

La femme de chambre. — Enfin, voilà Votre Excellence coiffée, j'ai eu du mal... Ah !...

La comtesse d'Eschenbach. — Quoi donc ?

La femme de chambre. — Je ne veux pas inquiéter mademoiselle, mais elle a vraiment mauvaise mine. Tout à l'heure, ses yeux brillaient de fièvre,

et maintenant ils sont ternes !... Je vais vite lui préparer son thé.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *faiblement.* — Non, non... du tilleul... du tilleul sucré avec un peu de miel... (*Entre les dents de son râtelier.*) Quelle infamie ! (*La femme de chambre s'en va préparer le petit déjeuner antinerveux de la comtesse, qui reste affalée sur la chaise à coiffer.*)

LA FEMME DE CHAMBRE, *revenant avec le tilleul.* — Le comte de Lutzbourg est là, qui demande Votre Excellence.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *se soulevant.* — J'y vais. (*Défaillance.*) Ah ! non, le cœur me tourne. Qu'il entre ici.

LA FEMME DE CHAMBRE, *désignant d'un geste tous les petits pots.* — Ici... Excellence...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *abdiquant.* — Tant pis !

La femme de chambre introduit LUTZBOURG et sort. Le général est beaucoup plus vieux qu'hier. Il ne marche pas, il se traîne. Il n'a pas la moindre pensée d'ironie à la vue des petits pots. A vrai dire, il ne voit rien. Il a la mine penaude, terrifiée, d'un potache qui a commis un crime et qui se demande si c'est écrit sur son visage. C'est écrit.

LUTZBOURG. (*Même voix d'outre-tombe que la comtesse d'Eschenbach.*) — Bonjour, comtesse.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Bonjour, général. (*Poignée de main d'obsèques.*)

LUTZBOURG, *avec un inexplicable embarras.* — Je venais... en voisin... comme ça... C'est-à-dire... j'étais un peu inquiet...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *reprise de phobie.* — A quel propos ?

LUTZBOURG. — Vous n'êtes pas venue à l'Opéra, hier soir.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'étais fatiguée... un peu enrouée... avec un point là... J'ai pensé... qu'il ne serait peut-être pas prudent de me décolleter.

LUTZBOURG. — Et ce matin ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'ai passé une si mauvaise nuit que j'ai fait prier M. le professeur Schwan de monter me voir après sa visite à Leurs Majestés.

LUTZBOURG. — Ah ! j'en suis bien aise... c'est-à-dire... enfin je vais l'attendre... Je ne serais pas fâché de le consulter aussi.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Qu'est-ce que vous avez ?

LUTZBOURG, *vivement.* — Rien, rien du tout... Mais vous savez, à nos âges...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Oui...

LUTZBOURG. — Nous avons tous les deux des santés magnifiques... mais je crois que nous en abusons.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *à cent lieues de la conversation.* — Croyez-vous ?

LUTZBOURG. — Nous nous surmenons... c'est folie... Le monde ne vaut pas qu'on se tue pour lui comme nous faisons, allez... Il est si malveillant, si perfide...

La comtesse d'Eschenbach, *revenant à la conversation.* — Oui.

Lutzbourg. — Je n'ai jamais pu m'habituer à ça, moi, jamais... même quand j'étais jeune, quand j'avais bec et ongles pour me défendre... Ce qu'on dit, ce qu'on invente sur les gens, est inimaginable !

La comtesse d'Eschenbach, *qui aimerait bien changer de sujet.* — N'y pensons pas.

Lutzbourg. — On ne respecte personne, pas même les plus fidèles serviteurs de la dynastie.

La comtesse d'Eschenbach. — Hélas !

Lutzbourg. — Encore, quand on sait d'où partent les coups... Mais il en est... d'anonymes...

La comtesse d'Eschenbach, *comme un souffle.* — D'anonymes... (*Brusquement.*) Ah !... (*Elle se ranime. Ses yeux brillent.*) Ah ! général, quelle méchante plaisanterie !

Lutzbourg, *étonné.* — Quoi donc ?

La comtesse d'Eschenbach. — Parbleu ! c'est vous... Mais dois-je prendre cela en riant ?... Non certes, les termes étaient trop injurieux, trop précis, et cela passe la permission. Oui-da, je suis une vieille...

Lutzbourg. — Je ne comprends pas du tout.

La comtesse d'Eschenbach. — Faites donc le bon apôtre ! C'est vous... D'ailleurs je me demande comment je n'ai pas reconnu votre écriture tout de suite. La similitude est frappante, un expert même ne s'y tromperait pas... C'est vous qui m'avez envoyé la lettre anonyme...

LUTZBOURG. — Moi ?

LA COMTESSE d'ESCHENBACH. — Voilà le motif de cette visite matinale et de votre attitude embarrassée : vous veniez voir l'effet de votre inqualifiable fumisterie ! (*Tragique.*) Eh bien, soyez content, mon général, vous avez fait passer à votre vieille amie un quart d'heure d'angoisses !... (*Ses yeux se mouillent.*)

LUTZBOURG. — Plût au ciel, comtesse, que je méritasse vos reproches ! Malheureusement, ils tombent à côté.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Hein ?

LUTZBOURG. — Si vous me voyez à cette heure indue... si j'ai une attitude... comme vous dites... c'est que je suis moi-même... dans les affres... Moi aussi j'ai reçu... une lettre anonyme.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! bah ? Montrez-la-moi.

LUTZBOURG. — C'est bien dans cette intention-là que je suis monté... Mais je viens de réfléchir que... Elle est tellement ignoble... Jamais... Jamais je n'oserai la montrer... surtout à une personne du sexe.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Allons donc ?

LUTZBOURG, *désespéré.* — Si vous saviez de quoi on m'accuse !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Et moi !... Voyons, général, ne me faites pas languir... Le mal des uns ne guérit pas celui des autres. Cependant on ne saurait nier... Enfin, tenez, si vous me montrez la vôtre, je vous montrerai la mienne.

Ils s'aguichent quelques secondes avec leurs papiers respectifs. Enfin l'échange a lieu. Lutzbourg s'approche de la fenêtre pour déchiffrer la lettre adressée à la comtesse. La comtesse reste dans son fauteuil, assujettit ses besicles et lit tout bas, mais en remuant les lèvres.

« Immonde youpin, si malgré la galette que tu « as touchée, tu ne brûles pas la politesse au Syn- « dicat de prostitution, si tu aides ta commère et « complice la... d'Eschenbach... (*Il y a le même mot que dans l'autre lettre.*) « Si tu aides ta com- « mère et complice la... d'Eschenbach à fourrer « une femme youtre entre les toiles impériales, « on t'avertit que toutes les turpitudes de ta vie « seront dévoilées. Le grand public sera édifié no- « tamment sur les bordées que tu as tirées à Paris, « en compagnie d'un évêque et d'un prince, tous « deux provisoirement défroqués. Ils y faisaient « certes une sale noce, mais toi tu en faisais une « bien plus sale encore, et ce n'est pas pour rien « qu'on t'avait baptisé sur les boulevards exté- « rieurs : le général aux hanches souples. »

Nouvel échange des papiers, Lutzbourg et la comtesse se regardent sans rien dire, en hochant la tête.

LUTZBOURG, *après un temps*. — Mon Dieu !... Je trouve que... comparée à la mienne... la vôtre n'a rien d'exorbitant.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *avec un rire nerveux*. — Ah ! vous trouvez ? J'allais justement vous retourner la formule.

LUTZBOURG. — Pardon... vous, en somme, on ne fait qu'interpréter vos actes d'une façon désobligeante, on n'invente rien.

La comtesse d'Eschenbach. — Merci.

Lutzbourg. — Tandis que moi... Non, mais je crois que vous n'avez pas compris.

La comtesse d'Eschenbach, *haussant les épaules.* — Mais si ! Parfaitement ! Ça n'a aucune importance. On dit ça de tout le monde... quand on n'a rien à dire.

Lutzbourg. — Permettez ! Je n'attache moi-même aucune importance à cette calomnie, quand elle vise les autres... Mais ça m'a fait un effet qu'on dise ça de moi !... Et puis, avez-vous remarqué comment il m'appelle ? Le général aux hanches souples ! C'est trop fort ! Il ne m'a donc jamais vu marcher ! Je suis raide comme un piquet ! (*Au comble de l'indignation.*) C'est joindre la dérision à l'insulte !

La femme de chambre, *reparaissant.* — Monsieur le professeur Schwan. (*Il entre, elle sort.*)

Le professeur Schwan, *en civil, très pressé.* — Bonjour, comtesse. Bonjour, général. (*A la comtesse.*) Vous m'avez fait demander. Qu'est-ce que c'est ? Rien du tout, comme d'habitude, et j'aurais pu me dispenser de monter vos cinq étages. Une mauvaise nuit ? Vous avez pris du chloral malgré ma défense. Alors, à quoi bon me consulter, si vous faites toujours le contraire de ce que je vous ordonne ? Mais si, vous avez pris du chloral, je vois ça à votre tête : vous avez l'air complètement abruti. Et ce pouls ? (*Il tâte.*) Incohérent ! Les nerfs, exaspérés. Qu'est-ce que vous avez bu ce matin ? (*Il flaire la tasse vide.*) Du tilleul. Bon. Continuez. Deux heures de chaise longue après le repas. Sauf

cela, mangez comme à l'ordinaire, vivez comme à l'ordinaire ; surtout, pas d'agitation inutile, pas de préoccupation, pas de martel en tête, ne pensez à rien. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Vous voyez que ce n'était pas la peine de monter pour si peu. (*Il souffle. Il reprend.*) D'ailleurs, bien que l'ayant promis à votre vieille camériste, je ne me serais certes pas dérangé si je n'avais eu un petit service à vous demander. Vous allez voir l'Empereur ?

La comtesse d'Eschenbach. — Oui, mon cher professeur. A vos ordres.

Le professeur Schwan. — On m'a remis ceci, que je vous prie de lui montrer... (*Il tire une lettre de sa poche.*) au moment où je sortais de chez lui... C'est pour ça que je vous charge de la commission, sans quoi j'eusse fait la chose moi-même... Il faut que Sa Majesté sache que quelqu'un de son entourage s'amuse à envoyer des lettres anonymes.

La comtesse d'Eschenbach. — Vous avez reçu...

Le professeur Schwan. — Oui. Ecoutez-moi ça. (*Il lit.*) « Sale morticole, tu es aussi de la bande, « et tu te mêles de procurer une maîtresse à ton « Souverain. Fichu métier pour un morticole, « même juif. Contente-toi donc de procurer des « opérations à tes confrères chirurgiens, moyennant « finance, et tâche de ne pas indisposer contre toi « des gens bien informés, qui savent que tu pra- « tiques l'avortement sur une grande échelle. »

Lutzbourg et la comtesse se regardent en ouvrant les bras.

La comtesse d'Eschenbach, *bas à Lutzbourg.* — C'est la plus anodine des trois.

Lutzbourg, *de même.* — Oui... Néanmoins...

La comtesse d'Eschenbach, *au professeur Schwan.* — Ah ! mon cher professeur, quelle indignité !... Croyez bien...

Le professeur Schwan. — Quoi ?... Oh ! ça ne m'émeut pas. Comme je ne suis pas juif, comme je ne procure pas des opérations, comme je ne pratique pas l'avortement sur une grande échelle... ni même sur une petite... Mais je tiens à ce que vous mettiez ce chiffon de papier sous les yeux de l'Empereur.

La comtesse d'Eschenbach. — D'autant plus volontiers, mon cher professeur, que nous-mêmes, le général et moi, nous avons reçu...

Le professeur Schwan. — Ah ? (*Elle lui tend les lettres.*) Oh ! non, merci, j'ai d'autres chiens à fouetter. Bonsoir. (*Il s'en va.*)

La comtesse d'Eschenbach, *remontée par l'exemple de Schwan.* — Comme il prend ça !

Lutzbourg, *de même.* — Il a raison.

La comtesse d'Eschenbach. — Qu'avons-nous à craindre ? L'Empereur nous connaît et nous défendra. Nous sommes du côté du manche.

Lutzbourg, *tout à fait ragaillardi.* — En effet, comtesse, en effet.

Il prend congé, après avoir remis à la comtesse la lettre qu'il a reçue, afin qu'elle présente à Paul un dossier complet. Elle revêt une robe de soie noire et passe dans le salon, où elle recommence à lire les trois missives. Elle est soudainement

tirée de cette lecture par une exclamation de la femme de chambre :

— Excellence ! Excellence ! Sa Majesté !

La comtesse d'Eschenbach, *levant le nez.* — Hein ? (*Elle voit devant elle l'Impératrice Anna en personne. Cela est presque aussi invraisemblable que l'histoire de Schwan et du grand rabbin sous le pont.*) Je rêve ! Votre Majesté chez moi ! Je suis confuse... (*La femme de chambre s'est éclipsée.*)

Anna. (*Matinée. Mantille. Visage composé.*) — Pas tant de bruit, comtesse. Il me paraît à moi-même fort extraordinaire d'être ici, mais j'avais absolument besoin de vous parler... ailleurs que dans mes appartements.

La comtesse d'Eschenbach. — Au moins, que Votre Majesté daigne s'installer dans le meilleur fauteuil et prendre un petit tabouret.

Anna, *assise.* — Merci. (*Elle regarde tout autour d'elle avec une certaine curiosité. Elle est un peu surprise que la doyenne de ses dames d'honneur soit si médiocrement logée.*) Ce que j'ai à vous dire est... bien difficile... Aidez-moi... Entendez-moi à demi-mot.

La comtesse d'Eschenbach. — Oui, madame.

Anna. — Je puis... absolument compter sur vous ?

La comtesse d'Eschenbach, *avec piété.* — Ah ! madame...

Anna, *émue.* — J'en étais sûre. (*Elle lui tend sa main droite, que la comtesse baisote à petits coups précipités.*) Eh bien... voilà... J'ai... beaucoup

pleuré depuis huit jours... Inutile de vous dire pourquoi... Et puis, j'ai écrit à ma mère... je lui ai demandé conseil... Elle m'a répondu... Elle m'a fait comprendre qu'il est certaines... nécessités... pénibles... dans la vie... auxquelles il est chrétien de se résigner... Alors... je me résigne... Voilà.

La comtesse d'Eschenbach, *enthousiasmée.* — Ah ! madame !... Cela est beau. Cela est grand.

Anna. — Seulement, il me revient... de tous les côtés... que, si l'Empereur... se laissait aller à... enfin, si... si c'était cette marquise de Castelli Romani qui était désignée pour... de préférence à... n'importe quelle autre... cela pourrait entraîner les plus grands malheurs pour l'État et pour le Souverain lui-même. Alors... enfin... vous aimez votre maître... Cela vous dicte votre devoir... Je n'ai rien à ajouter.

La comtesse d'Eschenbach. — Ah ! madame... (*L'Impératrice se lève, fait comprendre qu'elle ne veut pas être suivie, et se retire. La comtesse demeure quelques instants en méditation. Brusquement, elle s'ébroue, et proclame avec une mâle décision :*) Allons-y !

Elle y va. Ses fonctions, mal définies, mais intimes, lui confèrent le droit d'entrer à toute heure chez le Souverain. Elle n'a qu'à se faire annoncer par le chambellan de service. Elle se fait annoncer. Paul donne l'ordre qu'elle soit introduite aussitôt dans son cabinet.

C'est une vaste pièce tapissée et meublée par le garde-meuble. Tout ce que l'on a fourré ici est historique et fort beau, mais serait à sa place n'importe où. La décoration semble provisoire et improvisée. Le seul meuble pratique est un large divan oriental, recouvert de tapis et de fourrures, surchargé de coussins. L'Empereur ne s'assoit guère dans ce merveilleux fauteuil-

trône Empire, devant cet immense bureau Louis XIV. Mais il est condamné à regarder continuellement son propre buste (officiel, marbre blanc), placé sur la cheminée entre le flambeau électrique portatif et le téléphone. Les tapisseries des murs ont pour sujets les épisodes les plus connus de Don Quichotte. Le portrait de l'inoubliable frère et prédécesseur est accroché vis-à-vis de la cheminée, au beau milieu d'une de ces tapisseries. C'est un portrait grandeur nature, coupé aux genoux. Mais les jambes du défunt souverain se trouvent complétées par celles d'un Sancho Pança qui est dessous.

Lorsque la comtesse d'Eschenbach entre, Paul est sur le divan, en petite tenue de colonel de sa garde, son uniforme préféré pour le matin — pantalon et vareuse vert bouteille — analogue, sauf la couleur, au costume des petits télégraphistes français. Pantoufles assorties, peau de serpent.

PAUL. — Bonjour, comtesse. Vous arrivez comme marée.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *flattée, mais rien qu'à demi.* — Ah ! Sire...

PAUL. — Nous allions vous faire appeler.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'aurais dû venir en effet de meilleure heure rendre compte à Votre Majesté de la mission toute discrète dont elle avait daigné me charger hier. Mais je me suis trouvée retardée bien malgré moi par des événements inattendus et d'une gravité...

PAUL. — Quelle mission?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Auprès de son Altesse Impériale madame l'archiduchesse Théodora.

PAUL. — Ah ! oui.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je m'y suis donc rendue hier. La porte était consignée. J'ai été reçue néanmoins, par faveur, et cela m'a touchée bien vivemement. L'archiduchesse faisait de la

musique allemande avec son auguste frère et le comte de Schinznach...

PAUL. — Eh bien, qu'ils en fassent tant qu'ils voudront, ça ne m'intéresse plus du tout. Parlons d'autre chose. Vous me disiez l'autre jour que les cadres de la maison de l'Impératrice sont pleins?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — En effet, Sire.

PAUL. — J'y ai réfléchi mûrement. Si je créais une charge supplémentaire de dame d'honneur, cela pourrait être malignement interprété, dans les conjonctures actuelles.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah! Sire...

PAUL. — Quoi donc?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je ne puis me défendre de dire à l'Empereur combien je suis heureuse de le voir dans cette disposition d'esprit.

PAUL. — Bon... Il fallait trouver un moyen de faire de la place. Je viens de trouver ce moyen. Il est très simple. C'est curieux comme les choses les plus simples sont toujours les dernières dont on s'avise... Vous allez vous asseoir là... (*Il désigne le fauteuil-trône de bureau.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *confondue d'un tel honneur.* — Dans ce fauteuil. Sire?

PAUL. — ... et faire une lettre à Sa Majesté l'Impératrice, où vous lui représenterez que vous avez soixante-seize ans, que vous ne pouvez plus supporter les fatigues de votre charge, et que vous lui demandez comme une grâce de vous reléguer dans l'honorariat.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *suffoquée.* — Moi,

Sire ? Moi que je... Ah ! voilà le dernier coup ! (*Les larmes.*) Et c'est Votre Majesté qui me le porte ! Votre Majesté, à qui j'ai donné son premier bain !

PAUL, *impatienté.* — Ah ! sacrebleu ! ne pleurnichez pas, vous savez que j'ai horreur de ça, comtesse... Ce n'est pas une disgrâce, bon Dieu de bois ! Je ne l'oublie pas, que vous m'avez donné mon premier bain !... Ah ! là là ! en voilà un tub dont j'aurai entendu parler souvent !... Mais non, je ne l'oublie pas. Et la preuve, c'est que je demande à votre fidélité éprouvée, à votre antique dévouement, une suprême complaisance. Vous voyez bien, comtesse, que je vous maintiens dans vos fonctions au moment même où j'ai l'air de vous dégommer !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *larmoyant toujours.* — Je suis bien sensible aux bonnes paroles de Votre Majesté.

PAUL, *ému.* — Oui, oui...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. (*Nouvelle crise.*) — Et je vais être remplacée... immédiatement ?

PAUL. — Ça, sur l'heure, comtesse. Vous pensez bien... Voilà dix jours que ça dure, j'en ai assez.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Par la marquise de Castelli Romani ?

PAUL. — Vous le savez mieux que personne.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! ce n'est pas ma démission, c'est ma perte que je signe. De quoi vont-ils m'accuser ?

PAUL, *à tue-tête.* — Mais qui ? qui ?

La comtesse d'Eschenbach. — L'Empereur daignera-t-il m'écouter jusqu'au bout ?

Paul. — Il ne fait que ça! Mais vous proférez des paroles sans suite.

La comtesse d'Eschenbach. — Sire, les antisémites prétendent qu'il y a une machination des propriétaires juifs dépossédés, à l'effet de... de mettre auprès de Votre Majesté une de leurs coreligionnaires, qui prenne ensuite une grande influence sur vous...

Paul, *avec hauteur*. — Est-ce que j'ai l'air d'un type qui se laisse mener par les femmes ?

La comtesse d'Eschenbach. — Ils prétendent que l'or juif a corrompu vos plus vieux, vos plus passionnés serviteurs, moi, le général de Lutzbourg, le professeur Schwan. Hier, au cours de mes visites, j'ai essuyé des avanies sans nombre, et nous avons reçu ce matin, tous les trois, des lettres anonymes.

Paul. — Des lettres anonymes? Montrez-moi donc ça.

La comtesse d'Eschenbach. — Ah ! Sire, l'Empereur va-t-il souiller sa vue?...

Paul. — Oui. Dépêchons. (*Elle remet les lettres à l'Empereur. Il les déguste. Long silence.*) Il n'y en a qu'une des trois que je trouve plaisante, c'est celle qui vous est adressée.

La comtesse d'Eschenbach, *interloquée*. — Ah ?

Paul. — Les deux autres... Mais j'en fais mon affaire... Asseyez-vous là et écrivez-moi votre démission.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *tout à coup*. — Ah ! Sire, j'y pense : je ne peux pas, je ne peux pas !... Que dirait l'Impératrice ?

PAUL. — L'Impératrice ne dira rien du tout. L'Impératrice n'a pas l'habitude de se mêler de ce qui ne la regarde pas.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Voilà ce qui vous trompe, Sire.

PAUL. — Plaît-il ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je veux dire... Ah ! j'aurai plus court de tout raconter sans ambages à Votre Majesté.

PAUL. — Oui.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Eh bien, Sire... l'Impératrice sait à quoi s'en tenir et elle vient tout à l'heure de s'en ouvrir à moi, si j'ose m'exprimer ainsi... Elle a écrit à Son Altesse Sérénissime madame la Grande-Duchesse de Brême, sa mère, pour lui demander conseil...

PAUL. — Elle a écrit ça à ma belle-mère !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — La Grande-Duchesse lui a fait comprendre par sa réponse qu'il est certaines nécessités pénibles dans la vie, auxquelles Dieu aime qu'on se soumette.

PAUL. — Allons, tant mieux !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Seulement, l'Impératrice n'ignore rien de ce qu'on dit au sujet de la marquise, et elle m'a priée, oui, Sire, elle m'a priée d'intervenir auprès de l'Empereur pour qu'il daigne jeter les yeux sur toute autre personne.

PAUL. — Ah ! par exemple, celle-ci est monumentale !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — De quel front oserais-je me représenter devant ma Souveraine, si, loin de me conformer à ses désirs qui sont des ordres, je prêtais les mains...

PAUL. — En voilà assez ! On avait naguère aménagé un très joli appartement à l'intention de cette Mme de Schneegans, que mon inoubliable frère avait choisie pour... déniaiser mon neveu Sylvère, alors héritier présomptif. Cet appartement est-il resté en état depuis la disgrâce de la belle madame ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire, je pense.

PAUL. — Vous allez me faire le plaisir d'y aller voir vous-même. Ensuite vous notifierez à Mme la marquise de Castelli Romani sa nomination, et vous lui ferez savoir que notre désir est qu'elle occupe dès ce soir l'appartement Schneegans. Vous entendez : ce soir — CE — SOIR.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais, Sire...

PAUL. — Qu'est-ce que c'est ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — L'appartement Schneegans est situé juste au-dessus de celui qu'occupe l'Impératrice...

PAUL. — Tant mieux, ce sera plus commode... Ah ! et puis, vous savez, si on m'embête, je fais construire un escalier de communication !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *suppliante*. — Sire !...

PAUL. — L'audience est levée.

CHAPITRE VI

NATIVITÉ

Le quai de la gare Centrale, une heure du matin, quelques minutes avant l'arrivée du grand rapide Ostende-Brême.

Accompagné du GÉNÉRAL COMTE DE LUTZBOURG (ancienne capote d'uniforme transformée en vêtement bourgeois, chapeau haut de forme), PAUL (pardessus cocher à boutons soucoupes, chapeau mou) fait les cent pas sur ce même quai où jadis, simple archiduc, il guettait les jolies voyageuses et tentait des levages cosmopolites. Aujourd'hui, empereur, époux, et père ou peu s'en faut, il attend sa belle-mère, Son Altesse Sérénissime Mme la Grande-duchesse de Brême, qui vient assister aux couches (un peu prématurées) de l'Impératrice.

La présence de l'Empereur n'est révélée au public que par celle de deux chasseurs qui gardent la porte du salon réservé à LL. MM. lors de leurs déplacements. (Bicornes, plumets, triples pèlerines, triples galons aux armes). Va-et-vient habituel, camions, portefaix, voyageurs. Nul ne prend garde au Souverain, sauf le *Cook's interpreter* qui, par devoir professionnel, le signale à ses *Cook's tourists :* « *Der Kaiser* — *L'Empereur* — *The Emperor.* » Les Allemands regardent sans rien dire. Les Français sourient et murmurent : « Ohé ! ohé ! » — « *Very nice* », affirment les Anglaises, comme s'il s'agissait d'un bon plat.

PAUL, *très nerveux.* — Si le train a du retard, c'est le bouquet.

LUTZBOURG. — Sire, l'Ostende-Brême est toujours d'une exactitude rigoureuse.

PAUL, *furieux*. — Enfin, si l'Impératrice avait accouché deux ou trois heures plus tôt, je suppose que j'aurais été dispensé de venir en personne chercher ma belle-mère ?

LUTZBOURG. — Sire, les inquiétudes de Votre Majesté se conçoivent, mais qu'elle se rassure. J'ai osé interroger M. le professeur Schwan, qui, avec moi, n'a aucun ménagement à garder. Il m'a déclaré que le travail s'effectuait dans les conditions les meilleures et que l'heureux dénouement n'aurait pas lieu avant le petit jour.

PAUL. — Oui... D'ailleurs, j'aime autant avoir un bon prétexte pour ne pas rester dans la chambre. Mais, mon cher, c'est un fait exprès : croiriez-vous que la marquise de Castelli Romani se met à être malade en même temps que l'Impératrice ?

LUTZBOURG, *avec une profonde compassion*. — Oh !...

PAUL. — Elle a des coliques hépatiques ! Il paraît que les douleurs sont analogues à celles de l'enfantement. Cette coïncidence est pénible... et même ridicule.

LUTZBOURG, *protestant*. — Oh !

PAUL. — Seulement la marquise a du courage, elle. On peut rester dans sa chambre. On ne s'aperçoit pas qu'elle souffre. Au lieu que l'Impératrice est une vraie poule mouillée.

LUTZBOURG, *n'osant ni contredire ni approuver*. — Oh ! Sire...

Heureusement, voilà l'Ostende-Brême : quatre sleepings et un restaurant. Comme il ne s'arrête que sept minutes, la bienvenue de la grande-duchesse se trouve un peu bousculée. Paul, ahuri, regarde à toutes les portières. Il n'a jamais vu sa belle-mère, qui, lors de son mariage, était elle-même en couches. Il ne la connaît que par des photographies très endimanchées. Il a peur d'embrasser en son lieu et place quelque personne qui ne soit pas née.

Mais tout s'arrange. Un vieux monsieur d'allure militaire (barbiche, redingote), qui descend du sleeping n° 3, profère très haut les mots : « Altesse... Altesse Sérénissime... » Puis il tend la main à une femme de haute stature, mince, l'air jeune, les cheveux blancs.

C'est elle. Elle est enveloppée d'un cache-poussière gris et porte un drôle de petit chapeau-galette, qui a certainement été confectionné *at home*.

La Grande-duchesse, *à quelqu'un qui est encore dans le wagon.* — Comptez bien, baronne, comptez bien : nous avons douze petits colis à la main.

La Baronne, *de l'intérieur.* — Que Votre Altesse Sérénissime ne s'inquiète pas : je me charge de tout. (*Elle sort du wagon. C'est la dame d'honneur de la grande-duchesse. Elle a l'air d'une femme de chambre, mais pas beaucoup plus que la grande-duchesse elle-même. Elle est chargée comme une simple bourrique. Les chasseurs se précipitent et la soulagent.*)

Paul, *au marchepied.* — Madame...

La Grande-duchesse. — Sire... (*Une, deux, ils s'embrassent.*) Mon fils...

Paul. — Ma mère... (*Ils s'embrassent de nouveau. L'Empereur présente :*) Le général comte de Lutzbourg, un vieux et loyal serviteur...

La Grande-duchesse, *présentant.* — La baronne Eger.

PAUL. — Ah ! ah ! (*Plongeon de la baronne.*)

LA GRANDE-DUCHESSE, *présentant le vieux* (*son chambellan*). — Le comte de Carlsbad.

PAUL. — Ce nom ne m'est pas inconnu.

CARLSBAD, *flatté.* (*Il n'y a pas de quoi*). — Ah ! Sire... (*Il serre la main à Lutzbourg.*)

PAUL, *à la Grande-duchesse.* — Vous avez des gros bagages, je suppose ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Le comte y veillera.

PAUL. — Alors, entrons un instant dans le salon. (*Ils y entrent seuls. C'est une salle d'attente ordinaire, mais déguisée par l'addition d'oripeaux rouges, d'armoiries peintes sur carton, de drapeaux, etc. Deux fauteuils dorés. L'Empereur et la grande-duchesse s'y assoient. Ils se prennent les mains d'un mouvement très spontané, très affectueux.*) — Ah ! chère mère, je suis bien content de faire votre connaissance.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Et moi donc ! (*Un temps. Les larmes.*) Ma fille ! Ma fille !

PAUL. — Aussi bien que possible. Ne vous mettez pas sens dessus dessous... Rien ne presse ; mais si vous voulez, nous pouvons rentrer au Château tout de suite. Moi, j'aime autant ça. Êtes-vous reposée ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — N'importe. Il ne faut jamais différer l'accomplissement du devoir.

Le bras. Trois marches à descendre. Un landau fermé. Le chasseur bondit sur le siège. Le cocher touche.

PAUL. — Nous en avons pour cinq minutes... J'espère que le grand-duc va bien ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Hélas ! non. Luitpold a la goutte. Sans quoi il serait ici. Nous ne nous séparons jamais.

PAUL. — L'absence est le plus grand des maux... Et tous mes petits beaux-frères ? Toutes mes petites belle-sœurs ? (*D'un trait.*) Siegfried, Isolde, Käthi... (*Il a repassé la liste avant de partir.*) Isolde, Käthi... Isolde, Käthi, Otto... (*Un trou. A part.*) Crédié !... (*A la grande-duchesse.*) Otto et... Chose enfin, vous savez... j'ai le nom sur le bout de la langue.

LA GRANDE-DUCHESSE, *souriant.* — Ethel.

PAUL. — Voilà !

LA GRANDE-DUCHESSE. — Tout ça pousse... Je voudrais bien être arrivée.

PAUL. — Moi aussi... Dites donc, chère mère, vous n'êtes pas souffrante, par hasard ?

LA GRANDE-DUCHESSE, *étonnée.* — Non. Pourquoi ?

PAUL. — Rien, c'est que... tout le monde s'y met aujourd'hui. Un fait exprès !... Le Château a l'air d'un hôpital... D'ailleurs, ne vous inquiétez pas, ma mère, tout va bien.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Ne vous inquiétez donc pas vous-même. Un accouchement, mais c'est la chose du monde la plus normale... Moi, ça ne peut pas m'émouvoir beaucoup : j'ai accouché quatorze fois.

PAUL. — Foutre !... Ah ! pardon, Altesse Sérénissime, je suis si troublé... je ne sais plus ce que je dis. (*Il rougit.*)

LA GRANDE-DUCHESSE. — La seule chose qui me

tourmente un peu. qui... permettez-moi de vous le dire... m'humilie...

PAUL. — Ah ?...

LA GRANDE-DUCHESSE. — ... c'est qu'Anna soit en avance de deux mois. (*Avec orgueil.*) Jamais je n'ai ouï dire que dans ma famille on ait accouché avant terme.

PAUL. — Oh ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Jamais !... Et... excusez-moi, mais... je suis au courant de tout... ma fille m'écrit une fois par semaine... Enfin... je me demandais si... s'il n'y aurait pas à ce quasi-accident... des causes morales... quelques... contrariétés, quelques... petits chagrins...

PAUL, *bafouillant.* — C'est bien possible, Altesse, c'est bien possible.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Nous en reparlerons si Votre Majesté m'y autorise... Je suis une vieille femme indulgente... pour les autres... Je comprends tout...

PAUL. — Oui, oui... En attendant, nous voilà au poteau... Allons bon ! La comtesse !... Il est arrivé un malheur !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *à la portière du landau.* — Non, Sire. Tout va bien... C'est ma chère maîtresse qui m'a ordonné de venir guetter jusque dans la cour l'arrivée de son auguste mère.

PAUL. *présentant.* — La comtesse d'Eschenbach, une vieille et fidèle amie.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire...

LA GRANDE-DUCHESSE. — Nous savons...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! madame... (*Plongeon et baisemain.*)

PAUL, *à l'oreille de la comtesse.* — Et là-haut ?

LA COMTESSE. — La marquise fait un petit somme. Cet affreux calcul a enfin passé.

PAUL. — Ouf !... Je vais chez l'Impératrice. Vous ferez la navette et vous m'apporterez des nouvelles du lit numéro deux. (*A la grande-duchesse.*) Montons, chère mère... Vous n'avez jamais eu de coliques hépatiques ?

LA GRANDE-DUCHESSE, *qui ne peut pas comprendre l'opportunité de cette question.* — Jamais.

Au premier étage, la grande-duchesse tire son mouchoir et se met tranquillement à pleurer. Elle traverse, au bras de l'Empereur, une antichambre déserte, puis un salon fort peu éclairé, où une vingtaine de personnages attendent l'événement. Les hommes en uniforme de petite tenue, les femmes en noir, corsage échancré La haie. Révérences. Pas un mot. A peine un froufrou de jupes.

Enfin la chambre de l'Impératrice, illuminée comme pour un bal.

Satin-wood et cretonne fond crème, décorée de chrysanthèmes fantastiques. A la corniche, une haute frise de cuivre rouge repoussé : enfants nus sur des petits bateaux qui se suivent à la file indienne. Rubans soufre aux jours du drap et des oreillers ANNA, les cheveux épars, a l'air d'une toute petite fille. Elle a le cou emprisonné dans une sorte de collerette ruchée, ses minces bras nus jusqu'au coude.

Un immense paravent à huit feuilles (vieilles estampes et photos sous verres) dissimule les personnages qui, selon la constitution de l'Empire, doivent être témoins des couches : le GRAND CHANCELIER, le MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, le MARÉCHAL DE LA COUR, la GRANDE MAITRESSE de la maison de l'Impératrice, celle-ci en grand habit, les autres en uniforme de parade.

Autour du lit, femmes de chambre, le PROFESSEUR SCHWAN et un spécialiste américain, le docteur SAMUEL BLOOM.

PAUL, *entr'ouvrant la porte.* — Est-ce que la grande-duchesse peut entrer ?

La Grande-duchesse, *prenant tout à coup des façons d'infirmière despotique.* — Une mère peut entrer partout.

Anna, *en larmes.* — Maman ! Maman !

Le professeur Schwan. — Pas d'émotions, Majesté.

La Grande-duchesse. — Il a raison. Dominons-nous. (*Elle embrasse l'Impératrice.*)

Paul, *présentant.* — M. le professeur Schwan, un vieux et loyal serviteur de ma famille, une lumière de la science.

La Grande-duchesse. — Nous savons... (*Schwan baise la main de la grande-duchesse avec sa brusquerie de médecin pour altesses, et qui a coutume de les traiter en gibier d'hôpital.*)

Paul, *présentant.* — Le docteur Samuel Bloom, une lumière...

Samuel Bloom. — Content de vous voir, Altesse. (*Shake-hands.*)

Murmure d'improbation derrière le paravent. — Est-il mal élevé ! — Un juif... — Il a beau écrire « Bloom » avec deux o... — Recommandé par la Castelli. — On dit qu'il a accouché cette femme. — Mais elle n'a jamais eu d'enfant ! — Il a accouché cette femme et on lui permet de porter la main sur notre Impératrice ! Quelle inconscience ! — Chut !...

Anna, *à la grande-duchesse.* — Papa va bien ?

La Grande-duchesse. — Tout doucement.

Anna. — Et Siegfried ? Isolde ?

La Grande-duchesse. — Bien, bien...

Anna. — Et... le petit Ethel ?... (*A ce nom, elle*

fond de nouveau en larmes sans savoir pourquoi.)

LA GRANDE-DUCHESSE, *gagnée par l'émotion.* — L'Empereur allemand lui a envoyé pour sa fête... une... une... cuirasse.

ANNA, *sanglotant.* — Une cuirasse?... Vraiment?...

LA GRANDE-DUCHESSE, *perdant tout pouvoir sur elle-même.* — Si vous le voyiez... avec sa cuirasse... quel amour!...

ANNA. — Je le vois... je le vois d'ici.

LE PROFESSEUR SCHWAN, *rogue.* — N'insistez pas, Altesse Sérénissime, je vous en supplie, n'insistez pas. L'auguste patiente a besoin du plus grand calme.

PAUL, *outré.* — Pour Dieu ! madame, n'insistez donc pas ! (*Il se mouche.*)

LA GRANDE-DUCHESSE. — Vous avez raison. (*Elle se redresse et met des lunettes.*) Tout est prêt ?

ANNA. — Dieu ! que je souffre !

PAUL, *s'écartant.* — Allons bon ! (*Il va vers la porte. La comtesse d'Eschenbach rentre.*) Eh bien ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire, cette pauvre marquise souffre horriblement.

PAUL. — Ça va bien. (*Il s'assoit, découragé.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'y retourne. (*Elle sort.*)

ANNA. — Tiens, c'est passé... Ah !... Maman... venez là tout près... venez, je vous en prie, ça me fait du bien... je serai calme, je vous promets que je ne pleurerai plus, mais parlez-moi du petit Ethel. Alors, il est fier de sa cuirasse ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Vous pensez !

ANNA. — Il a des goûts si militaires ! Je me rappelle, quand nous prenions tous ensemble la leçon de stratégie, c'est toujours lui qui répondait le mieux... Lui et moi... Maman... Et Käthi ?... Est-ce qu'elle rêve encore des six petits nains dans la forêt ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Oui, mon ange. Ne vous excitez pas.

ANNA. — Non, non... Ah ! Dieu !... Il est loin, le temps où, moi aussi, je rêvais des six petits nains !

LA GRANDE-DUCHESSE. — Vous avez d'autres satisfactions, sans compter le grand bonheur que vous attendez.

ANNA. — Oui, oui... Où est l'Empereur ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Il est là.

ANNA, *égarée.* — Il ne va pas s'en aller au moins ?

PAUL, *sincère.* — Je n'y songe pas, ma chère enfant.

ANNA, *folle de jalousie.* — Reste, reste, je ne veux pas que tu sortes.

PAUL. — Je suis consigné.

ANNA. — J'ai moins mal quand tu es là... beaucoup moins...

PAUL. — Tant mieux.

ANNA. — Beaucoup moins... Oh !... beaucoup moins... (*Elle se met à pousser des cris épouvantables.*)

SAMUEL BLOOM, *se manifestant.* — Je pense qu'il est temps de donner le chloroforme à Sa Majesté.

ANNA. — Ah ! oui, maman, permettez-vous ?

La Grande-duchesse, *indignée*. — Le chloroforme ! ! !

Samuel Bloom. — Oui.

Paul. — Dame ! puisqu'on a un moyen d'arrêter les douleurs...

La Grande-duchesse. — Arrêter les douleurs ! ! ! Ah ! Sire, y pensez-vous ?... (*A l'Impératrice.*) Ma fille, oublieriez-vous les principes que je vous ai donnés ? Il est écrit : « Tu enfanteras dans la douleur. » Il n'est pas écrit : « Tu enfanteras sans douleur. »

Paul. — Ah !... Ça, par exemple, c'est idiot ! Permettez-moi, madame, de vous le dire sans manquer au respect que je vous dois, c'est idiot...

Samuel Bloom. — J'ai donné le chloroforme à presque toutes les souveraines maintenant régnantes et aussi depuis peu décédées.

La Grande-duchesse. — Je n'ai pas l'habitude, monsieur. de me régler sur l'exemple d'autrui ; je n'obéis qu'à ma conscience. Moi présente, on ne donnera pas le chloroforme à cette enfant.

Paul. — Voyons, Schwan...

Le professeur Schwan. — Oh ! Sire, du moment que vous avez appelé mon confrère, j'estime que je n'ai pas voix au chapitre. Je me demande même ce que je fais ici.

Paul. — Mais enfin, êtes-vous pour le chloroforme, ou non ?

Le professeur Schwan. — Non !

Paul. — Naturellement ! M. Bloom est pour, alors vous êtes contre.

LE PROFESSEUR SCHWAN. — Sire, tout mon passé proteste contre une telle imputation.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Moi présente, on ne donnera pas...

PAUL. — Enfin, madame, j'ai aussi le droit de parler !

ANNA. — Je ne veux pas de chloroforme ! Je ne veux pas de chloroforme !... Mais que je souffre, mon Dieu ! que je souffre !

Cris. La discussion continue. Tout le monde parlant à la fois, il est impossible de distinguer aucune réplique. Appréciations sévères derrière le paravent.

LE PROFESSEUR SCHWAN, *à tue-tête*. — On ferait bien de crier un peu moins haut. L'auguste patiente a besoin d'un calme absolu.

SAMUEL BLOOM. — Je vais dehors puisque mes ordonnances ne sont pas observées strictement. (*Il salue l'Empereur.*)

PAUL. — Allez-vous-en ! Qu'est-ce que vous voulez? Allez-vous-en ! Moi je n'y peux rien ! (*Bloom sort. La grande-duchesse et Schwan s'empressent autour du lit. Paul, boudeur, va s'asseoir près de la porte. La comtesse d'Eschenbach rentre.*) Ah ! Eh bien ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire, c'est un miracle. Je viens de lui faire une piqûre de morphine, qui a supprimé toute douleur à l'instant.

PAUL. — A la bonne heure ! Au moins elle a le sens commun, celle-là ! Et puis elle n'a pas de mère, bon Dieu ! elle n'a pas de mère ! Ici, on ne veut pas prendre de chloroforme, parce qu'il n'est

pas question de cette drogue dans l'Écriture. (*Hurlements.*) Vous voyez le résultat.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — C'est à fendre l'âme.

PAUL. — Oui... Je suis trop impressionnable, je m'en vais... Dites donc, comtesse, vous viendrez de temps en temps m'apporter des nouvelles là-haut. (*Il donne à la comtesse une vigoureuse poignée de main et sort. Sa sortie est remarquée derrière le paravent. Scandale. — Faisons comme l'Empereur : le spectacle devient trop affreux, allons-nous-en.*)

L'appartement occupé par la marquise de Castelli Romani, et qui était destinée à la belle Mme de Schneegans, a été décoré selon le goût indigène, avant l'importation du *modern style*. La chambre à coucher, ornée de verdures du garde-meuble, est toute en chêne et d'un gothique flamboyant. Noter un grand canapé, qui a l'air d'un coffre à bois. Les dossiers des sièges sont en forme d'accolade. Le lit a une sorte de toiture en bois sculpté, avec des gargouilles aux angles : on dirait une tranche de cathédrale. Il est juché sur une estrade. De part et d'autre, prie-Dieu. En avant de ce monument, une grille en fer forgé avec lampadaires.

Miroirs de Venise. Lustre de Venise. Bougies roses. Vitraux de brasserie.

JUDITH n'est pas encore couchée, mais elle est étendue sur le lit, vêtue d'une tunique flottante et très brodée. La coupe singulière, le luxe criard de ce costume mettent plus en évidence le caractère oriental de sa beauté. Elle a les cheveux dénoués comme l'Impératrice, les bras nus dans de longues manches très amples, le cou dégagé. Elle porte son plus beau rang de perles : les perles cuivre. Pas d'autres bijoux, pas même de bagues.

Grand luminaire, comme si elle attendait une visite. Elle se doute bien que l'Empereur ne tardera pas à monter. Et en effet, le voici. Il entre par une petite porte perdue sous tenture à côté du prie-Dieu de droite.

JUDITH, *se soulevant.* — Comment ? Sire...

PAUL. — Ne bougez pas !... D'abord, parce que vous êtes fichtrement bien ainsi... Ah ! Dieu ! que

vous êtes bien, mon chou! (*Il l'embrasse.*) Et puis, si vous vous secouez, vous allez encore vous flanquer une crise. Alors, où irai-je, moi?

JUDITH. — Mais... en bas, Sire... Voyons, il faut que je vous gronde un peu... vous savez, moi : le devoir!... Eh bien... est-ce que votre devoir, cette nuit, n'est pas de rester au chevet de l'Impératrice?

PAUL, *bougon.* — J'y suis comme une cinquième roue à un carrosse.

JUDITH. — Au moins, tout se passe-t-il comme il faut?

PAUL. — On le dit.

JUDITH. — Ah! ... Alors je ne vous gronde plus d'être monté, puisque vous me rassurez un peu... Pauvre femme! Je ne pense qu'à elle...

PAUL, *ému.* — Vous êtes si bonne!

JUDITH. — Oh!

PAUL. — Oui, vous êtes bonne... Quand je pense que vous vous astreignez à ne porter chez vous que des pantoufles à semelles de feutre, pour qu'elle ne vous entende pas marcher sur sa tête!

JUDITH. — C'est bien le moins.

PAUL. — Quelle délicatesse!

JUDITH. — Descendez...

PAUL, *assis sur le prie-Dieu.* — Ça, non! La comtesse d'Eschenbach doit monter ici me faire part des nouvelles chaque fois qu'il y aura lieu.

JUDITH. — Mon ami...

PAUL. — J'en ai ma claque!... Croiriez-vous qu'on vient encore de s'attraper!

JUDITH. — Autour du lit? Quelle imprudence!

PAUL. — Et comme des chiffonniers ! L'engueulade, quoi !

JUDITH. — Oh ! ... A quel propos ?

PAUL. — A propos du chloroforme. Cette pauvre petite souffrait mort et passion. Alors Bloom a voulu lui donner le chloroforme...

JUDITH. — Naturellement.

PAUL. — Ma belle-mère s'y est opposée. Savez-vous pourquoi ?

JUDITH. — Je me le demande.

PAUL. — Eh bien, il paraît que le bon Dieu le défend.

JUDITH. — Tiens !

PAUL. — Je me suis gendarmé. On m'a remisé. Alors, je suis parti... Ah ! je ne la connaissais pas, ma belle-mère ! Le premier contact a été heureux ! En photographie, elle passe. Mais nature !... Ma chère, elle a chaussé une paire de lunettes !... Depuis qu'elle a ces lunettes-là sur le nez, elle ne connaît plus personne. Elle régente. Elle flanque les gens à la porte... Elle... Ainsi... Elle... (*Il se tait et rougit fortement.*)

JUDITH. — Qu'est-ce qui vous prend ?

PAUL, *très embarrassé*. — Je ne sais... comment... vous avouer...

JUDITH, *sur son séant*. — Dites donc, elle n'a pas flanqué Bloom à la porte ?

PAUL. — Non !

JUDITH. — Ah !

PAUL. — Seulement... il est parti... il est parti furieux.

JUDITH. — Mais elle est donc folle? Mais vous n'avez donc aucune espèce d'autorité?

PAUL, *navré*. — Bon! c'est ça! J'étais sûr que vous seriez très contrariée.

JUDITH, *apaisée comme par enchantement*. — Pas du tout, mon ami... C'est-à-dire... je suis contrariée, oui, parce que... Bloom est un accoucheur excellent, et la Souveraine se trouvait en très bonnes mains... Mais je ne peux pas obliger l'Impératrice, n'est-ce pas?... Ni surtout sa mère... Enfin, j'ai fait ce que je devais faire, je vous ai recommandé Bloom, ma conscience est en repos. N'en parlons plus.

PAUL. — Ah! oui-da, n'en parlons plus? Je n'ai pas aussi bon caractère que vous, moi! Je suis persuadé qu'on savait très bien que le conseil venait de vous. On a saisi la première occasion pour froisser Bloom et l'amener à tirer sa révérence. Eh bien, ça ne se passera pas comme ça! (*Il se promène avec agitation.*)

JUDITH. — Qu'allez-vous faire?

PAUL, *assis*. — Rien pour le moment... Seulement voilà... c'est toujours la même chanson... on me fait des misères en bas, alors je monte.

JUDITH, *les yeux mi-clos*. — Et vous avez des remords.

PAUL. — Pas la queue d'un. (*Amabilités.*) Des remords!... Près de ma Judith... Près de ma Judith adorée .. ma sultane... la validé... la seule.

JUDITH. — Ah! Sire, ne parlez pas ainsi. C'est bien mal en un pareil moment.

PAUL. — Ça leur apprendra! A-t-on été bête avec moi, l'a-t-on été!... Est-ce que vous croyez que j'étais pincé comme je suis, dans les premiers temps?

JUDITH. — Oh!...

PAUL. — Mais non!... Seulement on n'a pas voulu avoir de patience, on a commencé tout de suite à me faire des têtes... On a écrit des lettres confidentielles à la maman...

JUDITH. — Des lettres que vous lisiez, j'imagine?

PAUL. — Pas mèche! Elle les expédiait par la légation de son pays!

JUDITH. — Comment permettiez-vous cela?

PAUL. — Je suis si faible!... (*Un temps.*) Ce n'est peut-être pas sa faute à cette petite, mais elle a eu une grossesse... intolérable... J'ai horreur qu'on geigne... Ici, j'étais toujours sûr de trouver une amie... pas nerveuse!... Et puis... cet intérieur me plaît... Je suis un homme d'intérieur, moi... un bourgeois... Vrai!... Le « *home* »... (*Il regarde avec attendrissement le faux moyen âge des sièges et des vitraux.*) Ici... pas d'étiquette... on aime... sans citrons...

JUDITH. — Paul...

(Silence... — Mais voici qu'on gratte à la porte par où Paul, tout à l'heure est entré. L'Empereur ouvre lui-même. C'est la comtesse d'Eschenbach).

PAUL. — Ah!... Eh bien?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire, les douleurs viennent de s'apaiser, mais il paraît que c'est le dernier entr'acte.

PAUL. — Ah!...

JUDITH. — Il faut que Votre Majesté descende. N'est-ce pas, comtesse?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais non, mais non. Je viendrai le chercher à temps. Mes vieilles jambes peuvent grimper encore une fois. (*Elle disparaît.*)

PAUL. — Quelle brave femme!

JUDITH. — Oui. (*Elle regarde sa montre.*) Quatre heures et demie.

PAUL. — Bientôt l'aube. Ah! nuit d'angoisse!... (*Silence. Ils se prennent les mains. — Brusquement.*) Savez-vous, tenez, encore une chose qui m'a attaché à vous plus que tout?

JUDITH. — Quoi?

PAUL. — C'est l'insolence de la presse à votre égard.

JUDITH, *souriant.* — Je crois que l'Empereur m'a surtout aimée par esprit de contradiction.

PAUL, *naïvement.* — Peut-être, mais n'importe. Il n'y a que le résultat qui compte.

JUDITH. — Au fait, oui.

PAUL. — Non, c'est fabuleux tout ce qu'on a osé écrire de votre mari et de vous.

JUDITH, *sincère.* — Je m'en moque.

PAUL. — Je ne m'en moque pas, moi. Chaque fois que j'ai lu quelque ordure nouvelle sur vous — car je lis tout, je me suis dit : on veut que je la lâche, eh bien, tonnerre de Dieu! je ne la lâcherai pas.

JUDITH, *reconnaissante.* — Sire...

PAUL. — L'Empire croulerait... Et puis, c'est trop injuste !... Mais personne ne sait quelle femme vous êtes, personne ! Tenez, les antisémites m'en veulent à cause de vous : m'avez-vous jamais rien demandé pour vos coreligionnaires ?

JUDITH. — Pas si bête !

PAUL. — Et pour vous ! Rien ! Vous n'avez pas même voulu accepter un pauvre joyau.

JUDITH. — A quoi bon ?

PAUL. — Il est vrai que j'aurais du mal à dénicher quelque chose qui ne fasse pas tache dans votre écrin.

JUDITH, *vaniteuse*. — Ah ! dame...

PAUL. — Vous n'avez pas la moindre ambition. Vous ne cherchez pas à prendre de l'influence sur moi... Au reste je ne le supporterais point... Vous vous contentez de faire mon bonheur.

JUDITH. — Oui.

PAUL. — C'est au point, tenez, que... je ne comprends pas... Vous ne vous montrez plus, au contraire : vous vous cachez, depuis que tout le monde sait ce qu'il en est... Vous avez plutôt diminué qu'augmenté votre situation mondaine... On dirait qu'il vous suffit d'être, en secret, l'impératrice de la main gauche.

JUDITH. — La vraie.

PAUL. — Pourquoi reproche-t-on à vos coreligionnaires de ne songer qu'à paraître ?

JUDITH. — On se trompe joliment : ils veulent *être*. Je suis, ça me suffit. Quand ce sera fini, j'aurai été, ça me suffira.

PAUL. — Ça ne finira jamais.

JUDITH. — Ça finit toujours.

PAUL. — Pas par moi, en tout cas.

JUDITH. — Eh bien, par moi, peut-être, si jamais votre intérêt ou celui de l'Empire l'exige... ou même celui de mes coreligionnaires comme vous dites. Joséphine a bien consenti au divorce.

PAUL. — Mais elle a crié.

JUDITH. — Moi, je ne crie jamais.

PAUL. — C'est une justice à vous rendre. Quand je pense que vous avez souffert le martyre toute la journée...

JUDITH. — Moi, je prends de la morphine, je ne demande pas la permission au bon Dieu.

Bruit derrière la porte, appels bizarres, gémissements. L'Empereur se précipite, ouvre. La comtesse d'Eschenbach entre. Elle semble désespérée.

PAUL. — Il y a un malheur ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Oui...

PAUL. — L'Impératrice ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Non. Au contraire. Tout s'est très bien passé.

PAUL. — Alors ?... Ah !... Je comprends : c'est un monstre ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *lugubre*. — C'est une fille !

PAUL. — Ah ?... Ah ! ça m'est égal, pourvu qu'il n'y ait pas eu d'accroc.

JUDITH. — J'ose dire, en outre, à Votre Majesté que, politiquement, la naissance d'une fille est pré-

férable : le parti de l'Usurpateur ne va pas rentrer dans l'opposition.

Paul. — En effet... Et l'Impératrice ?

La comtesse d'Eschenbach. — Sire, elle pleure de joie.

Paul. — Alors, c'est parfait. (*Il tombe dans les bras de Judith.*)

La comtesse d'Eschenbach, *sanglotant.* — Sire... la petite archiduchesse... C'est moi... c'est encore moi... qui lui ai donné son premier bain !

Judith, *à l'oreille de l'Empereur.* — Paul... vous me reprochiez presque tout à l'heure de ne jamais vous donner de conseils. Je vais vous en donner un.

Paul, *se mouchant.* — Oui.

Judith. — Vous avez fait... à cause de moi... beaucoup de peine à cette pauvre Impératrice. Faites-lui donc, à mon instigation, une grande joie. Puisque ce n'est pas un héritier qui vous est né, la religion de l'enfant importe peu. Permettez à l'Impératrice d'élever sa fille dans cette foi luthérienne à laquelle elle est si fort attachée.

Paul, *avec enthousiasme.* — Ah ! Judith !... J'y consens. Vous êtes une femme admirable. (*Il l'embrasse encore. Un coup de canon. Il se redresse, martial.*) Qu'est-ce que c'est ?

La comtesse d'Eschenbach. — Sire, c'est le canon, qui annonce à vos peuples la naissance d'une archiduchesse.

Paul. — Ah ! c'est juste... Au fait, il faut descendre.

Attitude impériale. Regard de Frédéric le Grand. La comtesse, un flambeau à la main, le précède. Ils sortent par la porte dérobée. Aussitôt, Judith se retourne et ouvre le prie-Dieu de gauche, qui contient un appareil téléphonique. Elle sonne. Une sonnerie étouffée lui répond.

JUDITH, *à l'appareil.* — Le marquis ?

LA VOIX D'ISIDORE. — C'est moi-même, ma chère.

JUDITH. — L'Impératrice vient d'accoucher d'une fille.

LA VOIX D'ISIDORE. — Alors les partisans d'Hector ne bougeront pas !

JUDITH. — La Bourse va monter.

LA VOIX D'ISIDORE. — Je suis à la hausse.

JUDITH. — All right.

LA VOIX D'ISIDORE. — Et vous, comment allez-vous ?

JUDITH. — Merci, beaucoup mieux. Après une crise terrible ! J'ai des calculs gros comme mes perles.

CHAPITRE VII

A L'OCCASION D'UNE POUPÉE

Au Château. L'appartement que Théodora et Sylvère occupaient au temps de leur enfance. C'est, tout là-haut, deux chambres exactement pareilles, pitchpin, cretonne. Il y a une grande alcôve, divisée en trois sections inégales : dans celle du milieu, le lit de cuivre et une pauvre table de nuit ; à la tête du lit, un recoin, dissimulé par un rideau, et formant cabinet de toilette ; au pied du lit, autre cabinet, où couchait la personne de service. — La salle d'étude est meublée comme une classe d'école primaire : sphère terrestre, sphère céleste, cartes murales ; une table de bois blanc recouverte de toile cirée noire, des tabourets.

Dans la salle d'étude, tout est demeuré en l'état. Quant aux chambres, elles présentent l'aspect des chambres d'amis à la campagne lorsque les amis n'y sont pas : matelas pliés en deux, couvertures pliées en quatre par-dessus. Parfum de naphtaline. C'est tout juste si on pense, une ou deux fois par an, à venir donner un peu d'air, à exproprier les araignées et à passer le balai.

L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA pénètre dans la salle d'étude, suivie de son frère, l'ARCHIDUC SYLVÈRE. Sylvère porte un uniforme blanc et or, avec dolman sur l'épaule, cramoisi, doublé de blanc. Casque de Walkyrie. Il est charmant en cet équipage. Il a l'air d'un saint Georges un peu fatigué, en tenue de fantaisie. Théodora, qui a la spécialité des costumes somptueux et excentriques, ressemble à une des

figurantes du Sacre, David *pinxit*. On croirait, à première vue, qu'elle a la taille marquée sous les bras : en réalité, elle ne l'a marquée nulle part ; sa robe, de soie verte à gros grain, très souple, moule sans le déformer son admirable corps et obéit à tous ses mouvements. A la partie postérieure du corsage, outrageusement décolleté, est fixée une collerette rigide, très haute. La gorge, les épaules et les bras sont voilés de gaze, d'un vert plus pâle et pailletée d'or. Mitaines. Il est dix heures du matin.

THÉODORA. — Je te dis que, d'ici, je verrai très bien. Ouvre la fenêtre. (*Sylvère fait de vains efforts.*) Tu as du coton dans les bras !

SYLVÈRE. — Essaie. Nous allons rire. (*Elle ouvre la fenêtre sans aucune difficulté.*)

THÉODORA. — Voilà. (*Elle rit.*)

Ils découvrent de là-haut la cour d'honneur dans toute son étendue. Sur trois des côtés de cette cour est rangé, comme pour une revue, le régiment des gardes-nobles de l'Empereur et de l'Impératrice. C'est un régiment composé exclusivement de nobles authentiques, et où les simples soldats ont grade de capitaine. Ils montent tous des chevaux de pur sang et de robe baie. Ils portent l'uniforme blanc, avec dolman, blanc pour le premier escadron, bleu pour le deuxième, cramoisi pour le troisième et jaune pour le quatrième. Le casque de Walkyrie.

SYLVÈRE. — Es-tu contente ? Tu as la monomanie des spectacles militaires. Faut soigner ça.

THÉODORA. — Oui, je ferais peut-être pas mal... Dès que j'entends une trompette, je ne me connais plus... Tu vois, j'ai eu le courage de m'habiller comme je suis deux heures avant le déjeuner officiel, pour ne pas rater la parade de ce matin... Pourquoi l'Empereur ne m'y a-t-il pas invitée, moi, ni aucune femme ?

SYLVÈRE. — Il a ses raisons, qui sont bonnes. Tous les numéros du programme d'aujourd'hui ont été discutés en Conseil. C'est de la haute diplomatie.

THÉODORA, *distraitement.* — Ah ?... (*Elle a tiré une jumelle de son réticule et elle lorgne.*)

SYLVÈRE. — Tu vas saisir... La puissance amie et alliée, pour nous donner une nouvelle et touchante marque de sa sympathie, offre un présent à la petite archiduchesse née il y a aujourd'hui deux mois. Ce présent est une poupée. La remise de cette poupée doit coïncider avec les relevailles de l'Impératrice.

THÉODORA. — Je sais tout ça.

SYLVÈRE. — Comment notre ami et allié devait-il s'y prendre pour faire tenir la poupée à l'archiduchesse ? Il y avait plusieurs moyens...

THÉODORA. — Colis postal, petite vitesse.

SYLVÈRE. — Tu veux rire. La démarche de notre ami et allié perdrait tout son prix, si la poupée n'était remise en cérémonie et par un personnage considérable. Ce personnage pouvait être l'ambassadeur même de notre ami et allié. Mais, pour donner plus de relief à l'événement, on a préféré confier cette mission à un envoyé spécial, à l'un des ministres, qui pût en outre profiter de la circonstance pour s'entretenir avec nos ministres à nous. Le ministre qui paraissait indiqué était celui des relations extérieures...

THÉODORA. — Évidemment.

SYLVÈRE. — Eh bien, au lieu du ministre des relations extérieures, notre ami et allié nous a

envoyé son ministre de la guerre. C'est très significatif.

Théodora. — Crois-tu ?

Sylvère. — Très significatif... Mais il faut éviter que cela ne le devienne trop. L'Empereur veut montrer qu'il ne redoute pas la guerre, mais il tient essentiellement à ce que la paix ne soit jamais troublée. Aussi le général, notre hôte, a-t-il reçu, dès le jour de son arrivée, le grand cordon du Mérite civil. On ne pouvait cependant point lui refuser absolument la vue de nos braves soldats. Alors l'Empereur, sur la suggestion du Conseil d'Empire, a imaginé cette parade à huis clos. On lui exhibe un régiment, qui n'est pas même un régiment et qui, en cas de guerre, ne marcherait pas. D'ailleurs, à la fin du déjeuner qui suivra la remise de la poupée, le ministre et l'Empereur lui-même prononceront des toasts sans aucun intérêt.

Théodora, *toujours distraite et lorgnant.* — Ah ?...

Sylvère. — Tout ça n'a pas l'air de te passionner. Tu ne sais pas goûter le byzantinisme de la diplomatie .. Sur ce, je prie Dieu qu'il ait ton Altesse en sa sainte et digne garde. Je n'ai que le temps de dégringoler les escaliers, de sauter à cheval et d'aller parader moi-même.

Théodora. — Est-ce que Phili en est, de la parade ?

Sylvère. — Tu rêves ! Tu sais bien que Phili n'est pas, ne peut pas être garde-noble... Mais il est quand même au Château. Il est de garde.

Théodora. — Encore ? C'est un métier de concierge qu'il fait là !... La garde est d'un escadron ?

Sylvère. — Oui.

Théodora. — Avec tous les officiers ?

Sylvère. — Naturellement.

Théodora. — Alors il ne doit rien avoir à faire. Il pourrait monter me tenir compagnie.

Sylvère. — Tu es folle !... Il ne peut pas... Et puis...

Théodora. — Et puis ?

Sylvère. — Tant pis, il faut que je te dise ça une fois pour toutes... Tu as des allures... extraordinaires avec Phili.

Théodora. — Mêle-toi de ce qui te regarde.

Sylvère. — C'est ce que je fais.

Théodora. — Tu es jaloux ?

Sylvère. — Ne dis donc pas de bêtises... Je te répète que tu manques absolument de réserve avec lui.

Théodora. — Ah ?... Eh bien, il a de la réserve pour deux, lui.

Sylvère. — Tant mieux. A tout à l'heure.

Théodora. — Bonsoir. (*Sylvère sort. Elle continue à lorgner. Elle est très nerveuse. Elle voit Philippe de Schinznach qui va et vient dans la cour. Elle se penche, à tomber. Ah ! si elle osait, elle l'appellerait... Elle n'en est pas encore là. — Elle le fixe, comme le magnétiseur fixe sa proie. Mais ce moyen de le faire monter est peu pratique... Elle aperçoit, à une fenêtre voisine, la comtesse d'Eschenbach, fort curieuse, elle aussi, des spectacles mili-*

taires.) Tiens... (*Elle hésite un instant, puis...*) Comtesse !... (*La Comtesse fait respectueusement signe qu'elle a entendu, quitte la fenêtre et, l'instant après, fait son entrée.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *après révérence et baisemain.* — Je n'en voulais pas croire mes yeux ! Votre Altesse Impériale dans son ancien appartement !

THÉODORA. — Oui...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Et Votre Altesse Impériale a daigné m'appeler ! Je ne me sens pas de joie. J'étais si mortifiée, si désespérée de la... froideur, si j'ose dire... que depuis quelques mois Votre Altesse...

THÉODORA, *très rondement.* — Quelle idée ! Je vous aime beaucoup, nous vous aimons tous beaucoup, ma chère comtesse, et je me plaignais encore l'autre soir qu'on ne vous voie plus... Rendez-moi donc un petit service.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais Votre Altesse me comble !

THÉODORA. — Vous voyez le comte de Schinznach...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'ai de si mauvais yeux...

THÉODORA, *lui prêtant sa jumelle.* — Là...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je crois en effet... Ah ! si j'étais de plain-pied...

THÉODORA. — Justement. Descendez, et dites-lui, s'il vous plaît, qu'il monte ici.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *enchantée de servir à*

quelque chose. — J'y cours, Altesse Impériale, j'y cours !

Elle remplit sa mission avec une louable célérité, car, moins de quatre minutes plus tard, Phili entre (uniforme de hussard). Théodora se précipite vers lui comme si elle avait dessein de lui sauter au cou.

PHILI, *avec une correction parfaite.* — Votre Altesse Impériale m'a fait la grâce de me demander ?

THÉODORA, *avec quelque impatience.* — Oui, oui... (*Baisemain.*) Figurez-vous... j'ai eu l'idée de grimper jusqu'ici pour voir la parade... Sylvère, qui était avec moi, a dû me lâcher, je suis seule, je m'ennuie...

PHILI. — Et Votre Altesse Impériale a daigné...

THÉODORA, *sèchement.* — Oui, j'ai daigné. (*Elle se remet à la fenêtre. Phili se tient près d'elle, un peu en arrière. Tous deux regardent dans la cour, où il ne se passe rien. Silence morne. Théodora donne les signes de la plus vive irritation. — Après un long temps, brusquement :*) Qu'est-ce que vous avez fait de beau, ces jours-ci ?

PHILI. — Oh !... rien d'intéressant... depuis la dernière fois que j'ai eu la joie d'être reçu par Votre Altesse... J'ai une vie si... simple... si monotone...

THÉODORA. — Ah ? (*Silence.*) Vous avez vu mon frère ?

PHILI, *souriant.* — Oh !... tous les jours... (*Silence.*)

THÉODORA. — Vous avez fait de la musique ?

PHILI. — Un peu... (*Long silence.*) Oserai-je dire

à Votre Altesse Impériale que jamais elle ne m'est apparue plus radieusement belle ?

THÉODORA, *du ton le plus désagréable.* — Ah ?

PHILI, *démonté.* — Jamais... (*Silence.*)

THÉODORA, *brusquement.* — Oh ! bien, ça commence à devenir rasant. Ils ne bougent pas. J'en ai assez de les contempler. (*Elle fait quelques pas, puis s'assoit, les jambes croisées. Mouvement convulsif du pied, à croire que c'est elle qui a écrit le bordereau.*) Asseyez-vous donc. Qu'est-ce que vous avez à tourner comme ça ? Vous avez l'air d'une âme en peine.

PHILI, *niais.* — Oui, Altesse. (*Il s'assoit gauchement. Silence.*)

THÉODORA, *tout d'un coup.* — Vous savez où nous sommes, ici ?

PHILI. — Ici ?...

THÉODORA. — Oui : ici.

PHILI. — Non, Altesse.

THÉODORA. — Nous sommes dans le petit appartement que mon frère et moi habitions, lorsque nous étions enfants.

PHILI. — Ah ?

THÉODORA. — Nous avons passé là une quinzaine d'années de notre vie. (*Elle se lève, il la suit. Elle entre dans la chambre qui est à gauche.*) Voilà la chambre de Sylvère. Vous voyez, c'est modeste. Nous étions élevés comme des petits bourgeois. (*Elle rentre dans la salle d'étude.*) Ici, notre salle d'étude. (*Elle s'assoit.*) Nous faisions nos devoirs

ensemble. C'est ici que j'ai fumé ma première cigarette.

PHILI. — Ah ?...

THÉODORA, *se levant et allant vers la droite.* — Ici était ma chambre, exactement pareille à celle de Sylvère.

PHILI. — Ah ?... (*Elle revient et se rassoit. Un temps.*)

THÉODORA, *reprenant.* — Il s'asseyait à la place où vous êtes...

PHILI, *faisant machinalement tourner la sphère céleste.* — Ah ?...

THÉODORA. — Et moi, où je suis... C'est drôle, chaque fois que, par hasard, je rentre ici, je viens toujours sans y penser, me rasseoir...

PHILI. — Il y a des mouvements habituels, qui deviennent instinctifs, et...

THÉODORA, *toujours de la pire humeur.* — Oui... (*Elle imprime à la sphère terrestre un mouvement de rotation si violent que l'axe de fer se détache du pied de bois, la boule se dégage de l'axe et roule par terre. Phili se précipite, ramasse et répare.*) Merci bien. (*Elle se lève et va vers sa chambre.*)

PHILI, *allant vers la chambre de Sylvère.* — Je ne saurais dire à Votre Altesse Impériale combien je suis ému...

THÉODORA. — Ah ?

PHILI. — Cette petite chambre, si mesquine...

THÉODORA, *avec impatience.* — Était celle de Sylvère, et celle-ci était la mienne.

PHILI. — Mon cher Sylvère, tout enfant...

THÉODORA. — Moi aussi. Il n'y a qu'un an de différence entre nous deux.

PHILI. — Je ne saurais vous exprimer à quel point...

THÉODORA. — N'essayez pas, ça vaudra mieux.

PHILI. — Ah?

THÉODORA. — Mais oui, prenez donc garde, vous n'allez plus pouvoir vous contenir.

PHILI. — Moi?...

THÉODORA. — Je saisis même cette occasion pour vous dire que le sentiment que vous affichez pour moi...

PHILI. — Moi, j'affiche...

THÉODORA. — Le sentiment que vous affichez pour moi est la fable universelle. Sylvère m'en parlait encore tout à l'heure.

PHILI. — Sylvère?

THÉODORA. — Modérez un peu vos ardeurs. Ici surtout. Je ne sais pas comment je m'en tirerais si vous aviez fantaisie de me manquer de respect. Il n'y a même pas de sonnettes. Je n'ai habité ici que petite fille et on n'avait pas prévu le cas.

PHILI. — Oh! madame... Personne ne peut ignorer que j'ai pour Votre Altesse un... culte, un véritable culte... Mais vous manquer de respect!... Votre Altesse Impériale veut se moquer de moi.

THÉODORA. — C'est clair.

PHILI. — J'ose à peine...

THÉODORA, *sèchement*. — Mais vous n'osez même pas du tout.

PHILI. — En effet je... je... (*Il se tait, fort mal à son aise. Un long temps.*)

THÉODORA, *reprenant.* — Quelle bêtise, ces potins !

PHILI. — Oh !...

THÉODORA. — C'est aujourd'hui littéralement la première fois que nous nous trouvons seul à seule.

PHILI. — Tiens, oui...

THÉODORA. — Sylvère est toujours là, entre nous... On dirait qu'il le fait exprès... Ou bien mes gens circulent. Chez moi, toutes les portes sont toujours ouvertes à deux battants et on entre comme dans un moulin... N'importe, pour l'opinion, ça y est, ça y est.

PHILI. — Ça y est ?

THÉODORA. — Oui, ça y est, je me suis compromise, j'ai marché avec vous, là !

PHILI. — Oh !...

THÉODORA, *haussant les épaules.* — Comme c'est vraisemblable !

PHILI, *avec une modestie hors de saison.* — En effet, Altesse...

THÉODORA. — Je suis peut-être très naïve... malgré la réputation qu'on me fait d'être dévergondée...

PHILI. — Oh !...

THÉODORA. — ... Mais je me demande comment il serait possible à une femme placée où je suis de se mal conduire... sauf, bien entendu, avec des hommes de son rang, et ce n'est pas drôle, je vous le garantis.

PHILI. — Ah ?...

THÉODORA. — Je ne connais pour ma part que deux... royautés contemporaines qui aient pu tenir compte de leur cœur. L'une, sur le retour, et quand il ne se pouvait plus agir pour elle que de platonisme, s'est attaché un vieil ami avec qui, tous les ans, elle s'en va passer deux ou trois mois dans les montagnes.

PHILI. — Ah ?...

THÉODORA. — L'autre... une reine en exil... pour qui, également, il ne devrait plus être question que de platonisme... mais son tempéramment a des exigences... l'autre en est réduite à tarifer ses faveurs — vous entendez que ce n'est pas elle qui touche... et à faire réquisitionner ses amis d'un soir par son premier gentilhomme de la chambre.

PHILI. — Oh !...

THÉODORA. — C'était le système de Catherine II, c'est le seul. Mais il faut être Catherine II : une vraie femme ne s'accommode point de ce système-là. Non par pudeur. Ah ! Dieu !... Je n'ai jamais compris pour ma part qu'on puisse avoir sincèrement honte de ce qu'on désire... Mais pour la femme, la moitié de l'amour, c'est d'être prise : si elle s'offre, elle diminue tant son plaisir que ça ne vaut plus la peine de se remuer pour si peu.

PHILI, *risquant une timide offensive.* — Oui, mais... est-ce qu'une femme en est jamais réduite à s'offrir... à s'offrir positivement ?... Ne suffit-il point... pour enhardir l'amoureux le plus craintif, le plus réservé... qu'elle se trahisse... d'un mot, d'un geste, d'un tremblement de voix ?...

Théodora. — Mon cher, une femme d'un certain rang qui se trahit, s'offre, ça revient au même... et le charme est rompu.

Phili, *avec humeur.* — D'où je conclus... que... de la part d'une Altesse Impériale, un... encouragement trop clair équivaudrait justement à un refus préalable ?

Théodora. — Peut-être.

Phili. — C'est au moins paradoxal, convenez-en.

Théodora. — Nous pouvons retourner à la fenêtre, la parade est commencée. (*En effet, l'orchestre des gardes-nobles vient d'entamer l'hymne. D'abord l'hymne d'ici, ensuite celui de la puissance amie et alliée. L'Empereur et le ministre de la guerre de ladite puissance se tiennent debout, en haut du perron. L'étendard leur est amené. Saluts, etc. Puis le défilé commence. Les gardes-nobles doivent faire le tour de la cour d'honneur :* 1° *au pas,* 2° *au petit trot,* 3° *au galop de manège. — Les trompettes sonnent la marche, défilé au pas. — Théodora, haletante, grisée par la musique, se penche... Tout d'un coup, Phili lui prend la taille, sans façon. — Stupéfaite :*) Ah çà, monsieur, vous êtes fou ! (*Elle a dit la vérité : jamais elle n'est allée jusqu'au bout avec un inférieur, et elle est vraiment étonnée que Phili ose. Comme si, depuis une heure, elle n'avait pas tout fait...*) Ah çà !... mais ah çà ! voulez-vous me ficher la paix !

Phili. — Trop tard, tant pis. J'ai trop risqué pour ne pas risquer tout.

Cette réplique est plutôt un aparté et ne semble pas destinée à être entendue de Théodora : elle se perd, heureusement, dans le bruit des fanfares. — La marche au trot. — Théodora est trop femme pour ne pas avoir, à l'instant suprême, l'instinctive révolte de toute femme qu'on... brusque. Elle résiste donc de tout son cœur, et, comme elle est solide, Phili se voit obligé de jouer serré. La belle toilette Empire est déjà dans un état pitoyable. La haute collerette rigide a été cassée en deux dès le premier engagement...

Les trompettes, en bas, sonnent la marche au galop...

Et puis elles ne sonnent plus rien du tout. Mais ni Théodora ni Phili ne s'en aperçoivent. Il y a beau temps que la parade est terminée. Soudain Phili reçoit un violent coup de poing entre les épaules. Il se retourne et, sans prendre le temps de la réflexion, administre deux gifles retentissantes à l'auteur du coup de poing. Après quoi il le reconnaît : c'est l'archiduc Jean (l'amant). L'archiduc est en garde-noble, dolman jaune, casque de Walkyrie.

JEAN, *encore plus étonné d'avoir été giflé que Théodora d'avoir été prise au mot.* — Vous... vous m'avez donné un... soufflet, je crois ?

PHILI, *les bras en l'air.* — Eh ! que diable voulez-vous ? Il ne fallait pas commencer !

JEAN. — Ah ! c'est moi qui ai commencé ? Elle est raide !... (*Furieux.*) Ah ! mais ça ne se passera pas comme ça ! Nous nous battrons, monsieur !

PHILI, *ahuri.* — Votre Altesse Impériale veut que...

JEAN, *écumant.* — Certainement !... (*De la tenue !...*) Certainement... Je daignerai me battre avec vous. (*Très archiduc.*) En attendant, monsieur, que cette affaire ait les suites qu'elle comporte, vous êtes de service, retournez à votre poste et gardez les arrêts jusqu'à nouvel ordre. (*Phili salue militairement et sort.*)

THÉODORA, *assise sur son ancienne couche de jeune*

fille. — Dites donc, Jean, vous êtes toqué ?... Qu'est-ce que vous venez faire ici, d'abord ?

JEAN. — Je viens vous chercher. On n'attend plus que vous pour la remise de la poupée. Sa Majesté est dans une colère bleue. Sylvère nous a dit, à votre mari et à moi, que nous vous trouverions ici.

THÉODORA, *entre ses dents.* — Quel daim !

JEAN, *ricanant.* — Il ne soupçonnait pas à quel spectacle il m'envoyait... (*Repris de fureur à cette idée.*) Ah !... Ah !... (*Il étrangle. Il ne peut trouver aucune parole pour exprimer ce qu'il ressent. Une phrase de Meilhac lui revient fort à propos :*) C'est fini nous deux !

THÉODORA. — Veine alors !

JEAN. — Vous êtes une...

THÉODORA. — Vous êtes un... (*Impossible de noter le langage des cours. A la fin, il se précipite sur elle, la main levée.*) Ah ! dites donc, *vous*, je vous défends de me battre... vous ne payez pas pour ça.

JEAN. — Ce n'est pas non plus ce petit officier qui paie pour ça, je suppose ?

THÉODORA. — Non, mon cher, il a tout pour rien, c'est l'amant de cœur.

JEAN. — Vous choisissez bien ! Sacrebleu ! vous choisissez bien ! Un sous-lieutenant, sans naissance ! Et j'ai eu la bêtise de lui dire que je daignerais me mesurer avec lui !

VOIX DE L'ARCHIDUC ARNOLPHE (*le mari*), *dans l'escalier.* — Théodora ! Jean !

JEAN. — Ah ! voilà l'autre !

THÉODORA. — Il nous manquait.

ARNOLPHE, *entrant.* — Ah çà, pour Dieu ! qu'est-ce que vous faites donc ici ?

JEAN. — Demandez-lui ce qu'elle y faisait quand je suis entré.

ARNOLPHE. — Vous me raconterez cela plus tard. Allons d'abord déjeuner. L'Empereur ne se possède plus.

JEAN, *ricanant.* — Ah ! vous ne voulez rien savoir ? Ça ne me surprend pas. Décidément, mon cher, comme souteneur vous êtes complet.

ARNOLPHE, *froissé, mais digne.* — Hein ?

JEAN, *hors de lui.* — Vous pouvez vous mettre en quête d'un autre gogo qui vous entretienne, votre femme et vous. Je ne casque plus.

ARNOLPHE, *froidement.* — Vous perdez le sens. Vous me rendrez raison...

JEAN. — N'y comptez pas. Merci ! J'ai déjà un duel sur les bras...

ARNOLPHE. — Comment : déjà un duel ?

JEAN. — Oui, j'ai eu la sottise de promettre à ce petit hussard que je daignerais lui envoyer mes témoins.

ARNOLPHE. — Quel petit hussard ? (*Soudain furieux.*) Comment ? C'est le petit hussard que je viens de croiser dans l'escalier ? Je croyais en effet le reconnaître. Et moi qui me suis excusé, parce que, en passant, je lui avais marché sur le pied !

JEAN. — Eh bien, moi, je l'ai calotté !

THÉODORA, *jusqu'alors impassible.* — Il vous l'a bien rendu !

ARNOLPHE. — Et vous avez la prétention de vous battre avec lui? De vous battre à cause de ma femme ?

THÉODORA, *à Jean.* — Qu'est-ce que je vous disais ?

ARNOLPHE. — Je ne le souffrirai pas, monsieur. Je ne vous permettrai pas de nous ridiculiser, et peut-être de nous déshonorer tous les trois.

THÉODORA. — Oh ! je vous en prie... Vous n'allez pas entamer cette discussion à l'heure qu'il est. L'Empereur nous attend pour déjeuner.

ARNOLPHE, *la regardant.* — Mais vous ne pouvez pas descendre à table dans cet équipage-là !

THÉODORA. — Moi ? Je m'en fiche un peu ! Je serai toujours mieux ficelée que tous les laiderons qui seront là. Allons ! Ouste ! (*Elle se lève. Ils la suivent.*)

ARNOLPHE, *à l'oreille de Jean, avec un air d'intime satisfaction.* — Tout de même, mon cher, vous voilà ausi cocu que moi.

Cependant les convives attendent, réunis dans la salle Sainte-Catherine (longue galerie, voûte en berceau, fenêtres cintrées du côté ouest : du côté est, glaces de même cadre, où les fenêtres se reflètent. Décoration blanc et or. Dans chacun des caissons de la voûte est peint l'un des écussons de l'Empereur, qui en a cent soixante-quatorze différents.)

En désespoir de cause, on s'est décidé à opérer la remise de la poupée pour tuer le temps, malgré l'absence irrégulière de deux archiducs et d'une archiduchesse.

Les invités, au nombre d'une vingtaine, forment demi-cercle à l'extrémité nord de la galerie. Ils se tiennent debout. Seule, l'Impératrice est assise, au premier rang, à gauche. Sa mère, la grande-duchesse de Brême (qui doit repartir aujourd'hui), est à la gauche de Sa Majesté. — Au milieu, un peu en avant du groupe, l'Empereur, le Ministre de la Guerre de la puis-

sance amie et alliée, et un secrétaire d'ambassade qui porte la poupée.

La poupée, en costume de courtisane vénitienne, est gigantesque : le secrétaire, qui se sent un peu ridicule, se dissimule autant qu'il peut derrière cet encombrant mannequin.

Silence de mort.

L'Empereur, que le prochain départ de sa belle-mère avait mis de joyeuse humeur, est tellement exaspéré maintenant, qu'il n'adresse même plus la parole au ministre de la puissance amie et alliée. Celui-ci ne sait à quoi attribuer un tel refroidissement et, à tout hasard, se tient sur la réserve.

La petite archiduchesse paraît enfin. Elle est portée par sa nourrice officielle, vieille demoiselle noble. (La fonction est purement honorifique.) Son Altesse Impériale dort profondément. Mais elle s'éveille en sursaut lorsque le ministre, prenant la poupée des mains du secrétaire, la lui présente. Est-ce la vue de la poupée ? Est-ce la vue du ministre, qui est en vérité fort laid ? Son Altesse Impériale se met à pousser des cris si effroyables que l'on est obligé de la ramener sur-le-champ pour éviter une convulsion. Cette fâcheuse attitude de l'archiduchesse achève l'effet produit par la fâcheuse attitude de l'Empereur. Le ministre n'essaie même plus de dissimuler son mécontentement.

Le cercle se rompt.

Sur ces entrefaites, entrent Jean, Arnolphe et Théodora.

PAUL, *à peine bas, à Théodora.* — Sacrebleu ! Théodora, vous pourriez bien prendre une fois pour toutes l'habitude d'être exacte !

THÉODORA, *avec sa coutumière insolence.* — Il n'y a pas de ma faute, Sire. Jean ou Arnolphe vous expliqueront pourquoi je suis tellement en retard. (*Elle tourne le dos à l'Empereur.*)

PAUL, *voyant le col brisé par le milieu.* — Ah çà !... qu'est-ce que c'est que cette tenue ? (*A Arnolphe.*) Voulez-vous me dire ce qu'il y a, je vous prie ?

ARNOLPHE, *avec calme.* — Il y a, Sire, que l'archiduchesse était montée dans son ancienne chambre

de jeune fille pour voir la parade. Craignant de s'y ennuyer seule, elle y avait convié un sous-lieutenant de hussards, et tout à l'heure Jean les a surpris dans une posture qui ne lui a laissé aucun doute.

PAUL. — Allons bon!... Encore, si c'était vous qui les eussiez surpris! (*Arnolphe s'incline.*) Nous voilà dans de jolis draps!

ARNOLPHE. — C'est le cas de le dire... J'oubliais un dernier détail. Jean a levé la main sur cet officier... ce ne serait rien encore, mais l'archiduc s'est oublié jusqu'à promettre à un sous-lieutenant de lui faire l'honneur d'une rencontre.

PAUL. — C'est complet. Nous recauserons de ça plus tard. Allons déjeuner.

L'Empereur, l'Impératrice et leurs invités passent dans le salon Saint-Jean (blanc et bleu) où le couvert est dressé.

Le déjeuner est servi avec une incroyable rapidité (vingt minutes). Silence orageux. Placé entre Théodora et sa belle-mère, pour laquelle il professe les sentiments d'un gendre de vaudeville, Paul ne desserre pas les dents. Il roule des boulettes de mie.

Le ministre de la puissance amie et alliée règle son attitude sur celle de l'Empereur. Il répond à peine et par monosyllabes à l'Impératrice, à la droite de qui il a l'honneur d'être placé.

Enfin, voici l'heure des toasts. Le ministre se lève, jette un regard de défi à l'assemblée et crache comme une insulte la phrase suivante :

— Je lève mon verre à la santé de Sa Majesté l'Impératrice, de Sa Majesté l'Empereur, et des augustes membres de la famille impériale.

On croirait entendre Lucrèce Borgia criant : « J'ai une chose à vous dire, messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés. » — Un froid.

PAUL *se dresse et, du même ton :* — Je vous remercie, monsieur le ministre, des paroles que vous venez de prononcer... A mon tour, je lève mon verre à la santé de notre ami et allié... La mission... (*Avec un dédain marqué*) pacifique que vous êtes venu remplir ici nous a vivement touché... Nous espérons que cette visite... (*D'un ton menaçant*) sera le prélude d'autres visites... (*Un temps. On se regarde*) qui ne peuvent manquer de resserrer les liens (*Avec ironie*) déjà si étroits, existant entre le gouvernement que vous représentez ici et le mien, en vue d'un but commun :... (*Sarcastique*) le maintien de la paix européenne.

Silence. Stupeur. C'est le ton qui fait la chanson. Le toast anodin produit l'effet d'une inexplicable et folle provocation. La paix européenne est menacée. L'alliance est compromise. — Leurs Majestés et les invités de Leurs Majestés retournent pour quelques instants dans la salle Sainte-Catherine.

CHAPITRE VIII

LES EFFETS ET LES CAUSES

Le cabinet de l'Impératrice (moderne style, galerie à mi-étage ; meubles à plusieurs fins).

Il est deux heures après midi. PAUL (celui de ses uniformes qui ressemble à la tenue de nos petits télégraphistes). ANNA (la plus allemande de ses matinées). Les Souverains sont en tête-à-tête, au coin du feu. Ils occupent les deux sièges baroques ménagés, aux deux extrémités du foyer, dans le corps même de la cheminée.

PAUL. — Tout s'est donc passé admirablement. Je n'étais pas, à vrai dire, fort inquiet sur l'issue de ce duel. Les témoins étaient des hommes compétents et raisonnables. Ils avaient stipulé que huit balles seraient échangées...

ANNA. — Oh !..

PAUL. — ... car la rencontre devait avoir un caractère sérieux. Mais ils m'avaient garanti d'une façon absolue que ces huit balles seraient échangées sans résultat. Je n'avais donc plus de motifs pour opposer mon *veto*. Le rendez-vous était derrière le champ de courses, et l'heure, cinq heures et demie du matin. Les deux adversaires en civil.

La police, avertie, s'occupait ailleurs. On avait réussi à dépister les curieux. Il n'y avait pas cent personnes, y compris les journalistes et les photographes... A ce propos, toute la scène a été cinématographiée, et si cela vous amusait...

ANNA. — Oh ! non... Cela ne m'amuserait pas du tout... cela m'impressionnerait.

PAUL. — Que vous êtes enfant !... Les places furent tirées au sort, l'archiduc Jean ayant bien voulu renoncer à choisir la sienne. Le témoin chargé de diriger le combat en rappela brièvement les conditions, en se tournant un peu plus vers l'archiduc Jean que vers le comte de Schinznach, mais sans toutefois employer à l'égard de l'archiduc aucune formule particulière. Puis il leur remit les premiers pistolets, fit quinze pas en arrière et dit : « Êtes-vous prêts ? — Oui », répondirent-ils tous les deux, avec une très belle assurance...

ANNA. — Dame ! Puisqu'il n'y avait pas de danger !

PAUL. — Mais ils n'en savaient rien. J'étais seul à le savoir, et je vous prierai même de ne pas ébruiter cela... Le directeur du combat cria : « Feu !... »

ANNA, *épouvantée.* — Ah ! (*Elle se bouche les oreilles.*)

PAUL, *avec quelque impatience.* — Quand vous voudrez... (*Elle écoute.*) « Feu !... Un !... Deux !... » A ce moment, le vent souffla contre les assistants. Ceux-ci, qui s'étaient témérairement avancés, prirent peur et se jetèrent à plat ventre comme un

seul homme. Sur ce, les deux adversaires tirèrent simultanément et les deux premières balles furent échangées sans accroc.

ANNA. — C'est terrible !

PAUL. — Vous avez de l'imagination... Je passe rapidement sur les six autres balles, qui furent échangées de même, et avec le même cérémonial... C'est à l'issue de la rencontre que les choses se corsent... d'une façon imprévue... imprévue pour moi-même, qui cependant me pique, et avec raison, d'un certain flair... (*Un temps.*) Merci.

ANNA. — Plaît-il ?

PAUL. — Rien. Poursuivons... La foule, attirée par les détonations, s'était massée derrière les grilles du pesage. Les combattants sortirent de ce côté, entourés de leurs témoins. Alors des manifestations se produisirent.

ANNA. — En quel sens ?

PAUL. — En sens divers... L'archiduc fut acclamé avec un enthousiasme que ne justifient, ni son rang somme toute, ni son caractère, ni son intelligence, qui est médiocre, ni l'acte assez ridicule par lequel il venait de se signaler à l'attention. Je lui avais enjoint de se retirer, aussitôt après le duel, dans son gouvernement des marches de l'est. On détela sa voiture, et des gens du peuple le traînèrent jusqu'à la gare. En revanche, le comte de Schinznach fut hué...

ANNA, *avec une certaine satisfaction.* — Ah ?...

PAUL. — La police, qui était de retour sur les lieux, dut le protéger. On l'aurait lynché, je

crois... Vous avez l'air de trouver ça tout naturel. Moi, je n'y comprends rien. Qu'est-ce qu'il leur a fait, ce petit sous-lieutenant ? Je l'ai entrevu, il est joli homme. Et puis, enfin, c'est lui le personnage sympathique, puisqu'il a trompé les deux autres.

Anna. — Mon ami, les jugements de la foule ne sont pas toujours aussi superficiels que vous croyez. Ces braves gens sentent qu'il ne s'agit pas d'une galanterie ordinaire et que leurs propres intérêts sont en jeu. Vous m'avez expliqué vous-même, un jour, que le ménage à trois de Théodora était un élément essentiel de votre politique et qu'il symbolisait la réunion des provinces occidentales aux marches de l'est... Je me rappelle même que cette démonstration m'avait beaucoup choquée... J'étais naïve... J'ai fait du chemin. J'ai vu, j'ai vécu... (*Soupir.*)

Paul, *nerveux.* — Oui, oui... Alors ?

Anna. — Alors la rupture de ce ménage à trois... le dénonciation de ce compromis... inquiète vos peuples. Ils en rendent le comte de Schinznach responsable, et ils le huent. Ils acclament l'archiduc Jean. Tout cela est clair comme le jour, logique...

Paul. — Peut-être. Ce qui s'explique moins, c'est la formule de l'indignation publique... la... la teneur des cris que l'on poussait.

Anna. — Quels cris ?

Paul. — On criait : « A bas les juifs ! Vive l'armée ! » Voilà une étrange manière d'insulter le comte de Schinznach, puisqu'il est militaire et qu'il n'est pas juif.

ANNA, *vibrante*. — N'importe. Dans nos provinces de l'est, l'ennemi, c'est le juif.

PAUL. — Je les ai dépouillés de tous leurs biens, je ne pouvais pourtant pas faire davantage !

ANNA. — On publie partout que vous songez à leur rendre ce que vous leur avez pris ! Il s'ensuit que l'archiduc Jean, qui représente le *statu quo*, est devenu l'idole des antisémites, qui tiennent pour juifs tous ses ennemis.

PAUL. — Bon ! Vous trouvez que ça a le sens commun de crier : « A bas les juifs ! » à un homme qui est catholique, et d'insulter un militaire en lui criant : « Vive l'armée ! » Moi je veux bien, mais je persiste à trouver cela déplorable. Enfin, Jean doit être arrivé depuis une heure au siège de son gouvernement. Cette seconde capitale de notre empire est une ville paisible. J'ai lieu de croire que nous en avons fini avec les désordres dans la rue. (*On gratte à la porte.*) Entrez. (*Le chambellan de service auprès de l'Impératrice est introduit.*) Qu'y a-t-il, monsieur ?

LE CHAMBELLAN. — Sire, l'un des secrétaires de Votre Majesté demande à être admis auprès d'elle, pour lui communiquer une dépêche de la dernière gravité qui vient d'être téléphonée au ministère de la police.

PAUL. — Ça va bien. Qu'il entre. (*Le chambellan introduit le secrétaire, un tout jeune homme très bien mis. Le secrétaire salue profondément l'Impératrice, puis l'Empereur. Il a quand même l'air d'être tout à fait chez lui, et il accomplit les rites*

avec la désinvolture et la célérité de quelqu'un qui n'est pas ici pour s'amuser.) Donnez-moi votre papier, monsieur. Nous vous ferons rappeler s'il y a lieu. (*Le secrétaire sort comme il est entré. — Paul lit.*)

ANNA. — Que se passe-t-il ?

PAUL, *sarcastique.* — Des choses que vous allez probablement trouver toutes naturelles.

ANNA. — Quoi ?

PAUL. — Ça recommence, voilà. Ça recommence là-bas comme ici.

ANNA. — Ah ?

PAUL. — L'archiduc est arrivé, il y a une heure, au siège de son gouvernement. Une foule... (*Jetant les yeux sur le papier*) que l'on peut évaluer à cinq ou cent mille personnes... ce doit être cinq ou six mille...

ANNA. — N'importe.

PAUL. — En effet... ou six mille personnes, l'attendait à la gare. L'archiduc fut acclamé. Ensuite commença le pillage des magasins juifs. Ce pillage, qui dure encore, s'accomplit dans le plus grand ordre. Les femmes se sont mises de la partie. Elles font leurs provisions tout tranquillement. Dans les boutiques de nouveautés, elles procèdent même à de minutieux essayages avant d'emporter leur butin... Ça n'a pas l'air de vous émouvoir beaucoup ?

ANNA. — Mon Dieu ! non.

PAUL. — Eh bien, écoutez la suite. On vient de massacrer un vieillard israélite avec des raffine-

ments inouïs. On lui a coupé le nez, les oreilles, la langue... Pouah !... Ah ! ça... tonnerre de Dieu ! ma chère, vous me renversez. Tout à l'heure, vous vous bouchiez les oreilles et vous poussiez de petits cris d'effroi quand je vous racontais un duel pour rire. Je vous raconte à présent des horreurs pour de bon et vous ne sourcillez pas !... (*Haussant les épaules.*) Vous êtes de cette école-là, vous ? Pour vous, un juif n'est pas un homme ?

Anna, *sèchement.* — Nous ne nous entendrons jamais, nous ne jugeons pas les choses du même point de vue. Vous, vous partez d'abord de ce principe qu'une juive est une femme comme les autres...

Paul, *outré.* — Pas un mot de plus, madame. En effet, nous ne nous plaçons pas au même point de vue. Vous ne songez qu'à vos petites animosités personnelles. Moi, je songe aux intérêts de l'Etat.

Il sort en claquant les portes, — et naturellement il monte aussitôt chez la marquise de Castelli Romani.)

Judith se tient dans un minuscule cabinet de débarras, qu'elle a transformé, et qui est devenu la seule pièce amusante de son appartement. C'est un réduit triangulaire, dont tout un côté est occupé par la fenêtre. Elle a fait construire dans l'encadrement même de cette fenêtre une armoire toute en glaces, qui prend jour sur l'extérieur, et où sont rangés des verres de Venise. Les deux autres côtés du triangle sont occupés par un divan, au-dessus duquel est construite une petite bibliothèque où il y a autant de bibelots que de livres.

Devant la fenêtre-vitrine, une sorte de chaire. Elle est installée là pour lire. Déshabillé lâche et somptueux.

Elle fait mine de se lever quand l'Empereur entre.

Paul. — Restez assise. Moi je vais m'allonger sur le divan. (*Il se place.*) Vous m'attendiez ?

JUDITH. — J'attends toujours Votre Majesté.

PAUL. — Je n'ai rien à vous apprendre, je pense ?

JUDITH. — Vos ordres sont exécutés à la lettre : toutes les nouvelles, même confidentielles, qui peuvent m'intéresser, me sont communiquées en même temps qu'à vous... Je suis confuse...

PAUL. — Alors vous avez eu le téléphone du ministère de la police ?

JUDITH. — Il y a dix minutes... Je pensais bien que vous seriez chez l'Impératrice quand on vous le transmettrait...

PAUL. — Et que je monterais aussitôt chez vous, parce que l'Impératrice ne manquerait pas de me dire, au sujet des événements, des choses qui me feraient bouillir. Eh bien, elle n'y a pas manqué et me voilà.

JUDITH. — L'Impératrice vous a dit que j'étais cause de tout ?

PAUL. — Tiens, non, elle n'est pas allée jusque-là. Elle m'a expliqué comme quoi il était tout simple que le duel de l'archiduc Jean et du comte de Schinznach donnât lieu à des manifestations antisémites. Elle m'a laissé entendre que le supplice d'un vieux juif à qui l'on coupait le nez, les oreilles et la langue, ne lui procurait aucun émoi. Mais elle n'est pas allée jusqu'à me dire que vous soyez la cause première de ces gentillesses.

JUDITH. — Eh bien, Sire, l'Impératrice a été bien modérée. Il n'est que trop certain que c'est à moi qu'on en veut. Si je ne pensais qu'à mes coreli-

gionnaires, comme on prétend, je devrais être la première à me sacrifier, je devrais...

PAUL. — Ne parlons pas de ça, s'il vous plaît. Je suppose qu'avant de penser à vos coreligionnaires, vous pensez un peu à moi... Vous ne m'avez seulement pas embrassé. Embrassez-moi (*Étreinte.*)

JUDITH. — Ah ! Paul... (*On frappe. — Machinalement.*) Entrez.

PAUL, *s'écartant vivement.* — Ohé !...

On entre. C'est le même petit secrétaire que précédemment. Chez la marquise, il est encore beaucoup plus chez lui que chez l'Impératrice. Il semble tout interdit à la vue de l'Empereur, qu'il ne s'attendait pas à trouver là.

LE SECRÉTAIRE. — Ah ! Sire...

PAUL. — Ça ne fait rien... Vous nous apportez encore des nouvelles ?

LE SECRÉTAIRE. — Oui, Sire... Une bombe vient d'être jetée sur le seuil même du palais de l'archiduc Jean.

PAUL, *saisi.* — Ah ?... Et... elle a éclaté, monsieur ?

LE SECRÉTAIRE. — Oui, mais elle n'a fait qu'une victime... l'auteur lui-même... l'auteur de ce lâche attentat. Son identité a pu être reconnue.

PAUL. — Ah ! tant mieux... Un anarchiste, je présume ?

LE SECRÉTAIRE. — Oui, Sire, l'anarchiste Paul.. Que Votre Majesté me pardonne... Cette similitude de nom...

PAUL. — Elle n'a aucune importance... L'anarchiste Paul ?

LE SECRÉTAIRE. — Un des plus dangereux, des plus signalés, des plus surveillés...

PAUL. — Des plus surveillés ? Il n'y paraît guère... Enfin nous devons remercier Dieu. Laissez-nous. Dès que vous aurez de plus amples nouvelles, vous me les apporterez ici. (*Sortie du secrétaire. — A Judith.*) Qu'est-ce que vous en dites ? Voilà que les anarchistes s'en mêlent !

JUDITH. — Ah ! Sire, c'était à prévoir.

PAUL. — Les anarchistes donnent dans l'antisémitisme, à présent ?

JUDITH. — Mais non, Sire, au contraire.

PAUL. — Comment ?

JUDITH. — La bombe était destinée à l'archiduc Jean. Ce n'est plus une manifestation de sympathie.

PAUL. — Non.

JUDITH. — Le comte de Schinznach est l'ami le plus intime de votre neveu l'archiduc Sylvère, lequel est fort bien vu de tous les anarchistes. Il est donc normal que les anarchistes manifestent en faveur du comte de Schinznach et contre l'archiduc Jean.

PAUL. — Ah ! vous croyez ? Ah ! je veux bien, mais, ma parole, c'est un casse-tête chinois. (*On gratte à la porte.*) Entrez. (*C'est encore le petit secrétaire.*) Vous revoilà, vous ! (*D'un ton menaçant.*) Vous nous apportez encore de mauvaises nouvelles ?

LE SECRÉTAIRE, *démonté*. — Hélas ! Sire...

PAUL. — Eh bien, parlez, sacrebleu ! Parlez ! Je

ne suis pas un roi nègre. Je ne vais pas vous faire trancher la tête parce que êtes un messager de malheur !

JUDITH, *bas*. — Paul, Paul...

PAUL, *de même*. — Oui... (*Au secrétaire*.) Parlez.

LE SECRÉTAIRE. — Sire, depuis l'attentat de Paul... pardon...

PAUL. — Mais oui, c'est entendu.

LE SECRÉTAIRE. — La foule est complètement déchaînée. Elle vient de donner l'assaut à l'oratoire protestant. Des femmes ont été injuriées, foulées aux pieds. Nous avons à déplorer plusieurs décès.

PAUL. — Qu'est-ce que vous me chantez ? L'oratoire protestant ?

LE SECRÉTAIRE. — Oui. Sire.

PAUL. — Ils en veulent aux protestants ? (*Geste d'ignorance*.) C'est bon. retirez-vous. (*Le secrétaire sort*.) Je ne suis pas plus bête qu'un autre. Je suis même doué, je le disais tout à l'heure à l'Impératrice, je suis doué d'un certain flair. Eh bien, je n'arrive pas à comprendre comment ce flagrant délit et ce duel, après avoir donné lieu à une manifestation antisémite et à un attentat anarchiste, donnent présentement lieu à des manifestations contre les protestants. Ça me dépasse.

JUDITH. — Ah ! Sire, c'était bien à prévoir...

PAUL, *en colère*. — Sacrebleu ! vous m'agacez. vous aussi ! C'est vrai, vous avez autant de sang-froid que l'Impératrice ! Il arrive des choses absurdes, ridicules... si elles n'étaient tragiques...

et vous trouvez toujours que c'était à prévoir! (*Se calmant.*) Je vous demande pardon, ma chère amie...

JUDITH. — L'emportement de Votre Majesté est trop naturel en de telles conjonctures.

PAUL, *encore un peu nerveux.* — Oui, c'était aussi à prévoir... Eh bien, puisque tout cela est si concevable, faites en sorte que j'y entende quelque chose, je suis bouché.

JUDITH. — Sire, aucune opinion n'est plus odieuse aux catholiques militants que la protestante. Ils préfèrent les juifs mêmes aux réformés. En outre, on sait bien que les protestants ne peuvent être antisémites, ayant l'esprit trop libre et aussi un souvenir trop frais des persécutions qu'ils ont eux-mêmes endurées. Dès que les protestants ne sont pas antisémites, ils sont juifs.

PAUL. — Voilà raisonner.

JUDITH. — Un autre grief qu'on a contre eux ici... Mais, de ma part, il est... délicat...

PAUL. — Je vous en prie.

JUDITH. — Sire, c'est que Sa Majesté l'Impératrice est protestante.

PAUL. — Mais elle est très populaire, l'Impératrice!

JUDITH. — Ah! Sire, quelle illusion!

PAUL. — Je tombe des nues! Je la croyais très populaire, comme moi... Elle ne l'est pas? Mais pourquoi? diable! pourquoi? Elle est si bonne! Un peu pincée, un peu austère, mais ça, il n'y a que moi qui en souffre. Elle ne ferait pas de mal

à une puce. Je la trompe, mais je lui rends justice... Et puis, enfin, elle ne compte pas, elle n'a sur moi aucune influence.

JUDITH. — Aucune! Certes!... Mais on dit le contraire...

PAUL. — Et quelle apparence, madame?

JUDITH. — ... depuis qu'elle a obtenu de Votre Majesté que la petite archiduchesse serait élevée dans la religion réformée.

PAUL. — Comment : depuis qu'elle a obtenu? Mais elle ne m'a rien demandé! C'est vous qui m'avez soufflé de lui faire ce plaisir. C'est vous, juive, qui m'avez engagé à faire ma fille protestante.

JUDITH. — Je m'en veux beaucoup de n'avoir suivi en ceci que mon cœur. Je crains fort de vous avoir donné un conseil funeste.

PAUL. — Bon!

JUDITH. — Il fallait au moins atténuer l'effet de cette apostasie...

PAUL. — En faisant quoi, bon Dieu?

JUDITH. — En demandant au Pape son autorisation.

PAUL. — Hein? Ah! ça, vous rêvez, vous devenez folle? Demander au Pape l'autorisation de faire ma fille protestante. J'aurais eu l'air de me moquer de lui!

JUDITH. — Pas du tout, Sire. En ces derniers temps, pour des motifs politiques, plusieurs princes régnants ont cru devoir élever leurs enfants dans une religion autre que la religion romaine. Aucun

n'a manqué de consulter le Pape avant de prendre officiellement ce parti.

PAUL. — Et le Pape les a envoyés coucher !

JUDITH. — Naturellement, Sire. Mais cela, peu importe. Les catholiques étaient sensibles à la démarche. Quant à ce qui est de ne pas suivre les conseils du Pape après les avoir sollicités, voilà une chose que les catholiques ne reprocheront jamais à personne : car ils passent leur temps à ne tenir nul compte des recommandations et même des ordres émanant du Saint-Siège.

PAUL. — C'est vrai, et je vois bien que j'aurais dû... Mais avouez, ma chère, qu'on ne saurait penser à tout. (*On gratte. Nouvelle apparition du secrétaire.*)

LE SECRÉTAIRE. — Sire, Son Excellence le ministre des Affaires Étrangères supplie Votre Majesté de le recevoir sur-le-champ.

PAUL. — Mon ministre des Affaires Étrangères ? Alors ça n'a plus de rapport avec ce qui précède... Du moins je l'espère... Faites-lui savoir que je le recevrai. Je me rends dans mon cabinet. (*Le secrétaire sort. — A Judith.*) Vous me reverrez ce soir, si on ne tue personne d'ici là. (*Baiser conjugal. — Paul se rend dans son cabinet. Il se place à la cheminée, devant son buste, l'œil fixé sur le portrait de l'inoubliable frère et prédécesseur. Telle est son attitude lorsqu'il donne audience à un diplomate ou à son ministre des Affaires Étrangères. — Celui-ci entre. Il semble fort ému, presque tremblant. Il est âgé de quatre-vingt-huit ans, mais il s'est con-*

servé, comme on se conserve dans la Carrière. Absolument chauve. D'ailleurs ses favoris valent une chevelure.)

Le Ministre. — Sire...

Paul, *usant d'un langage un peu plus apprêté que dans l'ordinaire de sa vie.* — Qu'y a-t-il donc, monsieur, qui presse tant? J'ai à l'heure présente, vous ne l'ignorez pas sans doute, les plus graves soucis à l'intérieur. Je ne croyais pas avoir à redouter en outre, je vous l'avoue, des complications à l'extérieur.

Le Ministre, *chevrotant.* — Sire, je viens de recevoir les nouvelles les plus affligeantes... les plus inquiétantes... de La Haye.

Paul. — De La Haye?

Le Ministre. — Votre Majesté me permettra de lui rappeler la ligne de conduite que son gouvernement s'était tracée, de concert avec celui de son ami et allié. Il avait été convenu que, durant toute la conférence de la paix, nos représentants respectifs marcheraient d'accord, et feraient avorter toutes propositions tendant à une modification quelconque de l'état de choses actuel.

Paul. — Oui.

Le Ministre. — C'était se conformer au désir manifeste et unanime de l'Europe. Car je ne pense point m'avancer trop en affirmant que l'Europe veut la paix, mais la paix armée... si j'ose dire, la paix jusqu'aux dents. (*Il sourit avec grâce, ravi de cette trouvaille d'expression.*)

Paul, *soucieux.* — Oui.

Le Ministre. — L'événement n'a pas déjoué cette combinaison. La conférence n'a donné aucun résultat, et Votre Majesté croyait sans doute que votre allié s'en réjouissait comme vous. Or je viens d'apprendre que, hier soir, à la suite de l'un des banquets d'adieu, le représentant de votre allié s'est répandu en propos amers et inconsidérés contre le gouvernement de Votre Majesté. Il a déclaré que c'était ce gouvernement qui avait neutralisé la bonne volonté du sien. Il a osé ajouter... Mais, Sire, ce qui diminue l'importance de ces propos, c'est que le représentant de notre ami et allié était, quand il les a tenus, dans un état d'ébriété scandaleux...

Paul. — N'importe, monsieur, je veux savoir ce qu'il a osé ajouter.

Le Ministre. — Que les façons arrogantes de Votre Majesté sont un danger permanent pour la paix, et qu'elle ne manque jamais à saisir les prétextes les plus invraisemblables pour défier tous les autres peuples de l'Europe.

Paul. — Qu'est-ce à dire ?

Le Ministre. — Sire, je ne l'avais tout d'abord pas compris, mais nos journaux de ce soir viennent de m'éclairer. Ils insinuent que ces accusations sont fondées, que Votre Majesté veut la guerre, et d'abord le renversement des alliances. Ils se fondent sur ceci, que le ministre de votre allié, quand il est venu apporter la poupée à l'archiduchesse, a été reçu comme un chien dans un jeu de quilles, et et que le toast anodin prononcé par vous d'un ton

menaçant, a pris le double caractère d'une injure gratuite à votre allié et d'une provocation à vos ennemis.

PAUL, *perdant toute tenue.* — Eh ! sacrebleu ! monsieur, c'est bien possible, mais est-ce ma faute ? J'étais d'une humeur massacrante ce jour-là. Un empereur n'a-t-il pas le droit, une fois par hasard, d'être d'une humeur massacrante ? Hein ?

LE MINISTRE, *s'inclinant très bas.* — En effet, Sire, en effet...

PAUL. — Nous ne sommes pas faits d'une autre pâte que les autres ! Nous sommes sujets aux mêmes accidents nerveux ! Hein ?

LE MINISTRE, *affolé.* — Non... Oui...

PAUL. — Enfin, ce qui est fait est fait. Nous aurons beau nous battre les flancs, nous n'y changerons rien. Allez, monsieur, nous nous entretiendrons de cette affaire demain matin en conseil. (*Le ministre se retire. Aussitôt le chambellan annonce que l'archiduc Sylvère sollicite la faveur d'être reçu*). Ah ! oui ! Et tout de suite ! (*Sylvère entre.*) Tu tombes bien !... Dis donc, elle est gentille, ta sœur !

SYLVÈRE. — Je venais précisément...

PAUL. — Grâce à elle, on se tue d'un bout à l'autre de mon Empire. Et puis, voilà maintenant que la paix européenne est compromise, parce que l'autre jour madame m'avait mis hors de moi, et qu'alors j'ai fait une tête au ministre de mon ami et allié !

SYLVÈRE. — Sire, Théodora n'est pas responsable...

PAUL. — Pas responsable ! Elle sait bien qu'elle n'est pas née dans une loge de concierge et que ses moindres frasques peuvent avoir des conséquences internationales ! Eh ! sacrebleu ! on ne fait pas la fête sur les marches d'un trône comme dans la petite bourgeoisie ! Si elle avait envie de se payer ce petit hussard... je comprends ça d'ailleurs, car il est charmant... elle devait prendre ses dispositions avec un peu plus d'intelligence ! On ne se fait pas pincer pour ainsi dire exprès ! Mais ça ne se passera pas comme ça !

SYLVÈRE, *très ému.* — Ah ! Sire ! Je vois que je tombe mal... Je venais implorer Votre Majesté en faveur du comte de Schinznach.

PAUL. — Qu'est-ce qui lui arrive encore à celui-là ?... Mais parle sans t'émouvoir. Tu sais que j'ai un faible pour toi.

SYLVÈRE. — Mon beau-frère, l'archiduc Arnolphe, vient de se venger bien lâchement...

PAUL. — Il ferait mieux de se tenir tranquille.

SYLVÈRE. — Vous savez qu'il est colonel du régiment où sert Phili... Ce matin, après le duel, Phili s'est rendu au quartier... Il y a trouvé un ordre du colonel... lui enjoignant de garder les arrêts de rigueur jusqu'à nouvel ordre... Et il est traduit en conseil de guerre pour avoir injurié, rossé, provoqué un membre de la famille impériale !

PAUL. — Arnolphe a trouvé ça tout seul ? Mais c'est bête !

SYLVÈRE. — Pas si bête. Je vois ce qu'il veut. Il veut se débarrasser de Phili n'importe comment, et

ensuite remettre... les choses... en l'état où elles étaient avant... l'accident... Je vous supplie de ne pas tolérer...

PAUL, *aux cent coups*. — Mais je n'y peux rien! Si la procédure est entamée, je n'y peux rien!

SYLVÈRE. — Votre Majesté se trouverait désarmée, impuissante?...

PAUL. — Hein?... Tu vas voir ça. Après tout, tu as raison. Je vais montrer qui commande ici. (*Il frappe sur un timbre. Le chambellan de service entre.*) Il faut que l'on me trouve à l'instant même Leurs Altesses Impériales l'archiduc Arnolphe et l'archiduchesse Théodora, qu'on leur fasse savoir que je les mande ici, et qu'on leur rappelle que je n'aime pas attendre.

LE CHAMBELLAN. — Sire, on va téléphoner. (*Il sort.*)

PAUL, *à Sylvère*. — Reste là. Je ne suis pas fâché d'avoir un public... Mais pour l'instant prends un livre, je ne me sens pas en humeur de causer; il faut que je calme mes esprits.

Sylvère prend un livre. Paul va et vient. Une demi-heure se passe. Enfin l'archiduc Arnolphe et l'archiduchesse Théodora sont introduits. Il était temps. L'Empereur se congestionnait. — Arnolphe a l'air satisfait et goguenard (redingote déboutonnée). Théodora est à l'orage, superbe et plus insolente que jamais.

ARNOLPHE ET THÉODORA, *simultanément*. — Sire... (*Ils s'inclinent assez légèrement, puis ils prennent tous les deux une attitude presque militaire.*)

PAUL, *s'adressant d'abord plus particulièrement à Théodora*. — Je commence par vous dire... que

j'en ai assez... Tout ça va finir... Grâce à vous, on se flanque des coups à l'heure présente d'un bout à l'autre de mon Empire... Il y a eu des morts d'hommes, madame... Vous auriez dû réfléchir que telles pouvaient être les conséquences de votre inconduite, et y regarder à deux fois... Sacrebleu! je le disais tout à l'heure à votre frère ici présent, on ne fait pas la fête sur les marches d'un trône comme dans la petite bourgeoisie!... Hein?

Théodora. — Je ne dis rien, Sire.

Paul. — Bon... (*A Arnolphe.*) A vous, monsieur... Je vous le répète, je veux l'apaisement... Tout le monde souhaite... le coup d'éponge... Or, qu'est-ce que j'apprends? Vous venez de faire arrêter, à titre de colonel, l'officier avec qui vous n'avez pas su vous battre à titre de mari, et vous le traduisez en conseil de guerre parce qu'il s'est battu avec l'amant de votre femme! C'est un comble, ma parole d'honneur, c'est un comble!

Théodora, *indignée, à Arnolphe.* — Vous avez fait ça! Vous avez osé...

Paul. — Ne le griffez pas... Et puis faites-moi le plaisir de vous taire... Voici ce que j'ai décidé... Je ne puis entraver l'œuvre de la justice, et je le regrette...

Théodora. — Il passera en conseil de guerre!

Paul. — Oui... Maintenant, il ne tient qu'à vous qu'il soit acquitté... Vous avez un moyen de le sauver, c'est de m'obéir, je veux dire de prendre le train ce soir avec votre mari et d'aller retrouver l'archiduc Jean au siège de son gouvernement. Vous

y résiderez deux semaines. Ce laps de temps suffira pour que la réconciliation soit avérée, et vous vous en irez ensuite faire un petit tour à Paris tous les trois (*Insistant, avec un fâcheux manque de goût*) TOUS-LES-TROIS. Vous trouverez, quand vous reviendrez ici, cette affaire réglée à la satisfaction générale et à la satisfaction de chacun. Vous avez ma parole impériale. Vous pouvez vous retirer. (*Arnolphe et Théodora prennent congé.*)

SYLVÈRE. — Ah ! Sire... Ah ! mon oncle... que de bontés !

PAUL, *qui en est ému lui-même, mais qui veut dissimuler cette émotion.* — Auguste, quoi !

SYLVÈRE. — Et quelle subtile politique !

PAUL. — Oui, ça n'est pas bête... Dis donc toi, tu as des amis qui posent des bombes au pied des murs.

SYLVÈRE. — Ah ! Sire, je le sais. C'est profondément regrettable. Mais cet attentat est l'œuvre d'un solitaire, et il était d'ailleurs nécessité en quelque sorte par la fièvre ambiante.

PAUL. — Oui. Enfin nous comptons que tout cela va finir, grâce aux mesures énergiques et intelligentes que nous avons prises... Tu peux rendre visite à ton ami, malgré les arrêts.

SYLVÈRE, *avec reconnaissance.* — Ah !... (*Il se retire.*)

PAUL, *seul.* — Je crève de faim... Cinq heures !... (*Il sonne.*) Apportez-moi une demi-bouteille de Clicquot brut et tout un paquet de biscuits.

CHAPITRE IX

LE VIEUX POLONAIS

Le quai devant le Château. La voiture de l'Empereur passe à toute allure, escortée d'une foule immense, qui galope, qui crie, qui pleure. Il y a du délire, de l'extase dans les acclamations. PAUL, au fond du landau, salue, avec les grands gestes d'un ténor rappelé pour la vingt-septième fois, et qui n'en peut plus. Il est radieux. Par contre, les trois personnages en uniforme qui l'accompagnent, sont graves, pâles, et semblent mal remis encore d'une récente, d'une violente émotion.

La voiture fonce dans la cour. Le poste, pris au dépourvu, n'a pas le temps de rendre les honneurs. Le porte-étendard, qui voudrait au moins présenter les couleurs au Souverain, s'embarrasse les jambes dans le manche de son drapeau et s'étale par terre tout de son long.

Halte devant l'entrée des appartements privés de S. M. l'Impératrice. A terre. L'escalier quatre à quatre. Paul bouscule les chambellans, les huissiers ahuris, et fait invasion dans le cabinet d'ANNA.

Elle est étendue. Elle travaille bourgeoisement à des raccommodages maternels.

PAUL, *qui aurait bien voulu ménager un effet, mais qui est comme les enfants, qui lâche toujours les grandes nouvelles tout d'un coup.* — Je viens d'être l'objet d'un attentat !

ANNA, *jetant un cri terrible.* — Ah !... (*Elle se trouve mal.*)

PAUL. — Allons bon ! (*Il lui tape dans les mains.*) Annette !... (*Il lui fait respirer son flacon, elle rouvre les yeux.*) Mais qu'est-ce que c'est ? Voulez-vous bien ne vous point laisser aller comme ça ! Je viens d'être l'objet d'un attentat... de la part du vieux Polonais !... Vous le savez, chaque fois que des nuages s'accumulent à l'horizon, chaque fois qu'il convient de détourner l'attention publique ou de fouetter les enthousiasmes paresseux, une bombe opportune éclate sur mon passage. En cherchant bien, on retrouve quelques débris du pétard, et un morceau du journal qui l'enveloppait, où sont écrits ces mots au crayon bleu : *Cette fois-ci, je ne raterai pas Votre Majesté.* Signé : *Un vieux Polonais.*

ANNA, *respirant un peu mieux.* — Ah !...

PAUL. — Aussitôt, des manifestations de sympathie se produisent, dans ma Capitale d'abord, puis dans tout mon Empire, enfin à l'Etranger. Et de fait, je viens d'être acclamé comme jamais. Avec une spontanéité ! On sentait bien que cela n'était pas réglé par les chefs de chœur de ma police.

ANNA, *le pressant entre ses bras.* — Cher Paul...

PAUL, *tout ému.* — Chère Anna...

ANNA. — Donnez-moi quelques détails.

PAUL. — C'est à l'extrémité de notre pont Anna-Paul que la chose a eu lieu. A cet endroit, il y a un écriteau : TOURNEZ AU PAS. Comme nous devons l'exemple à nos sujets, nous donnons toujours l'ordre que nos chevaux eux-mêmes prennent le pas.

Anna. — C'est imprudent.

Paul. — Que voulez-vous ? On ne peut pas toujours filer comme si on était poursuivi. Mais vous avez raison, c'est imprudent. La preuve... Le pont communique avec la berge par un petit escalier tournant. Cet escalier est interdit au public, et fermé par une grille, mais le tondeur de chiens, qui a sa cabane au bord de l'eau, détient une clef de la grille.

Anna. — Pensez-vous que le tondeur de chiens soit complice ?

Paul. — C'est un de nos agents... Au moment où mon landau était quasi arrêté au bord du trottoir, la grille s'ouvrit brusquement et un homme de mauvaise mine surgit. Il lança dans ma voiture un objet, qui tomba sur les genoux du maréchal de la cour placé en face de moi. Celui-ci perdit la boule et se mit à pousser des cris affreux. Moi, j'avais vu tout de suite de quoi il retournait. J'avais reconnu la classique boîte de sardines. Vous comprenez, nous autres, quand on nous jette au nez une boîte de sardines, nous savons ce qu'on nous veut. N'écoutant alors que mon courage...

Anna. — C'est admirable !

Paul. — Je saisis l'engin entre le pouce et l'index...

Anna. — Et le misérable, pendant ce temps-là ?

Paul. — Il avait tranquillement refermé la grille sur lui, et il redescendait l'escalier sans être inquiété... Je saisis l'engin entre le pouce et l'index, et le rejetai par-dessus le parapet du pont. Il fit

explosion en l'air. Cela fut même assez joli. Une pièce d'artifice.

ANNA. — Mais s'il avait fait explosion trop tôt?

PAUL, *oubliant sa calvitie.* — Je me serais un peu roussi les cheveux... On avait évidemment compté sur ma présence d'esprit bien connue et sur la promptitude dé mon geste... (*Achevant son récit.*) Sur ce, fouette cocher, « Vive Paul! » et me voilà. Ce n'est pas encore cette fois-ci que le vieux Polonais aura ma peau.

ANNA, *encore un peu oppressée.* — Ah!... (*Un grand soupir.*)

PAUL. — Les ministres se sont immédiatement réunis en conseil de cabinet. Ils délibèrent chez le ministre de l'intérieur au sujet des mesures à prendre. Après quoi ils viendront ici tenir une courte séance en ma présence. (*On gratte à la porte. L'huissier introduit un chambellan.*)

LE CHAMBELLAN. — Sire... Mais avant tout, me sera-t-il permis de dire à Votre Majesté tout ce que j'éprouve?... (*Il pose une main sur son cœur.*)

PAUL. — Nous en sommes touché, monsieur.

LE CHAMBELLAN. — Sire, on a disposé des registres chez les portiers du Château. Des gens de toute condition veulent signer. C'est un spectacle attendrissant. Il y a des femmes qui pleurent.

PAUL. — Vous prendrez soin qu'on mette ces registres sous nos yeux. Nous tenons à lire nous-même les noms, tous les noms de ces braves gens. Aucun témoignage... et je vais sans doute en rece-

voir des milliers... Il n'est pas encore arrivé de dépêches ?

Le Chambellan. — Non, Sire.

Paul, *reprenant*. — ... Aucun témoignage, de si haut qu'il parte, ne me sera plus précieux que ceux-là... Je ne veux pas quitter l'Impératrice, qui est encore bouleversée. Je recevrai donc ici les personnes qui souhaiteraient me voir et qui auraient qualité pour cela. Vous veillerez à ce que les facilités nécessaires leur soient données pour pénétrer jusqu'à nous.

Un autre Chambellan, *se faisant introduire*. — Sire, Votre Majesté daignera-t-elle recevoir une délégation de la Chambre des Seigneurs, qui est chargée de vous présenter une adresse ?

Paul. — Oui. Mais je ne peux pas les recevoir ici. Qu'on les mette dans la serre.

Un autre Chambellan, *survenant*. — Sire, une délégation du Conseil municipal...

Paul. — Je ferai d'une pierre deux coups.

Un autre. — Sire, les dames de la Halle...

Paul. — Ah !... Ça, c'est de l'indiscrétion.

Anna. — Vous ne sauriez, en de telles conjonctures, refuser...

Paul. — Je n'y songe pas, mais...

Un autre Chambellan. — Sire, le Syndicat des terrassiers...

Paul. — Mais ils se trompent ! Ce n'est pas le jour de l'an... Enfin j'y vais. (*A l'Impératrice.*) Ma chère, le temps de serrer une centaine de mains... (*Il disparaît.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *entrant d'un autre côté.* — Ah ! Sire !... (*A l'Impératrice.*) Ah ! madame, que Votre Majesté me pardonne. Je croyais trouver mon maître ici, et l'on vient de me dire que les portes étaient grandes ouvertes.

ANNA, *froidement.* — En effet. Vous pouvez attendre l'Empereur. Il va remonter.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je me félicite presque... de pouvoir féliciter d'abord... d'abord Votre Majesté... l'admirable compagne... la... Ah !... Ah !... (*Elle fond en larmes. Anna s'essuie les yeux.*) Je suis indignée...

ANNA, *suffoquant.* — Ah !... (*Elle tombe en sanglotant dans les bras de la comtesse.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! madame !... Ah !... Votre Majesté me rend ses bonnes grâces !... Ah !... (*Crise de nerfs.*)

LUTZBOURG, *entrant.* (*Il s'appuie sur deux cannes.*) — C'est un invalide qui vient !... Ma goutte me fait horriblement souffrir. Mais j'ai voulu descendre en chaussons de Strasbourg...

ANNA, *avec une bonté infinie.* — Asseyez-vous, général, l'Empereur va remonter. Asseyez-vous.

LUTZBOURG. — Votre Majesté me comble.

ANNA. — Asseyez-vous.

LUTZBOURG, *comme à la salle d'armes.* — Par obéissance... Aïe !

ANNA. — Calez-le, ma chère comtesse.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *bas à Lutzbourg, tout en l'installant.* — Moi qui venais ici de la part de la marquise ! Elle grille d'embrasser Sa Majesté.

Lutzbourg, *bas*. — Vous trouverez bien le moyen de glisser un mot à l'oreille de l'Empereur. (*Grand bruit à l'extérieur.*)

Anna. — Quel remue-ménage !

La comtesse d'Eschenbach, *regardant par la fenêtre*. — C'est un défilé extraordinaire ! Il y a un embarras de voitures dans la cour ! La foule vocifère aux grilles ! (*En effet.*)

Anna. — C'est peut-être que l'Empereur vient de se montrer au balcon.

La comtesse d'Eschenbach. — Sans doute. (*Les cris redoublent.*)

Un des secrétaires de l'Empereur, *entrant*. — Majesté... J'apportais à l'Empereur les trois premiers registres. (*Il plie en effet sous le poids de trois in-folio.*)

Anna. — Merci, monsieur. (*Le secrétaire remet un des registres à l'Impératrice et, ne sachant où poser les deux autres, les confie à la comtesse et à Lutzbourg.*)

La comtesse d'Eschenbach, *toujours à la fenêtre*. — Voici la Cour de cassation.

Anna, *feuilletant*. — Il y a en effet une confusion bien significative de gens de toute espèce.

Lutzbourg, *de même*. — La boucherie donne beaucoup. J'ai six garçons bouchers sur la même page.

La comtesse d'Eschenbach, *s'y mettant aussi*. — Jules Lerat, boyaudier...

Anna. — L'ambassadeur d'Espagne, le nonce du Pape, Dupont et famille...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Le grand rabbin, le général Néhant de Mestier...

AUTRE SECRÉTAIRE, *entrant, suivi de trois autres qui portent des serviettes, bourrées de paperasses.* — Madame, voici les premières dépêches. Nous sommes débordés.

ANNA. — Vous ferez le dépouillement sous les yeux mêmes de l'Empereur. Il va revenir... mais commencez.

PAUL, *reparaissant.* — Ouf!... Ah! comtesse! Ah! mon bon Lutzbourg!...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire!...

LUTZBOURG. — Sire!...

PAUL. — Embrassez-moi, comtesse. (*A l'Impératrice.*) Vous permettez? (*Il embrasse la comtesse.*) Et vous aussi, Lutzbourg, mon vieux compagnon d'armes.

LUTZBOURG. — Sire!... Aïe!...

ANNA. — Laissez-le s'asseoir, mon ami. (*On pleure.*)

PAUL, *à Lutzbourg.* — Nous avons vu la mort de près. On ne s'en porte pas plus mal.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *à l'Impératrice.* — L'Empereur a été admirable!

PAUL. — Mais non, mais non. Je n'ai pas eu froid aux yeux, c'est tout simple. J'ai montré de la présence d'esprit et une certaine agilité...

TOUS, *y compris les secrétaires qui dépouillent.* — Ah!...

PAUL. — La boîte de sardines était tombée sur les genoux du maréchal de la cour... Il avait une

frousse, le maréchal... (*Gaîté émue.*) Ah ! Ah !... Je l'ai saisie entre le pouce et l'index... la boîte, pas le maréchal. (*On rit de bon cœur.*) Je l'ai rejetée par-dessus le parapet du pont, et elle a fait explosion en l'air.

La comtesse d'Eschenbach, *qui semble près de se trouver mal.* — Ah ! Dieu !...

Paul, *bas.* — Ne vous tournez pas les sangs, comtesse, c'est encore le coup du vieux Polonais.

La comtesse d'Eschenbach, *rassérénée.* — Ah ! bon ! (*A l'oreille de l'Empereur.*) La marquise de Castelli Romani, qui a pris la chose au sérieux, voudrait bien embrasser Votre Majesté.

Paul. — Bon ! A la première députation qu'on m'annoncera, je saisirai l'occasion de me défiler. (*Entrent trois nouveaux secrétaires avec des serviettes.*) Qu'est-ce que c'est ?

Un des secrétaires. — Sire, des dépêches.

Un des secrétaires *précédemment venus.* — Nous en avons déjà autant.

Paul, *satisfait.* — Ah ! Ah !... Je parie que la première arrivée, la plus longue et la mieux tournée est celle de l'Empereur allemand.

Un secrétaire. — Oui, Sire. (*On passe la dépêche à Paul.*)

Paul. — Merci. (*Lisant.*) Bien. Très bien. Il rédige à merveille. Car c'est lui-même qui rédige toutes les lettres ou dépêches de conséquence. (*Il passe la dépêche à l'Impératrice, qui lui en passe une autre.*) Quelle est celle-ci ?

Anna. — Nicolas.

PAUL, *lisant.* — Très gentil.

UN SECRÉTAIRE, *présentant un télégramme.* — Mac-Kinley.

AUTRE SECRÉTAIRE, *même jeu.* — Krüger.

PAUL. — Toutes les républiques.

AUTRE SECRÉTAIRE. — Voici la dépêche de l'Élysée.

PAUL. — Merci... Et François-Joseph ?

UN SECRÉTAIRE. — Je viens de le voir.

AUTRE SECRÉTAIRE, *à l'Impératrice.* — Je crois l'avoir donné à Votre Majesté.

ANNA. — Non, c'est sans doute au général de Lutzbourg.

LUTZBOURG. — Rien dans les mains, rien dans les poches.

UN SECRÉTAIRE, *à un autre.* — Je suis sûr d'avoir vu un François-Joseph et de vous l'avoir remis.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je l'ai lu.

PAUL, *mécontent.* — Enfin, où est-il, ce François-Joseph ? Il ne peut pas s'être égaré !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire, le voici. Où ai-je la tête ? Je l'avais glissé dans mon sein. (*On rit.*)

UN SECRÉTAIRE, *entrant.* — Sire, voici un rapport de police sur les premières recherches qui ont été faites aussitôt après l'attentat.

PAUL, *indifférent.* — Bon ! Bon !

UN SECRÉTAIRE. — On serre le coupable de près.

PAUL, *sceptique.* — Ah ?... J'ai lieu de croire néanmoins qu'on n'arrivera pas à mettre la main sur lui.

Le secrétaire. — On a opéré une perquisition dans la cahute du tondeur de chiens.

Paul. — On n'a rien trouvé ?

Le secrétaire, *baissant la voix*. — Sire, on a trouvé une collection de journaux antisémites...

Paul, *fronçant les sourcils*. — Hum !

Le secrétaire, *encore plus bas*. — ... et un factum imbécile contre les protestants.

Paul. — C'est bon, c'est bon.

Un chambellan, *survenant*. — Sire, une députation des sociétés de gymnastique...

Paul, *enchanté*. — Je ne saurais les faire attendre. (*Bas, à la comtesse.*) Je grimpe.

Il s'esquive, il court. — La chambre à coucher de la marquise (moyen-âge, vitraux). Judith a un flacon d'éther sous le nez et se tortille, étendue sur le divan qui ressemble à un coffre à bois. Elle se dresse à la vue de Paul, elle lui saute au cou.

Judith. — Ah ! Paul ! Paul ! Paul !

Paul, *gagné par l'émotion*. — Judith ! Ma Judith !... (*Plus calme.*) Mais, ma cocote, il ne faut pas vous mettre dans des états pareils !

Judith. — Je viens d'avoir une crise abominable. Sentez mon foie. (*Il tâte.*)

Paul. — Ça, par exemple, c'est idiot ! Je suis furieux, vous savez. Ça ne vaut vraiment pas une colique hépatique.

Judith. — Comment, ça ne vaut pas ?... Quand vous avez failli...

Paul. — Je n'ai nullement failli. D'où sortez-vous ? C'est le coup du vieux Polonais. Vous ne l'avez pas reconnu ?

La comtesse d'Eschenbach. — Le grand rabbin, le général Néhant de Mestier...

Autre secrétaire, *entrant, suivi de trois autres qui portent des serviettes, bourrées de paperasses.* — Madame, voici les premières dépêches. Nous sommes débordés.

Anna. — Vous ferez le dépouillement sous les yeux mêmes de l'Empereur. Il va revenir... mais commencez.

Paul, *reparaissant.* — Ouf!... Ah! comtesse! Ah! mon bon Lutzbourg!...

La comtesse d'Eschenbach. — Sire!...

Lutzbourg. — Sire!...

Paul. — Embrassez-moi, comtesse. (*A l'Impératrice.*) Vous permettez? (*Il embrasse la comtesse.*) Et vous aussi, Lutzbourg, mon vieux compagnon d'armes.

Lutzbourg. — Sire!... Aïe!...

Anna. — Laissez-le s'asseoir, mon ami. (*On pleure.*)

Paul, *à Lutzbourg.* — Nous avons vu la mort de près. On ne s'en porte pas plus mal.

La comtesse d'Eschenbach, *à l'Impératrice.* — L'Empereur a été admirable!

Paul. — Mais non, mais non. Je n'ai pas eu froid aux yeux, c'est tout simple. J'ai montré de la présence d'esprit et une certaine agilité...

Tous, *y compris les secrétaires qui dépouillent.* — Ah!...

Paul. — La boîte de sardines était tombée sur les genoux du maréchal de la cour... Il avait une

frousse, le maréchal... (*Gaîté émue.*) Ah ! Ah !... Je l'ai saisie entre le pouce et l'index... la boîte, pas le maréchal. (*On rit de bon cœur.*) Je l'ai rejetée par-dessus le parapet du pont, et elle a fait explosion en l'air.

La comtesse d'Eschenbach, *qui semble près de se trouver mal.* — Ah ! Dieu !...

Paul, *bas.* — Ne vous tournez pas les sangs, comtesse, c'est encore le coup du vieux Polonais.

La comtesse d'Eschenbach, *rassérénée.* — Ah ! bon ! (*A l'oreille de l'Empereur.*) La marquise de Castelli Romani, qui a pris la chose au sérieux, voudrait bien embrasser Votre Majesté.

Paul. — Bon ! A la première députation qu'on m'annoncera, je saisirai l'occasion de me défiler. (*Entrent trois nouveaux secrétaires avec des serviettes.*) Qu'est-ce que c'est ?

Un des secrétaires. — Sire, des dépêches.

Un des secrétaires *précédemment venus.* — Nous en avons déjà autant.

Paul, *satisfait.* — Ah ! Ah !... Je parie que la première arrivée, la plus longue et la mieux tournée est celle de l'Empereur allemand.

Un secrétaire. — Oui, Sire. (*On passe la dépêche à Paul.*)

Paul. — Merci. (*Lisant.*) Bien. Très bien. Il rédige à merveille. Car c'est lui-même qui rédige toutes les lettres ou dépêches de conséquence. (*Il passe la dépêche à l'Impératrice, qui lui en passe une autre.*) Quelle est celle-ci ?

Anna. — Nicolas.

PAUL, *lisant.* — Très gentil.

UN SECRÉTAIRE, *présentant un télégramme.* — Mac-Kinley.

AUTRE SECRÉTAIRE, *même jeu.* — Krüger.

PAUL. — Toutes les républiques.

AUTRE SECRÉTAIRE. — Voici la dépêche de l'Élysée.

PAUL. — Merci... Et François-Joseph ?

UN SECRÉTAIRE. — Je viens de le voir.

AUTRE SECRÉTAIRE, *à l'Impératrice.* — Je crois l'avoir donné à Votre Majesté.

ANNA. — Non, c'est sans doute au général de Lutzbourg.

LUTZBOURG. — Rien dans les mains, rien dans les poches.

UN SECRÉTAIRE, *à un autre.* — Je suis sûr d'avoir vu un François-Joseph et de vous l'avoir remis.

LA COMTESSE d'ESCHENBACH. — Je l'ai lu.

PAUL, *mécontent.* — Enfin, où est-il, ce François-Joseph ? Il ne peut pas s'être égaré !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire, le voici. Où ai-je la tête ? Je l'avais glissé dans mon sein. (*On rit.*)

UN SECRÉTAIRE, *entrant.* — Sire, voici un rapport de police sur les premières recherches qui ont été faites aussitôt après l'attentat.

PAUL, *indifférent.* — Bon ! Bon !

UN SECRÉTAIRE. — On serre le coupable de près.

PAUL, *sceptique.* — Ah ?... J'ai lieu de croire néanmoins qu'on n'arrivera pas à mettre la main sur lui.

Le secrétaire. — On a opéré une perquisition dans la cahute du tondeur de chiens.

Paul. — On n'a rien trouvé ?

Le secrétaire, *baissant la voix.* — Sire, on a trouvé une collection de journaux antisémites...

Paul, *fronçant les sourcils.* — Hum !

Le secrétaire, *encore plus bas.* — ... et un factum imbécile contre les protestants.

Paul. — C'est bon, c'est bon.

Un chambellan, *survenant.* — Sire, une députation des sociétés de gymnastique...

Paul, *enchanté.* — Je ne saurais les faire attendre. (*Bas, à la comtesse.*) Je grimpe.

Il s'esquive, il court. — La chambre à coucher de la marquise (moyen âge, vitraux). Judith a un flacon d'éther sous le nez et se tortille, étendue sur le divan qui ressemble à un coffre à bois. Elle se dresse à la vue de Paul, elle lui saute au cou.

Judith. — Ah ! Paul ! Paul ! Paul !

Paul, *gagné par l'émotion.* — Judith ! Ma Judith !... (*Plus calme.*) Mais, ma cocote, il ne faut pas vous mettre dans des états pareils !

Judith. — Je viens d'avoir une crise abominable. Sentez mon foie. (*Il tâte.*)

Paul. — Ça, par exemple, c'est idiot ! Je suis furieux, vous savez. Ça ne vaut vraiment pas une colique hépatique.

Judith. — Comment, ça ne vaut pas ?... Quand vous avez failli...

Paul. — Je n'ai nullement failli. D'où sortez-vous ? C'est le coup du vieux Polonais. Vous ne l'avez pas reconnu ?

JUDITH, *calmée*. — Ah ! c'est le coup... Le ministre de la police aurait bien pu me mettre dans la confidence !

PAUL. — Évidemment !

JUDITH. — D'ailleurs, je crois qu'ils ont perdu la tête, à la police ! Ils me font passer des notes incohérentes, et qui témoignent de leur affolement.

PAUL. — Ils ont fait plusieurs gaffes. Ainsi, savez-vous ce qu'ils ont déposé chez le tondeur de chiens avant d'opérer une perquisition chez lui ? Toute une liasse de journaux antisémites ! Ce n'était vraiment pas la peine !

JUDITH. — Ce détail, qu'on m'a donné aussi, m'a trompée. Je m'accusais déjà d'être cause de ce nouveau malheur, et j'étais résolue à vous dire : « Puisque c'est à vos jours qu'on en veut maintenant, ah ! Sire, sacrifiez-moi... »

PAUL. — Il ne s'agit pas de cela ! Seulement la police a été stupide de faire saisir des journaux antisémites... et un factum contre les protestants... Je dirai au ministre ce que je pense de cette gaffe... Je le lui dirai doucement, car je dois lui tenir compte de l'intelligence avec laquelle il a organisé l'attentat. La preuve, c'est que vous-même n'y avez vu que du feu, et le maréchal de la cour a eu une peur épouvantable. Moi seul je ne m'y suis pas trompé. J'ai saisi l'engin entre le pouce et l'index... (*Petite sonnerie discrète.*)

JUDITH. — C'est le téléphone. (*Elle ouvre le couvercle du prie-Dieu placé à droite du lit et prend l'appareil téléphonique.*) Allô... (*Elle écoute.*) Oui.



(*Elle écoute.*) Bien. (*Elle replace l'appareil.*) Sire, c'est la bonne comtesse qui téléphone pour demander si vous êtes là. Il paraît que le conseil des ministres vient de se réunir dans la salle ordinaire de ses délibérations, et qu'on envoie de tous côtés chercher Votre Majesté pour savoir quand il lui plaira d'ouvrir la séance.

PAUL. — J'y cours... et sans doute je remonterai aussitôt. C'est une pure formalité. Vous savez, après chaque attentat, nous réunissons le conseil d'urgence. Mais, en général, nous n'avons rien à nous dire.

Longue étreinte. Paul se retire et court où ses ministres l'attendent. Il est plus léger, plus gai, plus souriant que jamais, et il oublie de composer son visage au moment où il entre dans la salle des délibérations.

C'est une grande salle en longueur, boisée très haut, plafond à caissons : la boiserie et les caissons vieux chêne. Tapisseries, coupées de place en place par des portraits de souverains (cadres d'or, surmontés de la couronne impériale). La fenêtre unique (vitraux modernes) tient presque tout un des petits côtés. Vis-à-vis, la porte. Une immense table avec un affreux tapis vert. A l'un des bouts, fauteuil pour l'Empereur. Tout autour, sièges pour les ministres, sièges hybrides, ni fauteuils, ni chaises.

Les ministres bavardent, les uns sont debout, les autres assis, plusieurs assis sur le bord de la table. — La porte est ouverte à deux battants. L'huissier annonce : L'Empereur ! Tous les ministres se précipitent vers le Souverain. C'est une véritable ovation — une ovation correcte et muette.

PAUL. — Merci, messieurs, merci... Nous sommes touché... Nous sommes profondément touché. (*Il prend le ministre de la police par le bras.*) Mon cher ministre...

LE MINISTRE DE LA POLICE, *ému*. — Ah ! Sire...

PAUL, *à mi-voix, l'emmenant vers la fenêtre.* —

Tout s'est passé à merveille, et... sauf en un petit détail sur lequel nous reviendrons tout à l'heure... plus tard... sur lequel il ne nous plaît pas d'insister maintenant... vous avez fait preuve... d'à-propos... vous m'entendez... Nous vous devons des remerciements, monsieur.

LE MINISTRE DE LA POLICE, *également à mi-voix.* — Ah ! Sire, puisque Votre Majesté daigne apprécier mes humbles services... puisqu'elle daigne me laisser croire qu'elle me doit quelques remerciements... je la supplie d'en différer un peu l'expression... j'ai une grande, une heureuse nouvelle à lui annoncer...

PAUL. — Ah ! ah !... Tant mieux. Quelle nouvelle ?

LE MINISTRE DE LA POLICE, *toujours bas.* — Sire, mes agents viennent d'arrêter le misérable...

PAUL. — Quel misérable ?

LE MINISTRE DE LA POLICE, *ahuri.* — Comment, Sire, quel... enfin le... l'auteur de l'attentat...

PAUL. — L'auteur... Ce n'est donc pas le vieux Polonais ?

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Mais non, Sire...

PAUL, *dans la plus violente colère, et ayant grand'peine à modérer les éclats de sa voix.* — Ah ! ce n'est pas le vieux Polonais ! Alors, la bombe... c'était une bombe ? Et je l'ai tenue entre mes mains ! Je l'ai saisie entre le pouce et l'index ! Bref, j'ai failli y rester !... Je vous fais mes compliments, monsieur, votre police est habile ! C'est monstrueux tout simplement. (*Il lâche brusquement*

le ministre de la police, s'assoit dans son fauteuil, donne un coup de poing sur la table et déclare d'un ton furieux :) Asseyez-vous. La séance est ouverte. (*Les ministres s'assoient. Un temps.*) Messieurs !... L'attentat dont nous venons d'être l'objet nous a profondément attristé... moins pour nous-même que pour ce malheureux pays... Dans quel état faut-il que soient les esprits, grand Dieu !... pour qu'un fait pareil puisse se produire... puisse se produire sérieusement ?... C'est inconcevable !... Jusqu'où faut-il que le mal ait poussé ses racines ?... Messieurs !... Tandis que nous recevions les félicitations des souverains étrangers... tandis que nous ne savions comment nous dérober aux manifestations touchantes de nos sujets... vous vous êtes réunis d'urgence en conseil de cabinet comme il est d'usage chaque fois que l'on tire sur nous... Vous avez délibéré des mesures à prendre pour remédier à un tel état de choses... Soumettez-les-moi, ces mesures, soumettez-les-moi !... Et je vous promets que je souscrirai à tout... à tout !... (*Coup de poing. — D'un ton plus familier.*) Mais enfin, qu'est-ce qu'ils ont dans la tête, ces gens-là ? Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Si vous le savez, dites-le-moi. Vous me ferez un vif plaisir.

Le président du conseil, *se levant.* — Sire, nous avons prévenu les ordres de Votre Majesté... Nous avons fait une enquête complète sur l'état... sur l'état fâcheux des esprits... et nous avons été amenés par cette enquête... à reconnaître la nécessité de certaines mesures que je vais avoir l'honneur

de soumettre à Votre Majesté. (*Très net, à peine poli.*) Ces mesures constituent un minimum... Et je dois tout d'abord déclarer à Votre Majesté que je ne garderais pas la responsabilité du gouvernement si elle croyait devoir retrancher quoi que ce soit du programme que je vais lui soumettre. (*Geste de Paul.*) Sire!... Divers indices me permettent d'affirmer que l'attentat lamentable d'aujourd'hui a, pour ainsi dire... et pour employer l'expression même de Votre Majesté... une double racine... l'antisémitisme et l'antiprotestantisme... Je vais toucher un point délicat...

PAUL. — Hum!

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Sire!... Tout le monde a compris à quel sentiment respectable obéissait Votre Majesté, lorsque vous avez décidé que la jeune archiduchesse serait élevée dans la même religion que l'Impératrice sa mère... Néanmoins, il est hors de doute que la grande majorité de vos peuples a été fâcheusement impressionnée par cette décision... Heureusement, il y a un remède...

PAUL. — Ah?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Son Altesse Sérénissime madame la grande-duchesse de Brême a fait tout récemment à sa fille, notre auguste Souveraine, et à Votre Majesté, une visite... Le Conseil croit savoir que vos peuples verraient avec plaisir l'Impératrice donner une nouvelle preuve de ses sentiments patriarcaux, et rendre à la grande-duchesse la visite qu'elle en a reçue.

PAUL. — Ah?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — On a regretté que le grand-duc de Brême, retenu par la goutte, ne pût venir ici faire la connaissance de sa petite-fille... On verrait avec plaisir l'Impératrice la lui conduire... et la lui laisser quelque temps... trois mois... trois mois au minimum... Voilà ce que pense le Conseil sur ce point.

PAUL, *impassible*. — Bon. Poursuivez.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Sire!... On a vu avec peine l'Impératrice s'attacher, en qualité de dame d'honneur, une israélite avérée, la marquise de Castelli Romani. Il paraît indispensable que la marquise de Castelli Romani soit appelée à d'autres fonctions.

PAUL, *prêt à tout*. — Ça va bien... (*Un temps. Avec une amère ironie.*) Vous pensez que la marquise de Castelli Romani doit être « appelée à d'autres fonctions »?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, *avec fermeté*. — Oui, Sire.

PAUL. — Poursuivez.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Enfin, Sire... il s'est élevé depuis quelque temps une telle rumeur... contre deux des plus vieux, des plus fidèles serviteurs de Votre Majesté... la comtesse d'Eschenbach et le général comte de Lutzbourg... que nous croyons devoir supplier Votre Majesté de les éloigner aussi, du moins provisoirement.

PAUL, *fronçant les sourcils*. — La comtesse et Lutzbourg... (*Il se lève, tous les ministres se lèvent.*)

Nous réfléchirons mûrement à ce que vous venez de nous soumettre. (*Il fait un petit signe de tête, tandis que tous les ministres s'inclinent profondément, et il se retire dans son cabinet. Il fait les cent pas, prend un cigare, le coupe, l'allume, le mâchonne, le jette. C'est sa façon de réfléchir. Il regarde avec fureur son propre buste, jette un regard respectueux et interrogateur sur le portrait de son inoubliable frère et prédécesseur. Puis il dit à voix haute :*) Commençons par le plus facile. (*Le timbre. Entrée du chambellan.*) Allez me chercher le général comte de Lutzbourg et Son Excellence la comtesse d'Eschenbach. (*Le chambellan s'incline et se retire. Peu d'instants après, Lutzbourg et la comtesse sont introduits.*)

ENSEMBLE. — Sire...

PAUL, *très embarrassé.* — Asseyez-vous, mes amis... Comment ça va, Lutzbourg ?... J'étais si secoué ce matin quand je vous ai revu, que je n'ai pas songé à vous demander des nouvelles de votre goutte.

LUTZBOURG. — Votre Majesté est trop bonne. Je souffre beaucoup.

PAUL, *sans s'y arrêter.* — J'avais d'ailleurs mes raisons d'être secoué ! (*A la comtesse.*) Vous n'en savez pas une fameuse ? Ce n'était pas le vieux Polonais ! On vient d'arrêter le coupable. Son engin était positivement dangereux, et je l'ai tenu entre le pouce et l'index !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *claquant des dents.* — Oh ! oh ! oh ! oh !

Paul. — Vous comprenez que ça ne peut pas durer comme ça. Les mesures de répression les plus sérieuses s'imposent. D'abord, il paraît que l'Impératrice doit aller faire un petit voyage, un petit voyage de trois mois. Elle doit aller pendant trois mois se retremper dans le sein de sa famille. Qu'est-ce que vous pensez de ça, vous ?

La comtesse d'Eschenbach. — Sire, puisque Votre Majesté daigne me demander mon très humble avis, je lui répondrai que ce déplacement me paraît une nécessité pénible, mais une nécessité.

Paul. — Ah ?... (*Un temps.*) Ce n'est pas tout. Si j'en crois mes ministres, l'état des esprits exige que j'appelle la marquise de Castelli Romani à d'autres fonctions. Sans quoi le régime des bombes va s'éterniser. Que faire? Car enfin, je ne puis m'exposer témérairement aux coups, et, d'autre part, je m'assommerai si je n'ai plus ni l'Impératrice, ni la marquise. Eh ?

La comtesse d'Eschenbach. — Sire, je... je tombe des nues quand je vois que Votre Majesté envisage comme une chose seulement possible le... le déplacement de la marquise. Néanmoins, du moment que Votre Majesté accepte la discussion sur ce point, j'en conclus qu'elle est d'ores et déjà un peu refroidie...

Paul, *séduit.* — Tiens, ce raisonnement est ingénieux.

La comtesse d'Eschenbach. — Cette constatation m'est douloureuse, mais je ne cherche que la vérité ; et poursuivant un raisonnement que Votre

Majesté daigne qualifier d'ingénieux, j'ose ajouter que, son cœur n'étant plus en jeu, Votre Majesté ne doit s'inspirer que de son intérêt. Que le salut du peuple, je veux dire la vie du Prince, soit la suprême loi. Sacrifiez la marquise, il faut faire la part du feu.

Lutzbourg. — Jetons du lest.

Paul. — Je dois dire que la marquise a pris en quelque sorte les devants. Elle me répète à tout propos qu'elle ferait volontiers Joséphine.

La comtesse d'Eschenbach, *gaîment.* — Sire, après Joséphine, Marie-Louise. Nous sommes là.

Paul, *rembruni.* — Ah ! fichtre !... C'est que justement... Enfin vous ne savez pas le bouquet ?... Il paraît, en fait de lest, que je dois aussi vous jeter par-dessus bord tous les deux.

La comtesse d'Eschenbach. — Ah ! ! !

Lutzbourg. — Oh !... (*Un élancement.*) Aïe !

Paul. — Vous êtes les deux juifs les plus signalés de la Cour. (*La comtesse se met à pousser des cris déchirants. Lutzbourg est repris d'une crise aiguë. — Paul aux cent coups :*) Mes amis... Mes bons, mes vieux, mes chers amis... Sacrebleu ! ne g..... pas comme ça ! Il ne s'agit pas de disgrâce, vous pensez bien. Non. Voici ce que j'ai combiné. Vous aussi, vous allez faire un petit voyage... un voyage d'agrément... jusqu'à la fin des troubles, qui ne saurait tarder... Vous irez... à Paris, ah !... J'espère !... Voyons, Lutzbourg, calmez-vous... Comtesse... faites risette... Paris ! Sacrebleu !... Vous y retrouverez ma nièce Théodora, qui vient d'y



arriver avec ses deux hommes... Et puis, pour vous que de souvenirs !... Notre pauvre Séraphin, rappelez-vous... En voilà un qui était parisien jusqu'à la moelle. Il n'a pu survivre à la nostalgie du boulevard. A peine de retour ici, à peine repris le froc et la mitre, il en est mort. Dieu ait son âme ! Vous retrouverez son ombre dans les coulisses des Folies-Bergère... Paris !... Ah ! veinards... Ce n'est pas vous qui êtes à plaindre, vous qui partez, c'est ceux qui restent, c'est moi... Ah ! je vous fiche mon billet que je voudrais bien être à votre place !

La comtesse d'Eschenbach, *séchant ses larmes tout d'un coup.* — Qui vous empêche donc de venir avec nous ?

Paul. — A Paris ?

La comtesse d'Eschenbach. — Je m'étonne que ce déplacement soit le seul auquel pas un de vos ministres n'ait songé. Il va falloir prendre des mesures de répression sévères et susceptibles de jeter l'odieux sur le Gouvernement. Il importe donc que Votre Majesté soit absente afin de n'en point partager la responsabilité, et de les pouvoir au besoin désavouer une fois qu'elles auront eu leur effet.

Paul. — Mais c'est très juste ! Vous êtes un profond politique.

La comtesse d'Eschenbach. — En pareille circonstance, il n'est pas un souverain, petit ou grand, qui ne se hâte de faire ses paquets.

Paul. — Je les ferai donc, ma chère comtesse, et nous allons, à bref délai, refiler d'ici tous les trois.

LUTZBOURG. — Comme au bon temps... Aïe !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je suis éperdue de joie.

PAUL. — Pensez-vous que je serai invité au *Figaro ?*

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! Sire, sans aucun doute.

L'Empereur siffle la valse des *Cent vierges*.



CHAPITRE X

LE CENTRE DU MONDE

Chez Paillard. Sept heures dix. Sauf les maitres d'hôtel, les garçons, les deux caissières, personne. Les presses pour canetons ne gémissent pas, le ventilateur ne tourne pas, les fruits exposés sur la grande servante du milieu ne semblent même pas comestibles, du moins jusqu'à nouvel ordre. — A chaque table, trois fleurs dans un cornet.

Entrent deux, trois, quatre exotiques sans importance, qu'on relègue dans la salle du fond. Le chasseur ouvre une cinquième fois la porte, mais cette fois-ci avec un rien de solennité qui commande l'attention. La domesticité s'émeut. L'ARCHIDUCHESSE THÉODORA entre, suivie d'une dame d'honneur, LA BARONNE FAFNER.

La baronne Fafner, sans présenter aux yeux tout ce que son nom pourrait suggérer de gigantesque, ne laisse pas d'affecter une certaine épaisseur. Elle est d'origine germanique et elle offre un spécimen de cette obésité particulière à ses compatriotes, qu'on pourrait appeler l'obésité sentimentale. La tête est d'une vieille Anglaise, également sentimentale, mais décharnée. Ce contraste entre la tête sèche et le corps replet, a on ne sait quoi d'attristant. — Soie noire. Le chiffre de Théodora en broche.

L'archiduchesse est, à son ordinaire, superbement vêtue : robe molle, d'un bleu très pâle, avec de lourdes garnitures qui semblent fatiguer l'étoffe. Le corsage montant, mais on n'y perd rien, car il bâille par devant de place en place, comme au hasard, et on entrevoit çà et là de son admirable peau, comme on entrevoit, — *mutatis mutandis*, —

de celle d'un mendiant à travers ses haillons. — Grand manteau bleu saphir, d'une somptuosité excessive et qui choquerait, si celle qui le porte n'avait pas l'air d'une impératrice. Chapeau formidable, et qui choquerait également, si celle qui le porte n'avait pas l'air de tout ce qu'on voudra.

Le premier maître d'hôtel, qui connaît toutes les *royautés* d'Europe, salue l'archiduchesse d'un sourire composite : respectueux (il sait ce qu'il doit à une Altesse), familier (il est chez lui, il reçoit), protecteur (il est Parisien).

LE PREMIER MAÎTRE D'HÔTEL. — Ici, Altesse Impériale, ici ! (*Il indique une table placée sous la tribune de l'orchestre et qui occupe presque toute l'étroite façade du restaurant sur la Chaussée d'Antin : il ne reste plus d'espace, à côté, que pour une toute petite table à deux couverts. — Sur un signe du premier maître d'hôtel, un autre maître d'hôtel dépouille l'archiduchesse de son manteau. Théodora, lente et majestueuse en ses mouvements, va s'asseoir et se dégante. Ses mains sont chargées de bagues.*)

LA BARONNE FAFNER, *s'asseyant auprès de l'archiduchesse.* — Votre Altesse Impériale a vraiment un magnifique manteau. Je n'avais pas eu le loisir de l'admirer comme il faut lorsque nous sommes parties de l'hôtel.

THÉODORA. — Il est de chez Doucet. Doucet m'en a envoyé quatre ce matin, pour choisir. Je les porterai chacun deux fois, ensuite je les refuserai. D'aujourd'hui en huit, nous passerons chez Worth, qui m'en enverra quatre pour mes huit derniers jours de Paris, et je les refuserai la veille de mon départ.

FAFNER. — A propos... Mais je ne sais comment dire à Votre Altesse...

THÉODORA. — Quoi, ma bonne Fafner ?

FAFNER. — Je viens d'avoir une scène bien désagréable au sujet de la note d'hôtel. Le caissier est monté jusque chez moi pour me réclamer un acompte, et comme je refusais, par dignité, de rien lui donner avant la fin de notre séjour, il s'est permis de me parler avec inconvenance. Il m'a dit... Mais je n'oserais.

THÉODORA. — Oh ! marchez, ça ne m'émeut pas.

FAFNER. — Altesse, il m'a dit que la direction de l'hôtel veut bien prendre en considération la réclame que lui fait la présence de Votre Altesse Impériale dans l'établissement, et accorder une certaine remise, mais que, de là à nous loger tous complètement... à l'œil, il y a un abîme.

THÉODORA. — Vous passerez demain à la direction et vous direz que je ne sais pas ce qu'on me veut avec cette note. Nous voyageons en bande, que l'on fasse un compte unique... au nom de Mgr l'archiduc Jean.

FAFNER. — Bien, madame.

THÉODORA. — Avez-vous personnellement des nouvelles depuis hier, au sujet de l'instruction ouverte contre le comte de Schinznach ?

FAFNER, *soupirant*. — Hélas ! non, madame. (*Toute sa sentimentalité lui remonte, ses yeux se mouillent.*)

THÉODORA, *qui passe facilement d'une idée à l'autre*. — M'avez-vous eu l'adresse de ce chan-

teur que je vous ai fait remarquer hier au *Cabaret du Purgatoire ?*

FAFNER. — Oui, madame, 15, rue de Caulaincourt, près du cimetière Montmartre.

THÉODORA. — Merci. C'est noté ?

FAFNER. — Oui, Madame.

Entrent l'ARCHIDUC ARNOLPHE et l'ARCHIDUC JEAN, plus jumeaux que jamais. L'habit, l'orchidée, le pardessus à taille.

ARNOLPHE, *à Théodora.* — Bonjour, ma chère. (*La main.*)

JEAN, *à Théodora.* — Bonjour, ma chère. (*La main. — Signe de tête à Fafner. Ils s'assoient. La conversation tombe.*)

THÉODORA, *bâillant.* — J'espère que l'Empereur ne va pas nous faire poser.

La porte. La comtesse d'Eschenbach, en blanc, entre vivement, avec de petits gestes frileux. Elle entre dans un restaurant comme les femmes qui font des manières entrent dans l'eau froide.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *au chasseur.* — Donnez quarante sous à mon cocher. On les mettra sur l'addition. (*Au maître d'hôtel.*) La table des archiducs ?

LE MAITRE D'HÔTEL. — Ici.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah !... Madame... Monseigneur... Monseigneur... Bonsoir, Fafner, vous allez bien ?

THÉODORA. — Eh bien, et l'Empereur ? Il nous avait tant recommandé d'être exacts ! Le rideau est à huit heures trois quarts.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *s'installant et dépo-*

sant tout autour d'elle, sur la table, maints objets : deux mouchoirs, un porte-cartes, un éventail, des gants propres pour le théâtre, les gants moins propres qu'elle vient de retirer. — L'Empereur me suit, avec Lutzbourg. Nous avons eu une journée très chargée. Nous sommes arrivés à six heures au *five o'clock* du *Figaro*. L'Empereur s'y est attardé, parce qu'on lui a présenté une flotte de gens. Il y a fait, en outre, une rencontre qui l'a ému beaucoup.

JEAN. — Ah ?

THÉODORA. — Qui ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — La duchesse de Xaintrailles. (*Geste d'ignorance de Théodora.*) C'est juste... Votre Altesse Impériale était alors si jeune !... Mais... (*S'adressant indistinctement aux deux archiducs.*) Monseigneur doit bien se rappeler Mme la duchesse de Xaintrailles ?

JEAN ET ARNOLPHE, *ensemble*. — Très vaguement.

THÉODORA. — Une *ex ?*

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Oui et non... (*Aux archiducs.*) Au fait, l'aventure n'a été bien connue que de moi, qui y ai été mêlée intimement...

THÉODORA, *sans ménagement*. — Je m'en doute. (*Hilarité.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *digne*. — Moi et Lutzbourg.

THÉODORA. — Allons, racontez-nous votre histoire un peu vite, avant que mon oncle arrive.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — En deux mots, Altesse Impériale, voici. (*Tous se penchent vers la*

comtesse. Le dîner chez la portière.) Le duc de Xaintrailles était deuxième secrétaire de l'ambassade de France. Il se maria. Sa femme l'aimait. Ah ! madame, quel bijou que cette petite femme-là ! Lui, c'était l'homme le plus distingué. Mais un empalé, Altesse Impériale, un véritable empalé. La petite en souffrait beaucoup.

THÉODORA. — Cela se conçoit.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ai-je besoin de vous dire que l'Empereur, alors archiduc Paul, devint amoureux d'elle ? Il avait des chances, vu la liaison, un peu trop affichée, du mari avec une Anglaise, et la jalousie de la femme. La jeune duchesse accepta le flirt princier très carrément. Elle avait bien de l'amitié pour Paul... ah ! pardon...

THÉODORA. — Mais oui, allez donc.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Elle avait bien de l'amitié pour Paul, mais elle voulait surtout mettre la puce à l'oreille à son benêt de mari. Comme la puce ne mordait pas assez vite, elle eut le toupet d'accepter un rendez-vous à la petite maison, vous savez ?

JEAN ET ARNOLPHE. — Oui.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ah ! je crus bien qu'elle était dans la gueule du loup. Elle s'en tira, je n'ai jamais trop su comment. Toujours est-il qu'elle grignota le goûter préparé pour elle, et Paul fut privé de dessert. (*On rit.*) L'Empereur a toujours conservé d'elle ce bon souvenir... que les hommes ne gardent que des femmes qu'ils n'ont pas eues.

Théodora. — La remarque est juste. Elle n'est pas flatteuse pour notre sexe.

Fafner. — Ah ! voici Sa Majesté.

Paul entre avec Lutzbourg (l'habit). Vive émotion parmi la domesticité.

L'archiduchesse, les archiducs, la comtesse, Fafner se lèvent. Poignées de main. Brouhaha. L'Empereur s'assoit. Les autres se rassoient. — La salle s'est peu à peu remplie. Une des rares tables restées libres est cette petite table de deux couverts à côté de celle de l'Empereur. Le ventilateur fonctionne et les presses à canetons expriment le sang des rouennais.

Paul. — Servez. (*A ses convives.*) C'est commandé. (*Le maître d'hôtel présente le menu à l'Empereur et l'on sert aussitôt la crème Dubarry. Paul regarde dans toutes les directions. Personne n'ose manger avant lui.*) Charmant... (*Répétant un mot connu.*) C'est ici le centre du monde. (*Babel plutôt. On parle toutes les langues. Il n'y a qu'à la table de l'Empereur qu'on parle français.*)

Jean, *lorgnant une femme qui entre.* — Jolie créature.

Paul, *heureux comme un enfant de la connaître.* — C'est la Cavalieri, des Folies-Bergère. (*Il lui fait machinalement un petit signe, auquel elle ne répond pas. Les souverains d'Europe connaissent la Cavalieri, mais la Cavalieri ne connaît pas les souverains.*) Vous ne savez pas votre bonheur de dîner ici. Vous n'êtes pas dignes. Moi je déguste. Rien ne nous presse, hein ? (*Avisant son potage et l'attaquant aussitôt.*) Voilà un potage qui est froid.

La comtesse d'Eschenbach. — Il est servi depuis cinq minutes.

PAUL. — Ne me grondez pas. Je m'en passerai, voilà tout. Je le remplacerai par un filet de hareng au vin blanc. Théodora, je vous recommande les filets de hareng. (*Silence. Les hors-d'œuvre.*) C'est drôle, je n'ai pas faim du tout.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Votre Majesté s'est coupé l'appétit en goûtant au *Figaro*, trois quarts d'heure avant de se mettre à table. L'Impératrice, votre auguste mère, le disait toujours : vous ne devriez jamais rien prendre entre vos repas.

PAUL. — Oui... Ah ! pilaff de homard... Théodora, je vous recommande le pilaff... Pourquoi n'êtes-vous pas venue au *Figaro ?*

THÉODORA. — J'avais des tas de rendez-vous, de cinq à sept.

PAUL, *pour faire enrager les deux hommes.* — *Des* rendez-vous ? Un suffit.

FAFNER, *toute à la nourriture.* — *Il* est excellent.

PAUL, *lui fourrant du riz plein son assiette.* — Ne vous en privez pas, ma grosse Fafner.

FAFNER, *les mains jointes.* — L'Empereur m'a servie lui-même !

PAUL, *à Théodora.* — Vous avez eu grand tort de ne pas venir. C'était fort amusant. Avez-vous jamais entendu Polin ?

THÉODORA. — Non.

PAUL. — Eh bien, il faut vous dépêcher d'aller l'entendre avant notre départ. Ça vaut la peine. (*Fredonnant.*) On a-beau fai-re le-malin... Dites donc, maître d'hôtel, voulez-vous me remettre dans mon assiette un peu de cette sauce rose, vous serez

bien gentil... Là, merci... Vous ferez nos compliments au chef... Mettez-moi un petit morceau de glace nature dans mon champagne : il est bien frappé, mais j'aime croquer la glace, c'est une manie. (*Fredonnant.*) Quand on-est tout-nu su'-l'tremplin... ça vous fait tout d'mêm' quelque cho-o-se... Je n'ai jamais été militaire français, bien entendu... ni même jamais militaire à proprement parler... Eh bien, ce Polin, je gagerais que c'est tout à fait ça...

Lutzbourg, *riant de souvenir, la bouche pleine.* — Oh ! oh !

Paul, *riant.* — Hein ? Est-il drôle, cet animal ?

Lutzbourg, *de même.* — Oh ! oh ! (*Il s'étrangle. La comtesse d'Eschenbach lui tape dans le dos.*)

Paul. — Après Polin, nous avons eu un jeune homme qui imite la belle Otero. Je me roulais. J'ai cru qu'il faudrait interrompre le spectacle. Ensuite, deux ou trois airs de bravoure pour corser le programme, et une comédie en un acte, ravissante, avec Brandès et Guitry... La salle de spectacle est séparée des ateliers de composition par une grande glace. Je voyais, à travers cette glace, les ouvriers qui préparaient le journal de demain matin. Cela m'amusait beaucoup, et je mourais d'envie d'aller les regarder de plus près...

Théodora. — Je pense que Votre Majesté a exprimé ce désir...

Paul. — Non...

Jean. — Oh !

Paul. — Quand je suis à Paris, j'ai toujours peur

de faire des gaffes, et je tourne ma langue sept fois... Heureusement, on devina sans doute ce qui me taquinait, car on me donna satisfaction sans que j'eusse rien demandé... (*Avec fierté.*) J'ai composé moi-même un bout d'article...

Tous. — Ah ?...

Paul. — Et je n'ai pas fait une faute d'impression !... Mais il paraît que, par inadvertance, j'ai laissé échapper trois fautes d'orthographe... (*Un temps.*) On fit ensuite défiler devant moi tous les gens les plus célèbres de ce temps-ci.

Arnolphe. — Ils ont dû dire à Votre Majesté des choses très spirituelles ?

Paul. — Ma foi, non... Ils étaient intimidés... Moi aussi, d'ailleurs, et comme je ne leur disais rien, ils ne pouvaient pas me répondre.

La comtesse d'Eschenbach, *avec malice.* — Pourtant, Sire, j'ai cru observer que vous débitiez au duc de Xaintrailles... ou à la duchesse... une phrase tout entière ?

Paul. — Ah ! oui, c'est le cas de le dire ! j'ai bafouillé ! Mes enfants, ce que j'ai bafouillé !... Qu'est-ce que vous nous apportez là, maître d'hôtel ?

Le maître d'hôtel. — Des noisettes de pré-salé à la Montmorency.

Paul. — Ça va bien. (*On sert Paul, cela n'en finit pas, parce qu'il réclame de ceci, et puis de cela. Il se trouve que le garçon qui le sert lui cache la petite table voisine. Cette table, qui était encore inoccupée quand on a commencé à servir Paul, ne*



l'est plus quand le garçon se retire. Paul dit à très haute voix :) Ah ! celle-ci, par exemple, elle est extraordinaire !

Tous les dîneurs se retournent. On demande au garçon : Quel est ce monsieur qui ?... Les garçons répondent. On chuchote de table en table l'auguste nom : Paul VII... Paul VII... Paul VII... Une scène assez vive a lieu entre une personne peu recommandable et un monsieur qui l'accompagne, cette personne ayant dit : « De quoi, Paul VII ? Qu'est-ce qui connaît ça ? » et le monsieur ayant ri.

La petite table est occupée par LE DUC et LA DUCHESSE DE XAINTRAILLES ! C'est leur apparition inattendue qui a motivé le cri de Sa Majesté. — Francis, toujours le même. Les gens corrects se tiennent toujours au même âge, une fois qu'ils en ont adopté un. Il est resté mince. Il s'est gardé de devenir chauve, ayant besoin de tous ses cheveux pour la coiffure compliquée à laquelle il ne renoncera jamais. Bagues. Rien qu'à le voir, on devine que, lorsqu'il parle, il a un rien d'accent anglais. — Il restait à Yvonne de devenir femme : elle l'est devenue. Elle a cette beauté solide et bien charpentée des femmes nées authentiquement, qui est tout le contraire de la soi-disant beauté aristocratique. Elle a un visage reposé, des yeux qui regardent longtemps dans la même direction, et un air de grande intelligence. On la devine très informée, passablement désabusée, indulgente avec un peu de mépris, et franche, et hardie. Elle est très désirable — et très respectable. Sa toilette et celle de l'archiduchesse sont manifestement deux chefs-d'œuvre du même couturier, mais deux chefs-d'œuvre qui ne se ressemblent pas du tout.

Yvonne, à la vue de l'Empereur, laisse échapper une légère exclamation.

XAINTRAILLES. — Sire... (*Il fait mine de se lever. La duchesse elle-même se soulève.*)

PAUL. — Asseyez-vous, je vous en prie.

XAINTRAILLES, *fort à son aise, beaucoup plus à son aise que l'Empereur.* — Mais, Sire, nous sommes confus d'une indiscrétion, croyez-le, bien involontaire. Je ne pouvais me douter, lorsque j'ai retenu cette après-midi ma table par le téléphone, qu'on

la collerait pour ainsi dire à celle de Votre Majesté, et je vais m'empresser...

PAUL. — Qu'est-ce que vous dites ? Je me félicite de ce voisinage et je vous prie de rester là. Nous sommes dans un lieu public où il n'y a point d'étiquette. D'ailleurs, je vous invite à dîner. (*A Yvonne.*) J'espère, madame la duchesse, que vous ne refuserez point de partager mon en-cas.

YVONNE *regarde Paul, et le souvenir leur revient à tous deux d'un autre en-cas. Elle sourit imperceptiblement, Paul rougit.* — Votre Majesté met le comble à la faveur qu'elle daigne nous faire, en nous rappelant si délicatement que nous sommes sur un terrain où les règles de l'étiquette n'ont pas force de loi. Nous devons nous rendre à son invitation avec d'autant plus d'empressement qu'elle nous laisse libres...

PAUL, *aux autres, clignant de l'œil.* — Voilà .. Voilà répondre. (*Regard approbateur de Xaintrailles à Yvonne.*) Dites donc, garçon, rapprochez les deux tables. Il ne me suffit pas qu'elles soient voisines. Je ne veux pas qu'il y ait un fossé entre les deux... Seulement, je vais changer de place. Ma chère Théodora, voulez-vous permuter, s'il vous plaît, que je sois à côté de la duchesse. (*Évolutions, manœuvres.*) Là !... Nous voilà en famille. (*Personne ne souffle plus mot. L'Empereur s'aperçoit qu'aucune présentation n'a été faite, et il est fort gêné, car il lui semble peu admissible que, même chez Paillard, il présente lui-même. Mais il improvise sur-le-champ un protocole. A la comtesse :*) Au fait,



comtesse, voulez-vous présenter Mme la duchesse de Xaintrailles à l'archiduchesse Théodora ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire, je m'acquitterais bien volontiers de cet office, mais la duchesse ne veut pas me reconnaître. Elle m'a déjà vue au *Figaro* et...

YVONNE — Ah !... Qui vous reconnaîtrait, comtesse ? Vous avez...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Trente kilos et quinze ans de moins. Je me suis mise au régime sec.

XAINTRAILLES. — Excellent régime.

YVONNE. — Je suis ravie de vous voir !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *à Théodora, familièrement.* — Madame la duchesse de Xaintrailles.

YVONNE, *plongeant sans se lever.* — Altesse Impériale...

THÉODORA. — Charmée...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je vais également vous présenter à Monseigneur l'archiduc Jean et à Monseigneur l'archiduc Arnolphe, son mari.

XAINTRAILLES, *entre ses dents.* — Tous les deux. (*Paul, qui a l'oreille fine, entend : il éclate de rire. Tout le monde rit sans savoir pourquoi.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Ma chère duchesse... la baronne Fafner, dame d'honneur de son Altesse Impériale.

LUTZBOURG, *présentant le duc.* — Monsieur le duc de Xaintrailles.

XAINTRAILLES, *à Théodora.* — J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à Son Altesse Impériale. J'ai

même eu le grand honneur de valser avec elle, alors presque enfant, à un bal de l'ambassade de France.

THÉODORA, *aimable.* — Oh! je me rappelle très bien. Je ne me suis jamais amusée comme ce soir-là.

PAUL. — Et moi donc! J'étais de garde à la citadelle. J'ai quitté mon poste et je suis venu en bombe. (*On rit.*) J'avais une peur que mon frère me vît! (*Gravement.*) Il ne m'aurait rien dit. Il était si bon! (*A Yvonne, avec émotion.*) Vous vous rappelez mon frère?

YVONNE, *pénétrée.* — Ah!...

XAINTRAILLES. — La nouvelle de sa mort inopinée a été pour nous un véritable deuil. Nous étions à Londres. La duchesse a pleuré. (*Silence. Quelques secondes véritablement funèbres.*)

PAUL. — Hum!... Nous pourrions continuer à dîner... Ah! mais... on va vous servir d'abord ce que nous avons déjà mangé. Et puis, quand vous nous aurez rattrapés, nous marcherons avec vous. (*Théodora, qui la trouve raide, pianote avec impatience sur la nappe. Les deux archiducs grignotent du pain sec.*)

YVONNE, XAINTRAILLES, *protestant.* — Oh!... Sire!...

PAUL. — Mais si. Nous avons déjà consommé une crème Dubarry qui était bonne, mais froide... il est vrai que nous l'avions fait attendre... des hors-d'œuvre, un pilaff de homard étonnant, et des noisettes de pré-salé à la Montmorency. Nous



aurons encore des bécasses au fumet avec une petite salade de saison, des pois à la française et des pêches cardinal.

YVONNE. — Si Votre Majesté veut bien nous autoriser à raccourcir un peu ce menu qui nous effraie, nous prendrons le dîner aux bécasses...

PAUL. — Faisons-nous des concesssions réciproques. Je vous tiens quitte du potage et des noisettes, mais je serais inconsolable si vous ne tâtiez pas du pilaff... Je n'admettrai pas d'objections... Maître d'hôtel... (*On sert le pilaff au duc et à la duchesse. Paul, accoudé, tournant complètement le dos à Théodora, regarde manger Yvonne avec la plus naïve admiration.*) Que vous êtes jolie à regarder manger et boire ! (*Discret sourire des autres, qui se rappellent le récit de la comtesse.*)

XAINTRAILLES, *impassible.* — Ce pilaff est merveilleux.

THÉODORA, *moqueuse.* — Mon oncle, il y a, à l'hôtel Cecil, à Londres, un cuisinier hindou qui fait des plats de son pays. Il vous les apporte lui-même dans le restaurant, et tout le temps que vous mangez, il vous surveille pour s'assurer que vous les dégustez bien comme il faut et dans les règles. Si cette comparaison n'était un peu irrévérencieuse, je dirais à Votre Majesté que vous me rappelez ce cuisinier hindou.

PAUL, *bon garçon, riant.* — Ah ! ah ! C'est fort drôle. (*A Yvonne.*) Ma nièce a beaucoup d'esprit. (*Yvonne s'incline en signe d'assentiment. — La suite. Après cette longue attente, on se jette sur les*

bécasses, que l'on dévore en silence. Aux petits pois, Paul qui n'est pas pour les légumes, repousse son assiette, s'accoude de nouveau et retombe en contemplation devant la duchesse, qui ne fait pas mine d'y prendre garde et ne perd pas une bouchée. — Pour dire quelque chose :) Ah! vous vous rappelez cette fête, à votre ambassade?...

YVONNE, XAINTRAILLES. — Ah!...

PAUL. — C'était charmant, l'ambassade de France en ce temps-là... (*Il s'aperçoit, un peu tard, que ses moindres paroles impériales peuvent avoir une portée.*) C'est toujours charmant. Je ne dois pas faire de comparaisons... Mais enfin, à cette époque-là, il y avait un personnel... particulièrement charmant... D'ailleurs, vous avez tous fait un joli chemin, j'ai su cela... (*Il n'en a jamais rien su, naturellement.*) Dites-moi, mon cher duc, et vous? Est-ce que vous ne nous reviendrez pas quelque jour?

XAINTRAILLES, *souriant.* — Ai-je besoin de dire à Votre Majesté que ce serait ma plus chère ambition? Mais... j'ai fait du chemin, comme parle Votre Majesté et... si je revenais, ce serait donc avec le titre d'ambassadeur...

PAUL. — Ah! bah?... Mais au fait, pourquoi pas? Il me semble qu'avec votre nom, vous êtes désigné pour une ambassade.

XAINTRAILLES. — Je suis en passe d'en obtenir une, bien que je sois un diplomate de carrière et que j'aie peu d'attaches politiques. Mais enfin, je compte beaucoup sur le prochain mouvement, qui est imminent.

Paul. — Oui. J'ai déjà été pressenti sur le changement possible de votre ambassadeur auprès de moi... Ah !... (*Arrière-pensées faciles à deviner.*) Ah ! vous êtes en passe d'obtenir une ambassade ?... Cela n'est pas pour nous déplaire... Nous vous en faisons d'avance nos compliments... Nous ne mangerons jamais toute cette énorme pêche cardinal... Duchesse, voulez-vous me faire un plaisir ? Vous allez la partager avec moi.

Yvonne. — Sire, bien volontiers... Oh ! Sire, à peine la moitié. Je n'ai réellement plus faim..

Paul. — Vous non plus ?... (*Un silence. On expédie les pêches.*) Sapristi ! Il est neuf heures et demie, déjà !... Le café, un peu vite... Dites-moi, duchesse, mon cher duc, est-ce que vous avez l'emploi de votre soirée ? Que comptiez-vous faire ?

Xaintrailles. — Nous allions en face, au Vaudeville.

Paul. — Ah ! çà, par exemple, voilà encore une chance ! Nous aussi, figurez-vous !... Quelles places avez-vous ?

Xaintrailles. — Une loge.

Paul. — Vous allez la donner à l'archiduchesse Théodora, qui se chargera des archiducs et de la baronne Fafner. Et vous viendrez avec moi. Nous garderons mon vieux Lutzbourg et la bonne comtesse.

Yvonne. — Nous sommes bien touchés de l'honneur que daigne nous faire Votre Majesté... mais... c'est que... nous avons une toute petite loge, que nous n'avions prise que pour nous deux...

PAUL. — Combien y a-t-il de places?

YVONNE. — Quatre, mais...

PAUL. — Ça fait le compte : Théodora, Jean Arnolphe et Fafner.

YVONNE. — Une loge de côté... on est très mal... Ceux qui seront derrière ne verront rien.

PAUL. — Peu importe. Du moment qu'il y a quatre places, c'est l'essentiel. Allons-nous-en. (*Il se lève. On se lève.*) Nous traversons à pied, bien entendu. Duchesse, je vais avoir la joie de vous offrir mon bras. Mon cher duc, traversez la comtesse. Lutzbourg reste en arrière pour l'addition. Donnez votre coupon aux autres, ils sauront toujours s'en tirer.

L'Empereur entraîne la duchesse avec une telle rapidité qu'elle n'a pas le temps de prendre décemment congé de Théodora et des archiducs. Xaintrailles suit, du même train, avec la comtesse, qui n'en peut mais. Quand ils arrivent au théâtre, le deuxième acte vient de commencer.

Leur loge est celle de la direction, c'est-à-dire la baignoire d'avant-scène à droite, la même que, chez lui et dans ses théâtres impériaux, Paul a l'habitude d'occuper. Le salon de cette baignoire est très vaste. Deux portes, dont l'une communique avec la scène. — La comtesse et Lutzbourg, qui rejoint quelques instants plus tard, se tiennent en arrière. Paul s'assoit à droite, la duchesse entre lui et le duc. Bien que l'Empereur soit peu en vue, sa présence est aussitôt signalée, sur la scène comme dans la salle. Les lorgnettes se braquent sur lui. Les acteurs serrent leur jeu. Paul écoute, sans dire un mot. Mais chaque fois qu'il sent qu'il va rire ou applaudir, il se tourne d'abord vers la duchesse, comme pour lui demander son assentiment préalable. — Rideau. — Rappels.

PAUL, *après un temps, un peu gêné.* — J'aimerais bien bavarder avec vous pendant l'entr'acte... Mais je crois que Réjane serait surprise, et à bon droit,

si je n'allais tout de suite lui présenter mes compliments.

Yvonne. — Ah ! Sire ! quelle merveilleuse artiste !

Il fait un petit salut étriqué, pour s'excuser de sortir, et il disparaît. A la porte, il trouve un huissier du théâtre qui le conduit jusqu'à la loge de Réjane. — Yvonne et Xaintrailles restent autant dire seuls, Lutzbourg et la comtesse s'étant retirés tout au fond du salon. Ils lorgnent dans la salle. Ils ne se disent rien. Vers la fin de l'entr'acte, quelques mots, sans se regarder.

Xaintrailles, *moitié ironique, moitié sincère.* — Vous savez que je vous admire.

Yvonne. — Ah ?...

Xaintrailles. — Vous me rappelez... notre ancienne patronne, quand nous étions deuxième secrétaire là-bas, l'ambassadrice... la marquise de Chameroy.

Yvonne. — Est-ce une critique ou un compliment ?

Xaintrailles. — Mme de Chameroy a fait toute la carrière de son mari, qui n'aurait jamais été ambassadeur sans elle.

Yvonne. — Vous êtes trop modeste. Vous n'avez pas besoin de moi pour être nommé ambassadeur.

Xaintrailles. — Eh ! eh !... Il ne s'agit pas seulement d'être nommé, mais de l'être... ici ou là.

Yvonne. — Vous m'attribuez des arrière-pensées ?

Xaintrailles, *souriant.* — Oui. (*Un temps.*)

Yvonne, *reprenant.* — Votre comparaison entre moi et la marquise n'est pas très juste. Mme de Cha-

meroy était ambitieuse pour elle-même, et se servait de son mari comme d'un moyen.

XAINTRAILLES, *avec déférence.* — Je sais que vous êtes désintéressée et que votre ambition n'est qu'une forme de l'affection que vous voulez bien avoir pour moi.

YVONNE, *un peu mélancolique, mais sans amertume.* — Mon affection prend les formes qu'elle peut prendre...

L'Empereur rentre, le rideau lève.

Le troisième acte se passe comme le deuxième, sauf que, cette fois, il y a des larmes. Paul se mouche plusieurs fois bruyamment. A l'entr'acte, il est encore tout ému. Xaintrailles se retire tout au fond de la loge, mais l'Empereur ne trouve rien à dire à la duchesse. Les minutes passent. Elle se garde bien de venir au secours de Sa Majesté.

PAUL, *enfin.* — Duchesse, je suis très mécontent de moi... Voilà deux heures que je souhaite ce tête-à-tête... J'ai mille choses à vous dire, et je suis tellement intimidé que je ne vous dis rien du tout.

YVONNE. — Intimidé ? Je pense que Votre Majesté veut se moquer de moi.

PAUL, *avec quelque impatience.* — D'abord, je vous en supplie, quand personne ne nous écoute, n'employez pas pour me parler ces formules toutes faites... Nous sommes de vieilles connaissances... Il y avait naguère entre nous une... une convention de familiarité.

YVONNE. — Sire, cette familiarité serait-elle de mise aujourd'hui ?

PAUL. — Certainement, madame... Ici, je n'ai que ma place au parterre, comme disait votre roi



Louis XVIII. Et, en somme, c'est moi qui suis chez vous.

YVONNE, *ne perdant pas la carte.* — Oh !... c'est une façon de parler... mais Votre Majesté me rendrait bien heureuse si elle daignait venir chez moi... positivement.

PAUL, *radieux.* — Quelle bonne idée ! Dites-moi un jour.

YVONNE. — Mais... il me semble que c'est à Votre Majesté d'en décider.

PAUL. — C'est vrai... Nous sommes aujourd'hui ?

YVONNE. — Mardi.

PAUL. — Alors, mardi prochain,

YVONNE. — Je ferai présenter à Votre Majesté, dès demain, la liste de mes invités.

PAUL. — Il faut également que vous me promettiez de venir me rendre chez moi la visite que je vais vous faire ici.

YVONNE. — Hélas ! Sire, quelle vraisemblance ?

PAUL. — Le duc vient de nous dire qu'il n'y a pas impossibilité.

YVONNE. — Le duc se berce d'illusions. Il croit possible ce qu'il désire ardemment. Votre Majesté n'ignore point qu'il n'est pas si simple d'obtenir une ambassade... ni surtout telle ou telle ambassade. Tout ne dépend même pas de notre gouvernement. Il faut encore être d'avance *persona grata* pour le gouvernement auprès duquel on souhaite d'être accrédité...

PAUL. — Ah çà, duchesse, douteriez-vous par hasard que le duc fût *persona grata* auprès de nous

et que nous fussions prêt à faire connaître nos sentiments là-dessus à qui de droit?... (*Mélancoliquement.*) Mais c'est vous peut-être qui ne vous souciez pas de revenir dans notre pays ?

YVONNE. — Moi ?

PAUL. — Vous n'en avez peut-être pas emporté un très bon souvenir ? (*Il baisse les yeux.*)

YVONNE. — Sire, je ne sais pas, à vous dire vrai, quant à moi, ce qu'on appelle un mauvais souvenir... Le passé, quel qu'il soit, se revêt de tant de grâce mélancolique, que le souvenir même des jours tristes... a une douceur... (*Silence.*)

PAUL. — Duchesse... il y a une chose qui... depuis... depuis lors... m'a toujours tracassé... J'aurais voulu savoir si... en bien ou en mal... vous pensiez à moi quelquefois...

YVONNE, *avec franchise.* — Très souvent.

PAUL. — ... si vous pensiez à moi... vous vous rappelez, comme... comme je disais naguère... si vous pensiez à moi par mon petit nom ?

YVONNE, *finement.* — Mais, Sire, quand on pense à un souverain ou qu'on parle de lui, on l'appelle toujours par son petit nom.

PAUL, *triste.* — Oui... en ajoutant un numéro...



CHAPITRE XI

POUR RENCONTRER S. M. L'EMPEREUR PAUL VII

A l'hôtel de Xaintrailles, rue de Xaintrailles, entre la rue Vaneau et celle de Babylone. Le grand salon Empire, décor déjà vu : c'est là qu'un jour, au temps de leurs calmes fiançailles, Francis et Yvonne tombèrent d'accord que, pour les gens de qualité, déplacés dans notre milieu démocratique, la diplomatie, c'était l'émigration.

Pilastres ioniques stuqués de jaune. Portes-fenêtres, fenêtres et panneaux de glace cintrés. Draperies violettes de soie molle sans doublures, à franges. Une statue antique sur un dé de marbre : un lampadaire fait pendant. Un lustre de Percier Fontaine : Victoire de bronze vert, suspendue au moyen de nombreuses chaînettes parmi des obélisques de cristal ; branches en couronne, les extrémités en têtes de lions où sont plantées les bougies. Du centre de la couronne et des pieds de la Victoire pend une boule, de la boule pend un gland. Guéridons, ottomane, *somno*, fauteuils et chaises à coussins mobiles, de velours ciselé jaune soufre. Pendule Amour et Psyché : les deux personnages nus, et dans une attitude qui inspirerait des craintes s'ils n'étaient séparés jusqu'à mi-corps par une borne de marbre, où est le cadran.

Les portes-fenêtres sont ouvertes : on pourra circuler dans le jardin à la française et dans les charmilles. Les portes donnant sur les appartements sont également ouvertes. Celle de gauche donne sur une bibliothèque ogivale, exécutée en 1828, qui servira aujourd'hui de foyer pour

les artistes. Celle de droite donne sur un boudoir qui servira de salon diplomatique. C'est une petite pièce toute en glaces, sauf le parquet : parois de glaces, plafond de glaces, avec peintures — danseuses antiques, encadrements de fleurs style pompéien. On pourrait bien trouver cela un peu boutique de pâtissier, ou même... oui..., si ces peintures n'étaient de véritables merveilles ; mais ce sont des merveilles. — Meubles de bois de citronnier, satin vert, semis d'abeilles.

Le duc et la duchesse de Xaintrailles sont assis dans le boudoir des glaces. Ils attendent leurs invités, augustes et autres. XAINTRAILLES, redingote noire ouverte, le pantalon pareil bien entendu, le gilet de la même soie que les revers de la redingote. Cravate maïs avec bague ornée de trois perles en rang. YVONNE, qui a le sens du décor, se costume toujours un peu — bien que cela soit à l'opposé de son goût — quand elle reçoit dans l'hôtel de Xaintrailles. Elle porte aujourd'hui une sorte de tunique mauve, à la Récamier. Elle joue d'une grande écharpe de crêpe de Chine, verte, à franges.

XAINTRAILLES. — C'est fait. Le chef du cabinet du ministre... que vous allez voir... m'a même laissé entendre qu'il n'était pas impossible que ma nomination fût officielle dès demain... Je ne suis pas fâché qu'elle ne le soit pas encore aujourd'hui, et que l'empereur Paul, en se rendant à notre invitation, ne vienne pas chez l'ambassadeur de France, mais chez le duc de Xaintrailles. Il y a quelque chose de plus avantageux. Je ne dois pas la visite impériale à ma fonction, mais à mon nom. Vous sentez ?

YVONNE. — Très bien.

XAINTRAILLES, *avec déférence*. — Je la dois à vous surtout. Vous avez manœuvré avec une tactique de femme supérieure en invitant Sa Majesté comme

par surprise. Il paraît que l'annonce de cet événement mondain, qui marque la quasi-intimité de nos relations avec l'Empereur, est ce qui a le plus décidé le Président de la République à signer le décret.

YVONNE. — Je le crois... Il importe maintenant que nous donnions au Souverain un avant-goût de ce que deviendra, sous notre règne, l'ambassade de France, qu'il faut qu'il prenne l'habitude de fréquenter.

XAINTRAILLES. — Cela est juste.

YVONNE. — Dans cette vue, j'ai cru devoir... risquer... quelque chose de si hardi que j'ai différé jusqu'au dernier moment de vous en faire part.

XAINTRAILLES, *dressant l'oreille.* — Ah ?

YVONNE, *souriant.* — Oh ! ne vous inquiétez pas, il sera toujours temps de renoncer à la chose si elle ne vous agrée point.

XAINTRAILLES. — Quelle chose ? (*Avec un grand calme.*) Vous me faites bouillir.

YVONNE. — J'ai pensé qu'il fallait tout de suite mettre dans la tête de l'Empereur que notre ambassade serait un lieu de suprême bon ton... où l'on n'avalerait tout de même pas sa canne, si j'ose dire... enfin que notre *home* serait... une réduction de ce Paris qu'imaginent les étrangers... qui est le sanctuaire du goût... mais aussi le café-concert de l'Europe.

XAINTRAILLES. — Oh ! oh !

YVONNE. — Nous lui ferons donc tout d'abord entendre les frères Sisson. C'est le meilleur quatuor

de Paris. Ensuite, je ne pouvais pas ne pas lui exhiber la plus qualifiée des cantatrices mondaines, la grosse comtesse de Quincy...

XAINTRAILLES. — Mme de Quincy ne vous aurait pas pardonné de l'oublier... Elle mourrait si Paul VII quittait Paris sans qu'elle ait eu l'occasion de chanter *J'ai perdu mon Eurydice*, devant lui.

YVONNE. — Elle ne mourra pas. Elle chantera *J'ai perdu mon Eurydice*. Mais je soupçonne l'Empereur d'être aussi réfractaire à Gluck qu'à la musique de chambre, et j'ai pensé que, pour lui... rincer l'oreille, nous ne pouvions rien faire de mieux que de lui offrir Mlle Louise Sommier, dans son répertoire.

XAINTRAILLES. — Vous dites ?

YVONNE. — Louise Sommier.

XAINTRAILLES. — La grosse...

YVONNE. — L'énorme Louise Sommier, de l'Alcazar. (*Un très long silence. Xaintrailles pèse le pour et le contre. On sent que les destinées de l'Europe s'agitent. Yvonne le regarde, souriant toujours.*) Eh bien ?

XAINTRAILLES, *avec décision, se levant.* — Eh bien !... c'est raide, mais c'est très fort. (*Il baise avec reconnaissance la main d'Yvonne.*)

UN VALET DE PIED, *entrant.* — Monsieur le duc, ce sont les dames viennoises.

XAINTRAILLES (*geste de général en chef devant l'ennemi.*) Dans le kiosque.

YVONNE. — Et ces messieurs Sisson ?

Le valet de pied. — Madame la duchesse, ils viennent d'arriver, on les a installés dans la bibliothèque.

Yvonne. — Bien. (*Le valet de pied se retire.*)

Xaintrailles, *à la fenêtre.* — Ah ! je crois que voilà votre Louise Sommier qui vient par le jardin à la française... Sapristi ! ma chère, vous n'avez pas pensé à lui dire de ne pas arborer une toilette trop tapageuse, et surtout de surveiller son chapeau ?

Yvonne. — Comment donc est-elle ?

Xaintrailles. — Elle est en bourreau, tout en rouge.

Yvonne, *consternée.* — Oh !... (*Elle vient à la fenêtre.*) C'est lamentable !... Et ce monument !... Ah ! (*Elle éclate de rire.*) Ah !...

Xaintrailles, *un peu piqué.* — Vous trouvez cela risible ?

Yvonne. — Comment, vous êtes myope à ce point-là ? Mais ce n'est pas Louise Sommier, c'est la comtesse de Quincy !

Xaintrailles. — Elle est folle ? En voilà une tenue pour chanter *J'ai perdu mon Eurydice !*

Yvonne, *sérieusement.* — Ça vaut mieux que si elle s'était mise en travesti.

La comtesse de Quincy, *entrant.* — Bonjour, ma chère duchesse... mon cher duc... J'ai failli vous faire faux bond !

Yvonne, Xaintrailles, *regrettant presque...* — Ah ?

La comtesse de Quincy. — Figurez-vous... Je

me suis réveillée ce matin avec un mal de gorge affreux ! Mais je me suis badigeonnée d'iode de la tête aux pieds...

YVONNE, XAINTRAILLES, *avec une horreur qui se conçoit.* — Oh !

LA COMTESSE DE QUINCY, *avec force.* — De la tête aux pieds !... et me voilà.

YVONNE. — Comme nous vous remercions !... Sans vous, tout notre programme s'effondrait !... (*A ce moment, on introduit une personne aussi volumineuse que la comtesse de Quincy, un peu moins vulgaire et habillée avec un goût irrréprochable : tulle noir point d'esprit, à volants de dentelle noire sur transparent de soie gris perle — un chapeau de rien du tout. Malheureusement le corsage est formidable, et si provocant qu'on a toutes les peines du monde à ne pas l'empoigner à pleines mains sans y penser. Cette personne si comme il faut, sauf un petit détail d'architecture dont elle n'est point responsable, est Mlle Louise Sommier, de l'Alcazar.*) Ah ! mademoiselle... (*Présentant.*) Mon mari.

XAINTRAILLES. — Mademoiselle... Personne plus que moi n'apprécie votre talent si distingué, si fin...

LOUISE SOMMIER, *qui en a plein la bouche.* — Vrai, monsieur le duc ?

LA COMTESSE DE QUINCY. — Présentez-moi...

XAINTRAILLES, *étourdiment.* — La comtesse de Quincy... Mlle Louise Sommier, de l'Alcazar.

LA COMTESSE DE QUINCY. — Hein ?

XAINTRAILLES. — Ah ! pardon...

LA COMTESSE DE QUINCY. — Comment donc, je suis très honorée...

LOUISE SOMMIER. — Vous badinez, comtesse, c'est moi... Votre nom ne m'est pas inconnu.

LA COMTESSE DE QUINCY. — Ah ! bah ?

LOUISE SOMMIER. — Et... nous allons avoir celui de vous ouïr ?

LA COMTESSE DE QUINCY. — Après vous.

LOUISE SOMMIER. — S'il en reste, comme on dit.

YVONNE, *coupant court.* — Je vais conduire Mlle Sommier au foyer des artistes. (*Elle se retire avec Louise.*)

LA COMTESSE DE QUINCY, *à Xaintrailles.* — Vous allez montrer à l'Empereur cette divette de café-concert !

XAINTRAILLES. — Ce n'est pas la première qu'il verra.

LA COMTESSE DE QUINCY. — Au fait, je ne suis pas fâchée qu'il puisse faire la comparaison entre un talent d'amateur et un talent de professionnel.

XAINTRAILLES. — Est-ce que vous avez l'intention de nous chanter : « Moi j'casse des noisettes en m'asseyant d'sus ? »

LA COMTESSE DE QUINCY, *riant.* — Ce serait une idée !

XAINTRAILLES, *passant avec elle dans le salon.* — Ne la creusez pas.

Yvonne les rejoint. Les invités affluent. Ils arrivent tous d'un coup, dans les cinq minutes qui précèdent l'heure (indiquée sur les cartes) de l'arrivée du Souverain.

Le salon une fois rempli, comme l'étiquette défend que l'on prenne aucun plaisir avant que l'Empereur vienne, on en est réduit à se regarder. La compensation est mince et le spectacle peu réjouissant. Le Faubourg est là au grand complet. Il y a de quoi affliger le cœur des nationalistes, car à l'exception de quelques princesses exotiques, et d'Américaines dont la beauté, comme la santé, paraît insolente, c'est un pauvre choix de physiques provinciaux et surannés : grandes femmes chevalines, malheureuses petites femmes rabougries. Les hommes témoignent peut-être plus cruellement encore des dangers d'une sélection excessive : affinés jusqu'à la difformité, les uns poussés en branches, les autres noués, pas un seul de taille moyenne. Plusieurs ont rétrogradé jusqu'à la rusticité primitive. Les yeux surtout sont significatifs, avec leurs regards vides ou inquiets, trahissant les phobies les plus baroques. On voit là de magnifiques spécimens d'un abrutissement auquel n'atteindront jamais les gens qui ne sont pas nés. — Des toilettes de la rive gauche, banales, sans goût, mesquines. Signe distinctif, les corsets : des corsets de saintes ! — Presque tous les hommes en jaquette (quelle faute !) Assortiment fabuleux de cravates. Conversations particulières.

Après un temps infini :

XAINTRAILLES, *en détresse, à Yvonne.* — L'Empereur est terriblement en retard. Il me semble qu'on pourrait faire jouer les dames viennoises, au lointain.

YVONNE. — C'est une idée. (*Xaintrailles va donner les ordres. On commence à entendre une vague musique.*)

XAINTRAILLES, *revenant.* — Enfin ! Voilà au moins quelqu'un. C'est Son Altesse Impériale l'archiduchesse Théodora. Venez.

Ils vont la recevoir au pied du perron. Ils rentrent, l'encadrant. La grosse Fafner suit. On se lève. La haie. Plongeons. — L'archiduchesse a eu l'étrange idée de s'habiller en homme ou à peu près. Son costume quasi-tailleur est l'objet des plus vives critiques.

THÉODORA, *s'asseyant.* — Comme c'est joli chez

vous ! (*Elle invite d'un geste Yvonne à s'asseoir auprès d'elle. Xaintrailles reste debout à côté du fauteuil, Fafner s'assoit derrière.*) J'aime beaucoup l'Empire. J'en ai chez moi. Vous verrez cela. Car on dit de plus en plus ??...

XAINTRAILLES, *s'inclinant très bas.* — Oui, Altesse Impériale.

THÉODORA. — Nous nous en félicitons tous. (*Nouvelle inclination de Xaintrailles et d'Yvonne.*) C'est charmant, cette musique lointaine... (*Silence.*) Quel joli début de printemps ! (*On vient dire un mot à l'oreille de Xaintrailles.*) Est-ce que c'est l'Empereur ?

XAINTRAILLES. — C'est Monseigneur l'archiduc Jean.

THÉODORA. — Seul ? Comment l'archiduc Arnolphe n'est-il pas avec lui ? (*Mais Xaintrailles et Yvonne se sont dérobés pour aller recevoir l'archiduc. Théodora se tourne vers Fafner.*) Vous voyez, Fafner, l'Empereur est ridiculement en retard, comme d'habitude. Nous avions dix fois le temps, nous pouvions attendre le courrier.

FAFNER. — Altesse, je m'éclipserai tout à l'heure, je courrai le chercher à l'hôtel et je vous le rapporterai ici...

THÉODORA. — Oh ! pas tout le courrier, seulement la lettre que j'attends de mon frère. Il n'y a que lui qui puisse me donner, sur les débats du conseil de guerre, des informations exactes et dignes de foi.

FAFNER. — Est-ce que Votre Altesse Impériale...

si j'ose l'interroger... pense que l'acquittement du comte de Schinznach pourrait être prononcé aujourd'hui même ?

THÉODORA. — Oui, le procès peut être expédié en deux audiences, celle d'hier, dont mon frère me rendra compte dans sa lettre, et celle d'aujourd'hui, où le verdict serait prononcé... Mais j'aurais déjà une dépêche... (*Entrée de l'archiduc Jean avec le cérémonial d'usage. Il vient s'asseoir à côté de Théodora, qui se penche vers lui, Xaintrailles et Yvonne s'écartent par discrétion.*) Pourquoi Arnolphe n'est-il pas avec vous ?

JEAN. — Je n'en sais rien. Je l'ai attendu des éternités, et puis j'ai craint d'arriver trop tard...

THÉODORA. — Chut! l'Empereur.

Grand brouhaha. Tout le monde se lève. La haie. Paul défile, entre Xaintrailles et Yvonne. Il cause avec la duchesse très familièrement. La comtesse d'Eschenbach et Lutzbourg suivent, inaperçus.

Paul ne regarde ni à droite ni à gauche; mais comme il devine bien qu'on le salue, il répond machinalement, d'un petit balancement régulier du haut du corps. On le met dans un fauteuil, à côté de Théodora, et dans la poche des musiciens, qui viennent d'entrer.

PAUL. — Bonjour, Théodora. (*A Jean.*) Bonjour... Vous n'êtes que deux ? (*A Yvonne.*) Asseyez-vous là, je vous prie. (*C'est à sa droite.*)

YVONNE, *s'en défendant.* — Mais...

PAUL. — Nous y tenons absolument. (*Elle s'assied. Il voit que les musiciens attendent un ordre. Il fait un signe de la main. Aussitôt les frères Sisson attaquent. — Religieux silence. — Après trois ou quatre mesures, très haut.*) Hum !... (*Il rougit.*

— *Long silence, musique. Il dodeline de la tête. Il se penche vers Yvonne.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

YVONNE, *à mi-voix.* — Sire, c'est un des plus beaux quatuors de Beethoven.

PAUL, *faisant tout ce qu'il peut pour étouffer sa voix.* — Ah ! vraiment ? Grande musique alors... Au reste, nous ne nous la redoutons pas... Nous ne redoutons pas non plus la petite... Hum !... (*Un passage pianissimo. On entend au lointain l'orchestre des dames viennoises, qui a continué de jouer, faute d'avertissement. Les invités se regardent avec surprise. Quelques sourires.*)

XAINTRAILLES, *bas.* — Sac à papier !

PAUL. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

YVONNE, *très ennuyée.* — Sire, c'est un orchestre de dames viennoises qui joue dans le jardin. On a oublié de les faire taire...

PAUL. — Mais non, mais non, ne les faites pas taire. C'est idéal ce qu'elles jouent là.

YVONNE. — Oui, Sire, mais... le mélange...

PAUL. — Je me permets, duchesse, de n'être pas de votre avis. J'aime les mélanges, moi. (*Xaintrailles et Yvonne se regardent avec désespoir. Finalement, la cacophonie devient si offensante que le duc se décide à y mettre un terme, en dépit du goût de Sa Majesté pour les mélanges. On le voit qui fait une course furieuse à travers le jardin. L'instant d'après, le conflit cesse. — Le premier morceau du quatuor s'achève sans autre accident, exécuté d'ailleurs à merveille. Silence de mort. — Après un temps très appréciable.*) Hein ? c'est fini ?

YVONNE. — Oui, Sire.

PAUL. — Alors bravo. (*Il donne le signal des applaudissements. Yvonne applaudit après lui.*)

TOUS LES ASSISTANTS. — Ah ! bravo, bravo !... Quel ensemble ! Quel velouté !... Bravo !

Les frères Sisson s'inclinent légèrement devant l'Empereur. — Silence. Le second morceau.

PAUL. — Ah ! ah !... Qu'est-ce que c'est maintenant, duchesse ?

YVONNE. — Toujours le quatuor, Sire.

PAUL. — Le même ?

YVONNE. — Oui, mais le second morceau.

PAUL. — Ah ! il y en a plusieurs ? (*Il pousse un profond soupir, se renverse dans son fauteuil et suit l'exécution du morceau avec une attention mélancolique. Mais, sentant que le sommeil le gagne, il s'astreint, pour n'y pas céder, à donner des marques intermittentes d'admiration. — Tout d'un coup.*) Bien, ça !... (*Un trait : il rit comme si on l'avait chatouillé.*) Ah ! ah !... Ah ! c'est inouï, n'est-ce pas, duchesse ?

YVONNE. — Oui, Sire.

PAUL, *sur un point d'orgue.* — Bravo !...

Ce n'était pas la fin. Désarroi. Enfin le morceau s'achève. Paul donne le signal des applaudissements. — Le troisième morceau. Il fronce les sourcils. Il commence à la trouver mauvaise. Il boude. — Enfin ! Ce quatuor est terminé. Il applaudit avec soulagement.

TOUS LES ASSISTANTS. — Bravo !... Quel ensemble !... Quel velouté !...

PAUL, *qui est très poli, se lève et dit aux frères*

Sisson : — Nous vous remercions, messieurs. (*Les artistes s'inclinent, et Paul aussi, une ou deux fois. Après quoi, il se rassied, sans avoir trouvé rien de mieux à dire. Cependant la comtesse de Quincy s'est approchée du piano. Elle est émue, elle est épanouie, et de la même couleur que sa robe. L'accompagnateur prélude. Elle fait une profonde révérence. — A Yvonne.*) Qu'est-ce que ça va être, maintenant?

YVONNE. — Sire, Mme la comtesse de Quincy, la plus célèbre de nos cantatrices mondaines...

PAUL. — Ah ! c'est une femme du monde ?

YVONNE. — Oui, Sire, et je demanderai à Votre Majesté la permission de vous la présenter...

PAUL. — Après, oui... Qu'est-ce qu'elle va nous chanter ?

YVONNE. — L'air d'*Orphée*.

PAUL. — Ah ! ah ! C'est le tour de la musiquette ?

YVONNE, *souriant*. — Pas encore... L'air d'*Orphée* de Gluck.

PAUL. — Soit. Allons-y.

LA COMTESSE DE QUINCY, *chantant*. — J'ai perdu mon Eurydice... Rien n'égale ma douleur...

PAUL. — Ah ! oui, je connais ça.

LA COMTESSE DE QUINCY. — Rien n'égale..., etc. : etc.

PAUL, *dès qu'elle a fini*. — Bravo ! Bravo !... C'est magnifique, et puis ça n'est pas d'une longueur démesurée. (*La comtesse est près de l'Empereur et se trémousse.*)

YVONNE. — Votre Majesté a daigné m'autoriser à lui présenter Mme la comtesse de Quincy.

PAUL. — Mais oui, comment donc !... Vous avez une belle, une forte voix, madame, et vous choisissez heureusement vos morceaux.

LA COMTESSE DE QUINCY. — Ah !... Ah ! Dieu ! Sire !... (*Plongeon.*)

PAUL, *à Yvonne.* — Alors, c'est maintenant que nous allons entendre des choses un peu plus... eh ?

YVONNE. — Mon Dieu ! Sire... je suis... bien heureuse que Votre Majesté m'exprime un désir... qui justifie une idée un peu hardie que j'ai eue... J'ai fait venir... à tout hasard, car je ne me permettrais pas... si Votre Majesté elle-même ne m'y encourageait... J'ai fait venir... une personne...

PAUL. — Qui ?

XAINTRAILLES, *souriant.* — Je vois que la duchesse n'osera jamais dire le nom à Votre Majesté. Il s'agit Mlle Louise Sommier, de l'Alcazar.

PAUL. — Louise Sommier ? La grosse Louise ?

XAINTRAILLES. — Oui, Sire.

PAUL, *ravi.* — Eh bien, duchesse, vous pouvez vous vanter d'avoir eu là une idée supérieure ! Comme nous vous l'avons dit déjà, nous ne redoutons pas la grande musique, mais on est plus ou moins bien disposé suivant les jours, et cette après-midi, nous donnerions toutes les Eurydice de l'enfer pour une chansonnette bien troussée.

LE COMTESSE DE QUINCY, *à portée d'entendre.* — Oh !... (*Elle s'éloigne, suffoquée.*)

Apparition de Louise Sommier. Vif mouvement de curiosité.

PAUL. — Ah !... (*Il applaudit pour lui faire une entrée. Tout le monde applaudit. Quelques accords.*)

LOUISE SOMMIER, *après un demi-plongeon.* — Petits oiseaux... Printemps nouveau... Amour, ivresse... et le bon Dieu !

PAUL — Qu'est que c'est que ça ?... Dites donc, duchesse, cette dame... n'est pas Louise Sommier ?

YVONNE, *riant.* — Si, mais elle craint sans doute, en présence de Votre Majesté...

PAUL. — Ah ! mais non, pas de demi-mesures. Vous m'avez promis Louise Sommier, je veux Louise Sommier, je ne veux pas Loïsa Puget... Voulez-vous lui faire savoir que nous ne redoutons pas le sel attique, fût-il un peu gris ?

YVONNE. — Certainement. (*Elle se lève, va dire un mot à Louise Sommier et revient.*) Votre Majesté va être servie.

PAUL, *qui pense à tout.* — Nous ne voulons incommoder personne. S'il y a ici des jeunes filles, nous les autorisons à se retirer.

YVONNE. — Oh ! non... Ah ! si, la marquise d'Amplepuis est venue avec sa fille.

PAUL. — Allez avertir la marquise d'Amplepuis, nous le désirons.

YVONNE, *à une dame près de laquelle se tient assise, toute raide, une jeune fille chlorotique et âgée de trente-six ans.* — Ma chère marquise, je vous préviens que Mlle Sommier va nous chanter des choses assez vives. Si vous craignez pour Adélaïde-Marie...

ADÉLAÏDE-MARIE, *protestant.* — Oh !... mais... madame la duchesse...

LA MARQUISE D'AMPLEPUIS, *après un temps de réflexion.* — Je ne pense pas qu'il y ait d'inconvénient... C'est comme pour l'opéra ; je ne permettrais pas à ma fille le *Don Juan* de Molière et je lui permets celui de Mozart, à cause de l'orchestre et de la salle. De même, je ne la mènerais évidemment pas à l'Alcazar, mais il me semble qu'elle peut entendre M[lle] Sommier ici, en présence d'un souverain.

YVONNE, *convaincue par ce raisonnement.* — C'est juste, la présence de l'Empereur sauve tout.

Elle retourne auprès de Paul, et Louise Sommier commence. Sa Majesté est servie. — Détente générale. On se déboutonne. On se lève, on serre les rangs, on se bouscule. On vient tout près du piano, sans aucun égard pour l'Empereur qui, toujours bon garçon, n'y prend pas garde. On oublie l'étiquette jusqu'à rire avant lui. — Seule, Adélaïde-Marie demeure impassible. Ah ! elle peut tout entendre, celle-là. Elle pourrait même tout voir, ça ne lui ferait ni froid, ni chaud.

PAUL, *après le sixième numéro.* — Ah ! ah !... Ah ! c'est exquis, je n'en peux plus... Duchesse, je veux absolument que vous me présentiez cette grande artiste.

YVONNE. — Mais, Sire, à l'instant même... Mademoiselle... (*Louise Sommier approche.*) L'Empereur daigne m'ordonner de vous présenter à lui.

PAUL, *toujours poli, se levant.* — Mademoiselle, vous nous avez fait plaisir.

LOUISE SOMMIER. — Vraiment ?... Ah ! Majesté !... (*Mais elle n'en saurait dire plus. — Petits saluts*

réciproques. Ils sont aussi embarrassés l'un que l'autre.)

PAUL. — D'ailleurs... cela ne nous a pas surpris. Nous avions beaucoup entendu parler de vous.

LOUISE SOMMIER, *recouvrant subitement la parole* (*il vaudrait mieux pas*). — Oui?... Moi aussi, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

PAUL. — Ah! ah!... (*Discrète hilarité.*) Vous n'êtes pas fatiguée?

LOUISE SOMMIER. — Jamais de faire plaisir à Votre Majesté.

PAUL. — Ni nous de vous entendre, mademoiselle, ni nous de vous entendre.

Il se rassoit, Louise recommmence à débiter de petits chefs-d'œuvre, où il est de moins en moins question des fleurs, des oiseaux et du bon Dieu. — L'archiduc Arnolphe, auquel personne ne pense plus, fait à ce moment son entrée. Il demeure stupéfait de ce qu'il entend et de ce qu'il voit. — Mais il profite du tohu-bohu pour se glisser, sans être signalé, jusqu'à l'archiduc Jean. Il le tire par sa manche.

ARNOLPHE, *bas*. — Venez un peu. (*Ils cherchent une retraite. Ils découvrent le salon des glaces. Au même instant, la baronne Fafner, qui a filé tout à l'heure, revient, joint l'archiduchesse Théodora et lui remet une lettre et une dépêche.*)

JEAN, *à Arnolphe*. — Qu'est-ce que c'est? (*Ils s'assoient.*)

ARNOLPHE. — Je viens de recevoir d'excellentes nouvelles de là-bas!

JEAN. — Ah!

ARNOLPHE. — Il est condamné à vingt ans de forteresse.

JEAN. — Qui ?

ARNOLPHE. — Notre petit sous-lieutenant de hussards... le comte Philippe de Schinznach, pour l'appeler par son nom...

JEAN. — Oh !

ARNOLPHE. — C'est comme je vous le dis... On a trouvé un excellent terrain. Le président du Conseil de guerre, qui est parfait, a pensé avec juste raison que, si on jugeait notre Schinznach pour le crime qu'il a commis, c'est-à-dire pour avoir giflé...

JEAN. — Passons.

ARNOLPHE. — ... Si on le jugeait pour ça, cela ferait jaser, et d'ailleurs la condamnation était douteuse. Alors on a fait fabriquer un petit faux, qu'on lui a attribué. Les experts ont naturellement reconnu son écriture, et le verdict a été rendu à l'unanimité.

JEAN. — A la bonne heure!... Ah ! je suis ravi de ce que vous m'annoncez là.

ARNOLPHE. — L'honneur est sauf. (*Ils se serrent la main avec effusion.*)

THÉODORA, *survenant.* (*Elle est toute pâle, mais d'un calme effrayant.*) — Vous voilà, vous... tous les deux?... Vous êtes de jolies canailles...

ARNOLPHE. — Pas si haut. (*Qui entendrait? Louise Sommier chante toujours.*)

THÉODORA. — Mon frère m'a écrit, je sais tout... Si vous vous imaginez que ça va se passer comme ça, c'est que vous ne me connaissez guère... Bonsoir. (*Elle sort.*)

JEAN, *un peu inquiet.* — Où va-t-elle ?

ARNOLPHE. — Prendre l'air, ça la calmera... Ce soir, elle... se divertira, et demain elle n'y pensera plus du tout.

FAFNER, *entrant dans le salon des glaces.* — Mon Dieu !... Ah !... Ah ! monseigneur... je suis bien tourmentée... L'archiduchesse vient d'avoir un accès de colère terrible. Elle n'a rien dit, mais c'était pire, je la connais. Et puis elle est partie, je l'ai vue qui venait par ici...

ARNOLPHE. — Elle n'a fait qu'un saut dehors. Tâchez donc de la rattraper.

JEAN. — C'est plus prudent.

Louise Sommier ayant épuisé son répertoire, l'Empereur vient se reposer quelques minutes dans le salon des glaces. Lutzbourg le rattrape, lui dit deux mots à l'oreille, puis sort et revient, lui amenant un des secrétaires de son ambassade qui a demandé à entretenir sur-le-champ Sa Majesté. — Yvonne et Xaintrailles se retirent et laissent l'Empereur avec le secrétaire dans le salon, dont la porte est fermée. Ils se multiplient auprès de leurs invités moindres, un peu négligés jusqu'à présent. On se répand dans les jardins. On s'amuse beaucoup, mais au bout de trois quart d'heure on commence à trouver que l'Empereur pourrait bien s'en aller : car personne ne peut partir avant lui. La porte du salon des glaces reste close.

XAINTRAILLES, *avisant un nouveau venu* (*le chef du cabinet du ministre*). — Comment, mon cher, vous voilà seulement ? Mais vous avez tout manqué !

LE CHEF DU CABINET. — Ne m'en parlez pas. Nous sommes en permanence, nous recevons les dépèches les plus graves... et qui, au fait, vous intéressent, vous, personnellement.

XAINTRAILLES. — Moi ?

LE CHEF DU CABINET. — Je pensais même que votre

garden-party serait contremandé ou que, du moins, l'Empereur n'y viendrait pas.

Xaintrailles. — Mais, pour Dieu, qu'y a-t-il ?

Le chef du cabinet. — Il y a que le Conseil de guerre vient de condamner l'amant de l'archiduchesse Théodora à vingt ans de forteresse, sous un prétexte ridicule. Cette condamnation a mis le feu aux poudres...

Xaintrailles, *dédaigneux.* — Quelques émeutes !

Le chef de cabinet. — Une révolution !

Xaintrailles. — Eh bien, nous sommes frais ! C'est bien le moment d'aller là-bas.

Yvonne, *grave, émue.* — Mais oui, notre poste devient un poste d'honneur, et je me félicite pour ma part que l'on nous envoie au danger.

Fafner, *revenant comme une folle, et tombant dans les bras de l'archiduc Arnolphe.* — Monseigneur !... Madame n'a fait que toucher barre à l'hôtel !... Elle s'est fait conduire à la gare !... Elle a pris le rapide !...

Arnolphe. — Sacrebleu !

Jean. — Il n'y a de train que demain soir !

Arnolphe. — Elle a vingt-quatre heures devant elle ! Que va-t-elle faire, bon Dieu !

Paul, *sortant du salon (il est tout décomposé).* — Qu'est-ce encore ?

Jean. — Sire, Théodora vient de filer.

Paul, *furieux.* — Ah ! elle ne va pas encore me compliquer la situation, celle-là ! Ou bien je la fais coffrer ! Vous entendez, je la fais coffrer !... En attendant, nous n'avons plus qu'à filer nous-mêmes.

(*Il aperçoit Yvonne, il recouvre à l'instant même toute sa dignité.*) Madame la duchesse, nous allons prendre congé de vous. Nous n'aurons le bonheur de vous revoir que dans notre Capitale. Nous venons de recevoir de graves nouvelles qui nous obligent à y retourner en toute hâte.

YVONNE. — Sire, nous le savons et nous en sommes profondément affligés...

XAINTRAILLES. — Mais nous nous félicitons d'autant plus d'être appelés à l'honneur, désormais périlleux, de représenter la France auprès de Votre Majesté.

YVONNE. — Sire, le duc de Xaintrailles me disait naguère que pour les gens de notre caste, déplacés dans une démocratie, la carrière diplomatique, c'était l'émigration. Aujourd'hui, c'est donc l'émigration à rebours? Décidément, la place d'une Française sera toujours au milieu des révolutions.

PAUL, *très ému.* — Ah ! madame, quelle grâce, quelle héroïque gaîté ! Permettez-moi de vous baiser la main.

Il lui baise la main avec beaucoup de tendresse et d'émotion. Elle-même est bien attendrie. Il monte dans son landau. — Il siffle machinalement la dernière chansonnette de Louise Sommier.



CHAPITRE XII

UNE NUIT HISTORIQUE

Chez l'archiduchesse Théodora. Son cabinet de toilette — la seule pièce du palais qu'elle ait fait ouvrir en arrivant de Paris ce matin : c'est une reconstitution exacte d'un cabinet de toilette Directoire, d'après les gravures en couleur du temps. Malheureusement, l'archiduchesse n'a pu se séparer d'une vieille chaise longue en rotin, ornée de coussins orientaux, où elle s'est roulée toute son enfance, et ce meuble, parmi les chaises curules et les fauteuils étrusques, fait tache.

THÉODORA est à plat ventre sur un tas de journaux froissés, comme une lionne sur ses petits. Elle porte encore, à onze heures du soir, le costume avec lequel elle a passé toute la nuit précédente en chemin de fer (drap vert-de-gris, redingote ajustée à col droit, boutonnant du col à ras terre, avec une dent ronde à chaque boutonnière). Sa femme de chambre française, CLARA, aussi bien habillée, mais beaucoup moins fripée, est assise sur un tabouret dont le pied unique est en forme de faisceau de licteur, et cela fait mal à voir comme le spectacle d'un empalement. Clara lit à haute voix le *leading* article d'une des principales feuilles anarchistes. La princesse manifeste par des gestes convulsifs les jouissances que cette littérature corsée lui procure.

THÉODORA, *gigotant.* — Ah !... Ça fait du bien d'entendre ça ! Quel talent, non, mais quel talent ils ont, tous ces gens-là !

Clara. — Oui, madame.

Théodora. — Ça m'a remontée tout à fait. D'ailleurs, mon frère était déjà très optimiste ce matin, et depuis, il est impossible qu'il n'y ait pas du nouveau : Sylvère n'a pas dû perdre sa journée.

Clara. — A présent, madame devrait dormir.

Théodora. — Mais non, je l'attends !

Clara. — Je supplie Votre Altesse qu'elle retire au moins son chapeau.

Théodora. — Si tu veux... Je te le donne.

Clara. — Oh ! madame... (*Sylvère entre. Il est en veston, avec sa pelisse.*)

Sylvère. — Tu retires ton chapeau ?

Théodora. — Oui. Pourquoi ?

Sylvère. — C'est que l'Empereur vient d'arriver, ainsi que ton mari et Jean. Ils n'ont pas attendu le rapide. Ils ont fait chauffer un spécial.

Théodora. — Alors ?

Sylvère. — Alors, tu vas courir immédiatement au Château, et voir Paul.

Théodora. — Parce que ?

Sylvère. — Parce que, si nous savons nous y prendre, nous avons la partie, Phili est sauvé.

Théodora. — Ah ! ! ! (*Elle tombe dans les bras de son frère. — A Clara.*) Vite, un chapeau... Non, un autre, je t'ai donné celui-ci.

Clara. — Oh !...

Théodora, *tombant dans les bras de Clara.* — Sauvé !... (*A Sylvère, désignant Clara.*) Tu sais qu'elle est très bien, aussi enragée que nous. (*Sylvère*

donne une poignée de main à la femme de chambre.) Maintenant, raconte.

SYLVÈRE. — Voilà. *(Il éternue. Il met son chapeau.)* Tu permets ? On gèle ici. Il y a un revenez-y d'hiver...

CLARA. — Madame a la fièvre et ne pourrait pas supporter de feu.

SYLVÈRE. — Je n'avais trop rien voulu te dire ce matin, mais j'étais déjà sur la piste de l'homme qui... Attends, c'est plus simple... je vais le chercher, il est là.

Sylvère disparaît. Théodora et Clara se regardent, sans comprendre. Sylvère rentre, accompagné d'un vieux bonhomme respectable. L'inconnu porte un paletot démesurément long, que les intempéries ont rendu multicolore. Il a un cache-nez de collégien autour du cou. Il tient à la main un haut de forme tout luisant, mais son crâne dénudé est protégé par un affreux bonnet grec de soie noire.

THÉODORA. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

SYLVÈRE, *triomphant.* — Je te présente M. Astère Blésimard, l'auteur du faux.

THÉODORA, *sautant à la gorge du vieux.* — Ah ! coquin !

SYLVÈRE, *s'interposant.* — Mais non, c'est un très brave homme !

THÉODORA. — Comment ?

SYLVÈRE. — Il avoue ! *(A Blésimard.)* Racontez votre affaire à madame. Madame est ma sœur, Son Altesse Impériale l'archiduchesse Théodora.

BLÉSIMARD. — Oh !... *(Il s'incline jusqu'à terre en retirant son bonnet grec. Il éternue.)*

SYLVÈRE. — Couvrez-vous.



CHAPITRE XII

UNE NUIT HISTORIQUE

Chez l'archiduchesse Théodora. Son cabinet de toilette — la seule pièce du palais qu'elle ait fait ouvrir en arrivant de Paris ce matin : c'est une reconstitution exacte d'un cabinet de toilette Directoire, d'après les gravures en couleur du temps. Malheureusement, l'archiduchesse n'a pu se séparer d'une vieille chaise longue en rotin, ornée de coussins orientaux, où elle s'est roulée toute son enfance, et ce meuble, parmi les chaises curules et les fauteuils étrusques, fait tache.

Théodora est à plat ventre sur un tas de journaux froissés, comme une lionne sur ses petits. Elle porte encore, à onze heures du soir, le costume avec lequel elle a passé toute la nuit précédente en chemin de fer (drap vert-de-gris, redingote ajustée à col droit, boutonnant du col à ras terre, avec une dent ronde à chaque boutonnière). Sa femme de chambre française, Clara, aussi bien habillée, mais beaucoup moins fripée, est assise sur un tabouret dont le pied unique est en forme de faisceau de licteur, et cela fait mal à voir comme le spectacle d'un empalement. Clara lit à haute voix le *leading* article d'une des principales feuilles anarchistes. La princesse manifeste par des gestes convulsifs les jouissances que cette littérature corsée lui procure.

Théodora, *gigotant*. — Ah !... Ça fait du bien d'entendre ça ! Quel talent, non, mais quel talent ils ont, tous ces gens-là !

THÉODORA. — Sûr ! A tout à l'heure. (*Baiser fraternel. Théodora descend à tâtons : il n'y a, en fait de lumière, qu'une veilleuse dans l'escalier. Au perron, son coupé : pas une de ces abominables guimbardes de la Cour, mais un joli coupé français bien à elle, que l'archiduc Jean lui a offert dans un moment d'expansion. Pas d'armoiries sur les panneaux, rien qu'une petite couronne impériale bleue sur bleu. Le cocher porte une livrée personnelle, une livrée d'incognito.*) Au Château.

La cour du Château est déserte. Peu de lumières aux appartements du Service. Chez l'Empereur, une seule, aux fenêtres de son cabinet. Théodora s'oriente, choisit son escalier, monte. La première antichambre est ouverte, mais l'huissier n'est pas là. Sur la table, une lampe à huile : l'électricité est en réparation, on profitait de l'absence de l'Empereur. Théodora pénètre dans un salon également vide. Elle cherche un timbre. A ce moment paraît la COMTESSE D'ESCHENBACH, sortant de chez Sa Majesté. Toutes ses petites boucles blondes sont déroulées.

THÉODORA. — Pardon, madame... Ah ! ma chère comtesse, c'est vous !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Dieu puissant ! Je mourrai de honte que Votre Altesse Impériale m'ait vue dans un tel état.

THÉODORA. — Eh bien, et moi ? Je ne me suis pas changée depuis vingt-quatre heures.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *les yeux au ciel.* — Où allons-nous ?

THÉODORA. — J'apporte à l'Empereur d'excellentes nouvelles, mais il faut que je le voie sur-le-champ et je n'ai personne pour m'annoncer.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Madame, je m'en chargerai, car le service est tellement sens dessus

dessous, que je remplis l'office de chambellan.

THÉODORA. — Vous aurez fait tous les métiers.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'ai trop vécu... Je vais annoncer Votre Altessse. Mais je crains que l'Empereur ne puisse vous recevoir avant un bon bout de temps. Il est en conférence avec M. le Président du Conseil, qu'on est allé réveiller tout exprès. En outre, je suis chargée d'aller à la recherche de M. le professeur Schwan...

THÉODORA. — Est-ce que mon oncle est malade?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Vous le connaissez, il a éternué trois fois pendant le voyage, alors il se croit enrhumé du cerveau.

THÉODORA. — Il doit être d'une belle humeur! Annoncez-moi, et trouvez-lui vite son médecin.

Théodora s'installe au coin de la cheminée sans feu et s'enveloppe le mieux qu'elle peut dans son manteau. Elle a sur elle, par bonheur, pour passer le temps, une petite brochure, un pamphlet rempli des injures les plus ordurières contre tous les membres de la famille impériale, y compris elle-même, Théodora. Elle lit.

Cependant, la comtesse gratte comme une souris à la porte de l'Empereur et, toujours comme une souris, se glisse dans le cabinet de Sa Majesté.

PAUL *est en train de dire au Président du Conseil :*
— Mettez votre chapeau, mon cher, vous allez pincer une fluxion de poitrine.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, *protestant pour la forme.* — Oh! Sire...

PAUL, *en colère.* — Mettez-le.

La fenêtre est ouverte, la cheminée fume. Le buste de l'Empereur (marbre) est déjà tout jaune. La lampe à globe n'éclaire pas. Les Don Quichotte et les Sancho Pacha de la tapisserie

vus à travers un nuage, deviennent fantastiques. L'aspect du cabinet de l'Empereur est sinistre au point d'en être comique.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *plongeant avec correction devant l'Empereur, qui a les deux mains dans les poches de sa pelisse et le collet relevé jusqu'à mi-hauteur de son chapeau de soie.* — Sire, Madame l'archiduchesse Théodora est ici et sollicite...

PAUL. — Zut! Voilà à quoi vous perdez votre temps! A bavarder avec notre nièce dans les antichambres! Quand nous sommes très malade et que nous attendons notre médecin!

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Sire, l'archiduchesse déclare qu'elle a de très bonnes nouvelles...

PAUL. — Elle nous les annoncera quand nous aurons le loisir de les entendre.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Elle me paraît d'humeur à passer là toute la nuit.

PAUL. — Qu'elle passe la nuit! Vous, allez me chercher le professeur Schwan. Et, en passant, appelez-moi un valet feutier.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je n'en trouverai certainement point. Si Votre Majesté me permet... (*Elle s'agenouille devant la cheminée.*)

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Attendez, comtesse. (*Il s'agenouille également. Tous deux tisonnent. La cheminée se met à tirer.*)

PAUL. — Sauvés, mon Dieu! (*Il va lui-même fermer la fenêtre. A la comtesse qui sort.*) Merci. (*Au Président du Conseil.*) Gardez votre chapeau. Nous-même, nous allons en faire autant jusqu'à ce la pièce soit réchauffée. Quelle scie que nous ayons

attrapé un rhume ! Ce n'est pas que ce soit grave, mais cela nous abrutit, et dans les conjonctures présentes il faudrait avoir toute sa tête.

Le Président du Conseil. — Oui... Votre Majesté a-t-elle essayé de priser du borax ?

Paul. — Non... Mais, pour le moment, je vous suis assez bien. Reprenez donc votre petit résumé de la situation. Tout à l'heure, mon cher, je vous entendais comme dans un brouillard.

Le Président du Conseil. — Sire...

Paul. — D'abord, l'affaire Schinznach.

Le Président du Conseil. — Sire, elle est le centre même...

Paul. — Ce n'est pas pour ça, mais parce qu'elle me touche personnellement. J'avais donné ma parole d'honneur qu'il serait acquitté. En outre, il est innocent. Alors, c'est raide de lui avoir collé vingt ans de forteresse. Je sais bien que la discipline a des exigences, mais je ne veux pas que mon règne soit déshonoré... Je me demande si j'ai raison de garder mon chapeau. Ça me fait monter le sang à la tête.

Le Président du Conseil. — Évidemment, Sire... La condamnation... (*Paul se découvre, le ministre aussi*) du comte de Schinznach a eu cette conséquence inattendue de soulever contre Votre Majesté tout à la fois les partisans du condamné et ses adversaires.

Paul. — C'est sans exemple dans l'histoire. (*Il tousse.*) Bon ! Voilà que ça tombe sur la poitrine. Au fait, j'aime autant cela.

Le Président du Conseil. — La statistique de ses partisans est facile à établir. Ce sont : 1° tous les juifs, bien que Schinzmach soit catholique et même, dit-on, pratiquant; 2° tous les ennemis de l'armée, bien qu'il soit l'un des meilleurs officiers de Votre Majesté; 3° tous les anarchistes, socialistes, etc., entraînés par l'archiduc Sylvère ; 4° enfin, tout ce qu'il y a d'un peu cultivé dans l'Empire, tous les gens qui ne sont pas complètement idiots.

Paul. — C'est une infime minorité.

Le Président du Conseil. — Oui... Tel est le parti du comte de Schinznach, de Phili, comme on l'appelle. Ils se sont baptisés eux mêmes, par une ironie assez plaisante, les *Philistins*.

Paul. — Ah ?... Et de l'autre côté?

Le Président du Conseil. — De l'autre côté, Sire, nous retrouvons tous les rebelles qui, lors du décès de votre auguste frère, s'étaient déclarés pour l'usurpateur, le petit archiduc Hector, âgé de dix-huit mois. Toute l'ancienne cabale des moucherons. Elle vient de se reconstituer. Ils veulent profiter du charivari énorme que mènent les Philistins autour du procès et arracher... au moyen d'une série d'émeutes... arracher... mon Dieu ! je dois tout dire à Votre Majesté... arracher votre abdication en faveur d'Hector.

Paul, *soucieux.* — Foutre ! (*Silence.*) Vous ne sentez pas ce vent-coulis ? C'est intolérable. Moi, je remets mon chapeau. Couvrez-vous.

Le Président du Conseil. — Oh !...

Paul, *despotiquement.* — Couvrez-vous. (*Silence. Il allume une cigarette.*)

Le Président du Conseil. — Il faut que Votre Majesté sache que les Moucherons sont parfaitement organisés. J'ai des rapports de police catégoriques à cet égard. Je suis même stupéfait que des gens dont l'imbécillité est notoire, aient tramé si bien une insurrection générale.

Paul, *se promenant.* — Somme toute, si j'y vois clair, ce qu'il faut avant tout, c'est supprimer la cause de l'agitation. Or, cette cause est la condamnation de Schinznach... Ça doit être plein d'irrégularités, ce jugement-là ? Rien ne doit être plus facile à casser ?

Le Président du Conseil. — Tellement facile que j'ai une peur du diable que le Conseil de revision ne casse.

Paul. — Comment ?

Le Président du Conseil. — Mais, Sire, la cassation, c'est un second procès, une agitation pire, l'émeute en permanence, et, s'il faut faire donner la troupe, nous ne sommes plus sûrs de rien.

Paul, *sombre.* — Ah ?... (*Silence.*) Alors, ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est un nouveau procès ?... (*Un temps.*) Je voudrais pourtant trouver une solution qui mette ma conscience en repos. Et puis surtout, je voudrais désarmer les anarchistes... Figurez-vous, l'autre jour, à Paris... Est-ce que vous croyez aux prédictions, vous ?

Le Président du Conseil. — Non, Sire.

Paul. — Moi non plus, mais ça m'amuse. Na-

guère j'ai consulté Mme de Louqsor et, l'autre jour, je suis allé avec ma nièce demander avis à l'ange Gabriel. La personne par la bouche de qui cet ange parle, m'a dit quelque chose qui m'a impressionné :

« J'entends du bruit, je vois du feu... »

Vous savez que Gabriel parle en vers, c'est pourquoi je me rappelle textuellement...

« J'entends du bruit, je vois du feu.
Ah ! vous ne ferez pas long feu.
Vive la Pologne, monsieur ! »

Le Président du Conseil. — Oh ! oh !

Paul. — Certainement cela a rapport au vieux Polonais. D'abord, j'en ai ri. Et puis, quand je me suis rappelé que le Polonais qui m'a jeté dernièrement une boîte de sardines, n'était pas notre vieux Polonais ordinaire... Enfin, il vaut mieux museler ces gens-là.

Le Président du Conseil. — Sire, nous avons un très bon moyen. Ce Polonais dont parle Votre Majesté, le dernier en date... il vient d'être condamné à mort.

Paul. — Tiens, c'est vrai. Pauvre bougre !

Le Président du Conseil. — Que Votre Majesté signe sa grâce, et les anarchistes, reconnaissants, ne bougeront plus.

Paul. — Moi, je veux bien, mais ça n'arrange rien pour Schinznach... (*Un temps.*) Au fait, c'est lui qu'il faut gracier, lui Schinznach, et ça arrange tout ! Plus de procès ! Je m'assure encore la recon-

naissance des anarchistes... Quand au Polonais, on l'exécutera, pour ne pas trop avoir l'air de rendre la main.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Sire, il vaudrait mieux gracier le Polonais et laisser le comte de Schinznach sous les verrous.

PAUL. — Ah! mais non!... Au fait, j'y pense, le Polonais... On a trouvé chez lui des placards antisémites. Ce n'est pas un anarchiste ordinaire, mais un antisémite. Si je le gracie, ce n'est pas aux Philistins que je donne un gage, mais au parti adverse! Il ne faut donc pas gracier l'un ou l'autre, mais l'un et l'autre : les deux grâces se contre-balanceront... L'éponge, mon cher, l'éponge!... Vous présenterez les deux décrets à notre signature demain matin... En attendant, passez-moi la pincette, le feu ne va plus du tout... (*On gratte à la porte, Lutzbourg entre.*)

LUTZBOURG. — Sire, Monseigneur l'archiduc Arnolphe et Monseigneur l'archiduc Jean...

PAUL. — Qu'ils entrent. Maintenant je peux recevoir. (*Ils entrent.*) Bonjour. Gardez vos chapeaux, on gèle. Qu'y a-t-il?

JEAN, *parlant au nom de la communauté.* — Sire, nous sommes venus en toute hâte ici, parce qu'on nous a dit que Théodora y était. Nous ne faisons que courir après elle depuis notre arrivée. Il faudrait la tenir, car nous apprenons qu'elle se répand en propos inconsidérés. Elle parle du Conseil de guerre sans aucun respect, parodie en public le réquisitoire du Commissaire du Gouver-

nement, et qualifie ce dernier de polichinelle.

PAUL. — Oh ! oh !... Elle est en effet dans mon antichambre. Elle m'a fait dire qu'elle a de bonnes nouvelles. Nous allons les entendre. Vous n'êtes pas de trop, messieurs. Arnolphe, appelez-la.

ARNOLPHE, *entr'ouvrant la porte.* — Théodora !

THÉODORA, *entrant.* — Tiens, vous êtes là, vous? (*A Jean.*) Vous aussi!... Tant mieux. (*A l'Empereur.*) Bonsoir, mon oncle. J'espère que vous avez fait un bon voyage, malgré l'imprévu et la précipitation de votre départ. Mais si vous n'êtes pas bien, je ne doute pas que la nouvelle que j'apporte à Votre Majesté suffise à vous faire oublier les pires fatigues.

PAUL, *grognon.* — Je ne suis pas fatigué, j'ai un rhume de cerveau...

THÉODORA. — Oui, mais Votre Majesté souffre évidemment bien davantage de sentir son règne déshonoré par la condamnation d'un innocent. Vous serez donc heureux d'apprendre que, depuis tout à l'heure, il est devenu impossible de ne pas réformer l'arrêt...

PAUL. — Hein ?

THÉODORA. — Et que le procès qui va recommencer...

PAUL. — Ah ! mais non !

THÉODORA. — ... doit aboutir à un acquittement certain.

PAUL. — Qu'est-ce que vous me chantez? Il ne s'agit plus de cela. La chose est réglée...

THÉODORA. — Réglée ?

PAUL. — A la satisfaction générale...

THÉODORA, *indignée*. — Comment, à la satisfaction générale ?

PAUL. — Certainement, madame. D'abord, faites-moi le plaisir de vous taire, je parle... Je vous dis que la chose est réglée. Je fais grâce, là ! Êtes-vous contente ?

THÉODORA. — Non, Sire, et je n'accepte pas...

PAUL. — Vous dites ?

THÉODORA. — Je dis que je n'accepte pas la grâce, parce que Philippe est innocent...

PAUL. — Tout le monde le sait, parbleu !

THÉODORA. — ... parce qu'il est en mesure d'établir son innocence.

PAUL. — Je lui défends bien, ça démolit toute ma combinaison !

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Une chose peut rassurer Votre Majesté, c'est que l'innocence ne se démontre point.

THÉODORA, *avec hauteur*. — Pardon, monsieur, quand on tient le vrai coupable du crime qui vous est imputé.

PAUL. — Et vous tenez l'auteur du faux ?

THÉODORA. — Oui.

PAUL. — Qui est-ce ?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, *souriant d'un air de supériorité*. — Sire, c'est monsieur le comte de Schinznach, même s'il n'y est pour rien : il y a chose jugée.

THÉODORA. — Non, monsieur, c'est un faussaire professionnel, un nommé Blésimard. Il est chez

moi, où mon frère le garde à vue. Il n'a d'ailleurs, aucune envie de filer : c'est un très brave homme, et il avoue.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, *avec une froide ironie.* — Il ment.

THÉODORA, *suffoquée.* — Oh !... Et dans quel intérêt, je vous prie ?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Justement, on se demandera dans quel intérêt.

PAUL, *furieux.* — Il ne s'agit pas de tout ça. Vous allez me faire le plaisir de rentrer chez vous dare-dare. Vous direz à votre frère que c'est raté, et à votre faussaire qu'il se taise. Sinon, je le fais coffrer.

THÉODORA. — Eh bien, Sire, il aura peut-être peur et il se taira. Mais moi je crierai par-dessus les toits.

PAUL. — Eh bien, ma chère, je vous ferai coffrer aussi.

THÉODORA, *ricanant.* — Sous quel prétexte ?

PAUL, *crescendo.* — Sous prétexte que vous êtes folle.

THÉODORA. — Folle ? Moi ?

PAUL. — Folle à lier ! Ça saute aux yeux ! Il n'y a pas un médecin qui refusât de le certifier ! Et puis, je voudrais bien voir qu'un médecin le refusât si je lui en donnais l'ordre. (*La comtesse entre, accompagnée du professeur Schwan, qui est en robe de chambre de concierge, avec une espèce de peau de bique par-dessus. L'Empereur pousse un véritable rugissement.*) Ah !!!... Vous tombez bien !!!... Nous

vous avons fait venir, parce que nous avons un rhume et une extinction de voix...

SCHWAN. — Sire, cela s'entend de la rue.

PAUL. — Mais, présentement, nous avons tout autre chose à vous demander qu'une consultation. Asseyez-vous là. Il y a de quoi écrire ?

SCHWAN. — Oui...

PAUL. — Faites-moi un certificat.

SCHWAN. — Un certificat ?

PAUL. — Oui, monsieur, constatant l'état d'aliénation mentale de Son Altesse Impériale l'archiduchesse Théodora, ici présente.

SCHWAN, *posant la plume.* — Sire, je ne comprends pas très bien la plaisanterie que...

PAUL. — Ce n'est pas une plaisanterie.

SCHWAN. — Alors, Sire, ma conscience exigerait que Son Altesse Impériale voulût bien faire devant moi, comme ça, tout de suite, un ou deux actes d'extravagance bien caractérisés.

PAUL. — Ne lanternons pas. Vous m'embêtez avec votre conscience, mon petit. C'est un ordre que je vous donne.

SCHWAN. — Votre Majesté ne me pardonnerait pas d'y obéir... A parler franc, je soupçonne certains rapports entre cette tentative d'internement et l'affaire Schinznach. Je dois avertir Votre Majesté qu'elle aura peine à trouver des complaisants dans le corps médical. Nous sommes tous du même avis sur l'Affaire : nous croyons qu'il fait jour en plein midi. C'est l'esprit scientifique.

PAUL. — Vous me manquez, monsieur !

SCHWAN. — Sire, au contraire.

THÉODORA, *lui donnant la main.* — Vous êtes un honnête homme.

SCHWAN, *s'inclinant.* — Oui, madame.

PAUL. — Eh bien, puisqu'il faut que je prouve ce que j'avance, allons-y. Madame a commis en effet, depuis vingt-quatre heures, les extravagances les plus caractérisées.

THÉODORA. — Moi ?

ARNOLPHE, JEAN. — Parfaitement.

PAUL. — Cela est établi par des rapports de police et par les dires de son mari. Madame a notamment tenu, à propos du Conseil de guerre, un langage inconvenant dans la bouche d'une princesse.

SCHWAN. — Sire, il me semble qu'il est aussi convenable aux princesses qu'aux simples mortelles de dire la vérité.

PAUL. — Elle a traité le Commissaire du Gouvernement de polichinelle !

SCHWAN. — C'est une preuve de jugement.

ARNOLPHE, *intervenant.* — Laissons de côté tout ce qui a trait à l'Affaire — le siège de monsieur est fait, et permettez-moi d'interroger l'archiduchesse... (*A Théodora.*) Ma chère... cette robe que vous avez sur vous... est-elle payée ?

THÉODORA, *haussant les épaules.* — Non.

SCHWAN. — Qu'est-ce que ça prouve ?

ARNOLPHE. — Voulez-vous nous expliquer ce trafic de manteaux que vous faisiez avec Doucet et Worth... vous savez... on vous apportait des sorties de bal à choisir... vous les portiez chacune deux

ou trois fois... après quoi vous les refusiez ?... (*Théodora fronce les sourcils et ne répond rien.*)

SCHWAN, *surpris*. — Oh ! Oh !...

ARNOLPHE. — Qu'est-ce donc qu'on est venu me réclamer du Louvre, que vous auriez emporté sans payer ?

SCHWAN. — Y aurait-il tendance à la kleptomanie ?

ARNOLPHE. — J'ai remarqué, tout le monde a remarqué hier, chez Mme la duchesse de Xaintrailles, que vous vous teniez obstinément dans les petits coins, avec la baronne Fafner. Vous sembliez avoir une peur maladive du contact humain.

SCHWAN, *à mi-voix*. — Vertige des foules !

PAUL. — Le plus étrange, c'est son départ de Paris.

ARNOLPHE. — Oui, elle a filé brusquement sans rien dire à personne.

JEAN. — Comme poussée par une force irrésistible.

SCHWAN. — Manie errante !

PAUL. — Il ne faut pas oublier non plus qu'elle a une passion pour les cartomanciennes et pour les somnambules. C'est elle qui m'a conduit chez Mme de Louqsor et chez l'ange Gabriel.

SCHWAN. — Folie mystique !

ARNOLPHE. — Enfin... je n'aurais pas voulu révéler... mais un médecin est un confesseur... J'ai su par l'agent qui la suivait à Paris, qu'elle avait passé deux heures, l'autre jour, dans un garni de la rue de Caulaincourt, près du cimetière Mont-

martre, avec un chanteur du *Cabaret du Purgatoire!*

SCHWAN. — Erotomanie! (*Un silence.*)

ARNOLPHE, *bas à Paul.* — Vous voyez, quand on sait s'y prendre, rien n'est facile comme de persuader à un médecin que les gens sont fous.

PAUL. — Oui... (*A Schwan.*) Eh bien?

SCHWAN. — Sire... Je ne sais plus que penser... Je... Je soumettrai l'archiduchesse, demain et les jours suivants, à un examen des plus sérieux.

PAUL. — Bien. Vous pouvez aller vous coucher. (*Schwan se retire. A Théodora.*) Notre intention n'est pas de vous faire enfermer pour de bon, mais vous voyez que cela nous serait facile. Vous tairez-vous?

THÉODORA, *sèchement.* — Jusqu'à nouvel ordre.

PAUL. — Nous allons nous accorder quelques heures de repos. (*On prend congé, sortie générale. — Retenant la Comtesse.*) Vous, comtesse, restez là, et faites-moi une de ces bonnes tisanes de l'ancien temps.



CHAPITRE XIII

A L'INSTAR DE PARIS

Au Château. Un petit salon des appartements privés. C'est jour de courses. Les personnages qui doivent s'y rendre dans le cortège même de l'Empereur, attendent là Sa Majesté. Joli choix d'uniformes. Quelques redingotes. Ils causent par groupes, plutôt par couples, très bas, d'un air mystérieux et amusé. A peine saisit-on, par-ci par-là, quelques bouts de réplique : « Des pommes cuites ? - Non, mon cher, des œufs frais. — Pas possible ! »

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL est seul dans une embrasure de fenêtre. Il ne dit rien, mais il sait ce qu'on dit. Il est mystérieux et amusé comme les autres. Ce gros homme, à tournure de portefaix, a le sourire de la Joconde.

LE MINISTRE DE LA POLICE fait son entrée. Mouvement de curiosité. Au lieu de le saluer, on lui sourit. Il sourit, fait quelques signes de tête et, sans s'arrêter à personne, va rejoindre le Président du Conseil dans son embrasure. Poignée de main muette et significative. Puis ils se mettent à causer, également d'une voix très basse.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Jolie journée.

LE MINISTRE DE LA POLICE, *amphibologique*. — Oui, ça va chauffer.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Voyons, c'est sérieux ?

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Très. Vous connaissez le programme de la manifestation ?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Non.

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Au départ, à l'aller, rien. Pendant les trois premières courses, rien. C'est à la quatrième que le tumulte, inopinément, se produira. Les *moucherons*, rangés autour de la tribune impériale, crieront : « Vive Hector ! Abdication ! » Comme ils se méfient de leurs poumons délicats, ils ont recruté des choristes dans le plus bas peuple. C'est Monseigneur l'archiduc Sylvère lui-même qui a fait les engagements.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Il ne pardonnera jamais à l'Empereur la condamnation, et encore moins la grâce, de Schinznach.

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Nous allons avoir un pesage extraordinaire ! Tout le personnel des abattoirs !

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Ce sera pittoresque. Jusqu'ici les projets de la cabale me paraissent inoffensifs.

LE MINISTRE DE LA POLICE. — On compte sur les bagarres qui s'ensuivront. Au surplus, on ne tient, pour aujourd'hui, qu'à s'amuser et à ridiculiser notre auguste maître. On lui ménage un retour soigné : une vraie bataille de fleurs.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Comment ?

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Seulement, au lieu de bouquets, on jettera des œufs.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Ça, c'est plus embêtant, parce que nous écoperons aussi.

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Probablement, mais que voulez-vous ? on ne fait pas d'omelettes...

Le Président du Conseil. — Oui...

Le Ministre de la police. — C'est l'archiduchesse Théodora qui s'est occupée des œufs. Elle en a fait une rafle aux halles hier et ce matin.

Le Président du Conseil. — Le comte de Schinznach a des amis qui ne désarment pas... (*Un temps.*) Nous sommes obligés d'avertir l'Empereur.

Le Ministre de la police. — Mais s'il prenait le parti de ne pas aller aux courses ?

Le Président du Conseil, *vivement.* — Ah ! non !... Je lui ferai sentir qu'il ne peut pas reculer. (*Un temps.*) Quelles mesures de police avez-vous prises ?

Le Ministre de la police. — J'en ai pris le moins possible.

Le Président du Conseil. — Bien.

Le Ministre de la police. — Les criailleries n'ont aucune importance. Ce que les *moucherons* souhaitent, c'est une bagarre, une collision. Il serait insensé de leur fournir l'occasion qu'ils cherchent.

Le Président du Conseil. — Évidemment.

Le Ministre de la police. — Mes agents ont ordre de ne pas intervenir, de laisser beugler, de n'arrêter que des gens qui n'aient rien fait, et qu'on doive relâcher avec des excuses.

Le Président du Conseil. — A la bonne heure !

Le Ministre de la police. — Il n'y aura d'exception que pour les maladroits qui voudraient contremanifester.

Le Président du Conseil. — Voilà ce qu'il faut éviter à tout prix.

Le Ministre de la police. — Tout individu qui criera : « Vive l'Empereur ! » ou « Vive Paul VII ! » sera aussitôt appréhendé comme agent provocateur...

Le Président du Conseil. — C'est cela.

Le Ministre de la police. — ... et passé à tabac.

Le Président du Conseil. — Bon. Il ne faut tolérer que les cris séditieux... Mon cher ministre, je suis assuré que, grâce à vous, cette journée se passera...

Le Ministre de la police. — ... comme il importe qu'elle se passe, mon cher président.

Le Président du Conseil. — Je vous félicite de vos intelligentes dispositions et je marche d'accord avec vous... Au fait, les Affaires Étrangères ont dû vous transmettre une dépêche de l'ambassadeur d'Italie, relative à un certain anarchiste...

Le Ministre de la police. — ... qui a quitté Rome il y a une quinzaine, qui vient ici à pied, à petites journées, et qui raconte dans tous les cabarets de la route qu'il fera sauter notre bien-aimé Souverain ?

Le Président du Conseil. — Oui.

Le Ministre de la police. — L'anarchiste Gennaro. Nous le connaissons bien. Nous les connaissons tous par leur petit nom.

Le Président du Conseil. — Ah ?

Le Ministre de la police. — Je le fais suivre et surveiller, par acquit de conscience. Mais vous pensez bien que ses menaces ne m'effraient pas. Il parle trop.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Parbleu ! D'ailleurs, la grâce du comte de Schinznach a désarmé les anarchistes. (*La porte est ouverte à deux battants.*)

UN HUISSIER. — L'Empereur !

PAUL, *traversant rapidement le salon.* — Bonjour, messieurs. (*Il est en civil, habillé exactement comme il a vu Xaintrailles, et pourtant, ce n'est pas ça. — Le Président du Conseil s'avance vers l'Empereur.*) Qu'est-ce, mon cher ?

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, *à voix basse.* — Sire, je dois avertir Votre Majesté, avant qu'elle parte pour les courses...

PAUL. — Qu'on y doit manifester contre moi ? Je le sais. On a reçu à mon secrétariat particulier des tas de lettres anonymes.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Ah ?...

PAUL. — C'est le secret de Polichinelle. Aussi cela ne peut pas être bien terrible.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Ai-je besoin de dire à Votre Majesté que les mesures les plus énergiques, en même temps que les moins apparentes, ont été prises...

PAUL. — Je l'espère bien.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Il vaut mieux prévenir que d'avoir à réprimer. J'en conférais encore, il n'y a qu'un instant, avec mon collègue de la police...

PAUL. — Le temps est merveilleux. Il y aura un monde fou aux courses. Le corps diplomatique y viendra au grand complet. (*Maintenant, on descend l'escalier.*) Nous comptons notamment sur la nou-

velle ambassadrice de France, Mme la duchesse de Xaintrailles, et nous avons donné des ordres pour qu'elle soit placée à notre droite. Nous regretterions que, pour son début, elle eût le spectacle d'une échauffourée.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, *une main sur le cœur*. — Sire, je me considérerais comme personnellement responsable si un tel malheur arrivait. J'ai un double devoir : protéger la personne auguste de l'Empereur et défendre le bon renom de notre patrie à l'Étranger.

PAUL, *montant en voiture*. — Oui.

La voiture est attelée en daumont, naturellement. Trois personnages magnifiquement chamarrés, mais peu intéressants, y prennent place avec le Souverain. L'embarquement des autres se fait dans le plus grand ordre et avec la plus grande rapidité, toutes les places étant bien déterminées d'avance ; le cortège se met en marche tout d'un seul coup, comme une noce — une noce où il n'y aurait que des mâles.

Le champ de courses est au bout de l'avenue du jardin botanique. De part et d'autre, une foule considérable fait la haie. Tous les dix mètres, un sergent de ville en uniforme. Au milieu juste de chaque intervalle, une voiture à bras, pleine d'œufs bien rangés.

Le peuple sait que ce n'est pas encore l'heure de manifester : il se tait. L'escorte seule est saluée de quelques cris de : « Vive l'Armée ! » — Les cris s'arrêtent dès que la daumont impériale paraît. Un naïf crie pourtant : « Vive l'Empereur ! » Il se trouve à l'instant même renversé dans une des charrettes d'œufs : c'est la première omelette de la journée. Puis un agent en bourgeois, qui semble atteint de folie soudaine, l'arrache de la charrette, le jette par terre et se met à le piétiner.

Paul, qui n'a qu'entendu le cri et qui ne soupçonne pas les suites, salue d'un grand geste. Puis il s'abîme dans ses pensées. A cet instant, la voiture passe devant l'hôtel de Castelli Romani. Judith est là, car depuis la rupture elle a réintégré le domicile conjugal. Peut-être même, cachée derrière un rideau qu'elle soulève, regarde-t-elle passer son amant d'hier. Il n'est pas ému. Qu'il a oublié vite ! C'est qu'il a revu la duchesse de Xain-

trailles, et il ne saurait plus penser qu'à elle. Il pense qu'elle l'attend, qu'elle est là-bas, dans la tribune, à cette place d'honneur qu'il lui a désignée...

XAINTRAILLES et YVONNE viennent en effet d'arriver, sans se presser, à la fin de la deuxième course. Yvonne : robe très ajustée, beige, mousseline de soie avec applications de drap découpé sur transparent de soie.

XAINTRAILLES, *au valet de pied à cocarde tricolore.* — Vous vous tiendrez ici comme d'habitude avec les autres valets de pied, afin de ne pas nous faire remarquer. Mais dès que la manifestation commencera, vous courrez à la voiture sans nous attendre, et vous direz à Léon qu'au lieu d'avancer, il reste à sa place de stationnement, où nous irons le prendre.

LE VALET DE PIED. — Bien, monsieur le duc.

YVONNE. — Vous pensez donc que cela peut devenir sérieux ?

XAINTRAILLES. — On le dit. (*Ils entrent dans la tribune. On les lorgne sans aucune discrétion.*)

L'AMBASSADRICE D'ALLEMAGNE, *à celles d'Italie et d'Autriche, avec qui elle fait toujours bande à part.* — Quelle toilette ! N'est-ce pas une affectation de gaspillage ? Car elle court risque de la gâter. Moi j'ai mis carrément une vieillerie.

L'AMBASSADRICE D'AUTRICHE. — Moi, j'ai un système pratique. J'ai emporté mon cache-poussière. (*Elle exhibe un tout petit paquet.*)

L'AMBASSADRICE D'ITALIE. — Dieu ! que je suis désolée de n'avoir pas fait comme vous ! Je ne pouvais pourtant pas venir ici attifée comme une sorcière. Alors, j'ai mis ma toilette jaune. (*En effet.*)

Et mon mari m'a dit que si ma toilette jaune recevait la moindre tache, il demanderait ses passeports !

L'Ambassadrice d'Autriche. — Vous pouvez compter sur un colossal grabuge. Toutes les personnes de haute naissance sont du complot. J'ai eu des détails circonstanciés par la duchesse de..., par la marquise de... (*L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie continuent à potiner ensemble toutes les trois, comme les sorcières de Macbeth.*)

L'Archiduc Arnolphe, *les bousculant pour joindre l'archiduc Jean, qui est à quelques places plus loin.* — Jean !... Mon cher... J'ai un excellent tuyau pour la quatrième : *Flair d'Artilleur* gagnant et placé.

Jean. — Mais... c'est que... la quatrième... c'est celle qui sera courue dans le charivari.

Arnolphe. — Justement ! Il paraît que depuis huit jours on entraîne *Flair d'Artilleur* au bruit des casseroles et en criant sur tout son parcours : « Hector ! Abdication ! » Maintenant il est habitué, c'est le seul cheval qui ne se dérobera pas.

Jean. — Ah ?

Arnolphe. — Passez-moi donc cinquante louis, que je vais mettre pour nous deux : on vient de me faire mon portefeuille.

Jean, *incrédule.* — Ah ? (*Il donne tout de même les cinquante louis.*)

Arnolphe. — Merci. Nous allons réaliser un gros sac et, en outre, nous nous amuserons pour notre argent. Je file au mutuel pendant que la circula-

tion est encore possible. (*Il bouscule de nouveau la* « *triplice* ».)

L'Italie (*face-à-main.*) — Est-ce que l'archiduchesse Théodora est aussi du complot?

L'Allemagne. — Vous pensez!

L'Italie. — C'est elle qui n'a pas mis une toilette de circonstance !

L'Italie fait erreur : la toilette de Théodora, qui est un peu voyante (vieux rouge), n'a pas été choisie telle sans intention. Théodora est debout et regarde avec inquiétude vers la porte d'entrée... Enfin, voici l'archiduc Sylvère. C'est lui qu'elle attendait. Il se fraye un chemin jusqu'à elle. Il est en négligé : complet jaquette gris ardoise, gilet de velours assorti. Chemise mauve, cravate mauve, plus pâle que la chemise, avec bague. Les bottines vernies, à guêtres de peau de gant gris perle, — les gants pareils.

Théodora. — Eh bien?

Sylvère. — Ce sera magnifique. On n'aura jamais vu chahut mieux ordonné. J'ai même peur qu'il n'y ait plus d'ensemble que de spontanéité.

Théodora. — Pourvu qu'on crie...

Sylvère. — Ça, on criera. J'ai des coffres merveilleux. Et si tu voyais la touche de mes gens!

Théodora. — J'en vois d'ici. Qu'est-ce que c'est que celui-là qui passe? Un boyaudier?

Sylvère. — Non, c'est le vice-président du Conseil municipal... Ah!... la manifestation n'aura pas lieu au départ de la quatrième course comme il était dit, mais un peu plus tard, à l'instant précis où le peloton doublera le petit bouquet d'arbres pour entrer dans la ligne droite. Tu te lèveras alors, tu te pencheras en avant, comme pour mieux voir

l'arrivée, et dès que mes hommes te verront debout, ils brailleront.

THÉODORA. — Bon.

SYLVÈRE. — La police marche avec nous.

THÉODORA. — Bien entendu.

SYLVÈRE. — Phili est dans les tribunes à cent sous pour ne pas se faire remarquer. Il part décidément ce soir, et sais-tu où il va se terrer ? Aux environs de Brême, où est l'Impératrice.

THÉODORA. — Si on allait lui faire visite ?

SYLVÈRE. — A l'Impératrice ?... A propos, as-tu quelque chose sur toi.

THÉODORA. — J'ai vingt-cinq louis que j'ai apportés pour jouer.

SYLVÈRE. — Mets-les sur *Flair d'artilleur*, tu feras un sac énorme.

THÉODORA. — C'est un carcan !

SYLVÈRE. — Il a été entraîné spécialement pour gagner quand on hurle autour de lui.

THÉODORA. — Alors c'est différent. Voilà mes vingt-cinq louis, va les mettre.

SYLVÈRE. — Cherche un autre commissionnaire, il ne faut plus qu'on me rencontre hors de la tribune.

THÉODORA. — Le père Lutzbourg ?

SYLVÈRE. — Oui, tiens, il est là-bas avec la comtesse d'Eschenbach. (*Signes. Mais Lutzbourg et la comtesse, qui causent ensemble, n'y prennent pas garde.*)

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mon cher général,

voici dix francs. Allez donc, je vous prie, me les mettre sur *Flair d'artilleur*.

LUTZBOURG. — Cette bique ?... Comtesse, vous avez un tuyau ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Mais oui ! Ne m'interrogez pas, et jouez comme je joue. (*Quelqu'un tire la manche de Lutzbourg.*)

LUTZBOURG, *levant la tête*. — Eh ?

— L'archiduchesse Théodora vous appelle. (*Il y va.*)

THÉODORA. — Mon général, voulez-vous me rendre un service ?

LUTZBOURG. — Je suis aux ordres de Votre Altesse.

THÉODORA. — Voici vingt-cinq louis, allez donc me les mettre sur *Flair d'artilleur*.

LUTZBOURG. — Ah ! ah !... Certainement, Altesse, certainement. (*Il descend, il a toutes les peines du monde à se frayer un passage au travers de la foule hétéroclite qui environne la tribune impériale. — Cependant l'Empereur arrive. Remue-ménage dans la tribune.*)

PAUL, *radieux, au Président du Conseil, tout en s'avançant vers son fauteuil.* — Vous voyez, mon cher, qu'il n'y a rien de cassé. Pas un cri discordant sur mon passage. J'ai même entendu un brave homme qui criait : « Vive l'Empereur ! »

LE MINISTRE DE LA POLICE, *bas, au Président du Conseil.* — Il ne doit plus en rester, de celui-là.

PAUL, *s'asseyant, à Yvonne, placée auprès de lui.* — Ah ! ma chère duchesse...

YVONNE. — Sire...

PAUL. — Vous avez à vos côtés un homme heureux. Tout conspire à ma joie. Excellent parcours depuis le Château jusqu'ici... (*Brouhaha. — Très inquiet.*) Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

YVONNE. — Sire, c'est l'arrivée de la troisième course.

PAUL. — Ah ! oui... Mais on crie... on crie un nom.

YVONNE. — On crie : « *Ménélik ! Ménélik !* » C'est le nom du favori.

PAUL. — Ah ! oui... Alors ce n'est pas pour moi... Est-ce que vous l'avez joué ?

YVONNE. — *Ménélik ?* Non, Sire... D'ailleurs... je crois bien qu'il est battu.

Les cris accoutumés. Peu à peu le calme se rétablit.

PAUL, *reprenant la conversation.* — Ça va très bien. Bonne journée... Et... pour la quatrième course, est-ce que vous avez joué quelque chose ?... Où est donc mon programme ?

YVONNE. — Sire, voici le mien... Oui, j'ai joué... *Flair d'artilleur.*

PAUL, *cherchant.* — *Flair... Flair d'artilleur...* Ah ! le voilà... Quelle drôle d'idée, madame la duchesse ! C'est un canasson de dernier ordre !

YVONNE. — Oui, mais il paraît qu'il va gagner.

PAUL. — Vous avez un tuyau ?

YVONNE. — Il paraît qu'on l'a entraîné spécialement pour... (*Elle s'avise à temps de la gaffe*) que...

qu'il... enfin il paraît que c'est sûr. L'ambassadeur, qui est très prudent, a fortement ponté.

PAUL. — Ah ! ah !... Mais... je risquerais bien quelque chose... (*Il entr'ouvre son portefeuille.*) J'ai un billet de mille francs.

YVONNE. — Je crois que la chance de *Flair d'artilleur* les vaut.

PAUL. — Ah ? Vous me décidez... Mais... (*Cherchant des yeux quelqu'un.*) Je ne peux pourtant pas pas aller les porter moi-même... (*Tous les personnages qui sont là sont vraiment de trop d'importance pour faire la commission de l'Empereur. — Avec un entêtement d'enfant.*) Enfin, je veux absolument... Ah ! (*Il aperçoit Lutzbourg qui vient de rentrer dans la tribune.*) Général ! Général ! Vite !... Tenez, voilà cinquante louis. Allez me les mettre sur *Flair d'artilleur*.

LUTZBOURG. — Oui, Sire.

PAUL. — Vite, mon vieux, la cloche va sonner. (*Lutzbourg se hâte. — La cloche sonne avant qu'il ait pu rentrer dans la tribune. Il reste au pesage.*)

Trois faux départs. *Flair d'artilleur* fait des sauts de mouton, mais refuse de partir. Enfin, au quatrième départ, il se décide, mais il ne se presse point. Il fait la moitié de la course à environ cent cinquante mètres du peloton.

PAUL, *à Yvonne.* — Duchesse, je ne vous reprocherai pas mes cinquante louis, mais, si ça continue comme ça, ils sont ratissés.

YVONNE, *déroutée par le retard de la manifestation.* — En effet... si cela continue... mais c'est étonnant que...

Le peloton double le bouquet d'arbres, *Flair d'artilleur* toujours à une lieue derrière.

Théodora *se lève, se penche et crie : — Flair d'artilleur! Flair d'artilleur !*

Aussitôt, une clameur formidable :

— Vive Hector ! Vive Hector ! Abdication !

Paul, *tout pâle.* — Qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas dans la course cette fois-ci ?

Yvonne, *émue.* — Non, Sire.

Théodora. — *Flair d'artilleur !*

Sylvère. — Comme il veut ! Dans un fauteuil !

En effet, tous les chevaux, effarés, se dispersent, *Flair d'artilleur* fait *walk over* au petit galop.

Théodora. — *Flair d'artilleur !*

La foule. — Vive Hector ! Abdication ! Abdication !

Paul. — Sacrebleu !

La foule. — Abdication ! Hector ! Hector !

Les cannes en l'air, les poings, les chaises. Mêlée. Tout à coup une voix terrible, une voix de champ de manœuvres, crie :

— Vive l'Empereur !

— Bravo !

— Conspuez !

— Vive l'Empereur !

Le Président du Conseil, *au Ministre de la police.* — Dites donc, je crois reconnaître la voix du comte de Lutzbourg.

Le Ministre de la police. — Fichtre ! Il doit passer un joli quart d'heure.

— Vive Hector ! Abdication !

A ce moment, un personnage demeuré inconnu escalade la tribune. Il se précipite sur l'Empereur les deux poings levés, avec l'intention évidente de lui enfoncer son chapeau jusqu'aux oreilles.

YVONNE, *poussant un cri.* — Ah !...

Mais elle ne perd pas son sang-froid. Elle pointe son ombrelle et en porte un coup violent dans le ventre de l'individu. Celui-ci se plie en deux et tombe, les mains en avant, sur le dossier du fauteuil impérial, au moment où Paul vient de se jeter de côté. Le ministre de la police, ennuyé de la tournure que prennent les choses, veut donner de sa personne. Il bouscule l'individu et réussit à le rejeter, par-dessus la balustrade, dans les bras des agents. — Tohu-bohu. — On procède sans aucun discernement à un nombre incalculable d'arrestations. — L'ordre règne sur le champ de courses. — Silence de mort.

PAUL, *recouvrant ses esprits.* — Madame l'ambassadrice... Vous nous avez sauvé la vie... Nous ne l'oublierons jamais. (*Il lui presse les mains avec effusion.*)

YVONNE, *près de se trouver mal.* — Ah ! Sire...

XAINTRAILLES, *accourant.* — Sire !... (*Bas à Yvonne.*) Vous avez été d'une présence d'esprit sublime ! (*La main, discrètement.*)

Détente. Attendrissement. Tout le monde défile. Congratulations. L'ambassadrice de France est aussi félicitée que l'Empereur.

L'AUTRICHE, *à l'Allemagne.* — Somme toute, est-ce que cela peut véritablement s'appeler : sauver la vie ?

L'ALLEMAGNE. — Ma chère, ce n'est qu'un coup de parapluie instinctif.

LE MARÉCHAL DE LA COUR, *s'approchant de l'Em-*

pereur. — Sire, les ordres avaient été donnés pour le départ de Votre Majesté aussitôt après la cinquième course.

PAUL. — Est-ce qu'elle est courue ?

LE MARÉCHAL DE LA COUR. — Oui, Sire.

PAUL. — Ah! tant mieux!... Eh bien, allons. (*Il presse encore les mains d'Yvonne.*)

Sortie sans encombre, et comme si rien du tout ne s'était passé. Le cortège se reforme. — Il se développe dans l'avenue du jardin botanique. — Tout d'un coup :

CRIS. — Vive Hector!... Vive Hector!... Abdication!...

PAUL. — Hein ? Ça recommence ?

LE MARÉCHAL DE LA COUR, *qui est très timoré.* — On le dirait, Sire... Aïe!

PAUL. — Quoi ?

LE MARÉCHAL DE LA COUR. — J'ai reçu... Qu'est-ce que c'est que ça ?

PAUL. — Essuyez-vous avec votre mouchoir, vous êtes dégoûtant! C'est un œuf... Hou!...

— Votre Majesté aussi !

— Oh!

— Ah!

Une grêle d'œufs. En outre, la circulation est mal établie. La voiture de l'Empereur n'avance plus.

LE MARÉCHAL DE LA COUR, *ruisselant.* — Sire, il ne faut pas songer à pousser plus loin.

PAUL. — Je ne peux pourtant pas rester immobile et impassible sous cette mitraille !

LE MARÉCHAL DE LA COUR. — Sire, nous sommes

juste en face de l'hôtel Castelli Romani. Ne pourrait-on y demander asile ?

Paul, *à soi-même.* — Qui l'eût dit?... Non, non, messieurs, je ne puis avoir l'air de reculer... (*Un œuf.*) Oh ! (*Un autre.*) Ah !... Aïe !... Ouf !... Vous avez raison.

La voiture vire brusquement. Le portier des Castelli Romani, qui assiste à la manifestation, de sa loge, voit, comprend, ouvre la grille, laisse passer la voiture, referme. L'Empereur est en sûreté. On entend au dehors des cris de cannibales.

La marquise de Castelli Romani se trouve à point sur le seuil du vestibule pour recevoir l'Empereur. Elle a justement une toilette de veuve morganatique. Paul lui lance un regard qui vaut un mot historique, un regard qui veut dire littéralement : « Ouvrez, c'est l'infortuné Empereur Paul VII ! »

Judith, *s'inclinant profondément.* — Sire, le marquis est absent...

Paul. — N'importe, madame... Ah !... Ah !... je ne me doutais point que j'aurais jamais le plaisir de venir chez vous... Mais je me doutais encore moins que ce dût être en pareil équipage.

Judith. — Votre Majesté prendra ici quelques instants de repos...

Paul. — Oui, jusqu'à la nuit tombée. Ensuite nous rentrerons au Château... Ah ! ma chère, nous sommes accablé de douleur. Nous sommes honteux pour nos peuples de ce qui nous arrive. (*Avec une intention galante.*) Voilà donc à quoi nous auront servi tant de douloureux sacrifices !

Judith. — Ah ! Sire, chacun de ces cris sauvages que j'entends me perce le cœur. Je me dis : c'est peut-être moi qui suis cause...

Paul, *impatienté.* — Mais non, madame. (*Cette*

manie qu'elle a de s'attribuer toutes les responsabilités, l'exaspère.) Montons... C'est joli, chez vous...

Non... Vestibule blanc à colonnes. Escalier blanc avec tapis de Smyrne sur le marbre blanc des marches. C'est tout à fait palace-hôtel de la Compagnie des wagons-lits.

JUDITH, *abandonnant l'Empereur au seuil d'un boudoir qui n'est plus du tout dans le style palace-hôtel.* (*Louis XV, tapisseries à sujets chinois.*) — Sire, je n'ai plus qu'à disparaître. L'on va réparer le désordre de vos habits. Après quoi l'on conduira Votre Majesté dans le grand salon du rez-de-chaussée, qui est le vôtre tant qu'il vous plaira... Votre Majesté me pardonnera si je suis incapable de regretter tout à fait un événement qui m'a valu l'honneur inespéré de la recevoir chez moi... le bonheur, plus inespéré peut-être, de la revoir.

PAUL, *gêné.* — Ah!... Ma chère... Croyez que nous-même... Nous sommes touché... (*Il lui tend la main. Elle plonge. Il lui baise la main.*)

Elle se retire, et Paul reste en proie à trois valets de chambre admirables qui se ressemblent comme des frères jumeaux. Évidemment, les Castelli Romani possèdent un haras où on leur fabrique leur domesticité sur mesure, car tous leurs gens ont le même visage. Paul, accoutumé au fâcheux extérieur des siens, est intimidé devant ceux-ci. Il leur trouve des façons de prêtre et ose à peine se déshabiller devant eux. Mais les trois valets lui font respectueusement violence, et en cinq minutes il est nettoyé, ratissé, raclé des pieds à la tête.

Alors on le conduit au grand salon du rez-de-chaussée. (Porte-fenêtre sur le jardin.) Nous retombons dans le palace-hôtel, avec on ne sait quelles réminiscences de la galerie d'Apollon. — Arnolphe, Jean, Théodora, Sylvère et de nombreux personnages de la Cour sont là, qui attendent l'Empereur, le sourire aux lèvres. Il sourit comme eux. Il est dans l'état d'âme d'un personnage des *Mille et une nuits,* qui, après avoir subi les plus pénibles épreuves, est transporté par les génies

dans un palais merveilleux, où il trouve le bain parfumé, les sorbets, le gîte et surtout le reste. Rêve-t-il ? Est-ce tout à l'heure qu'il rêvait ?

L'entrée d'un personnage bizarre le rappelle à la réalité. C'est une femme, car il y a, tout autour, des lambeaux de robe. Le visage disparaît sous de longues mèches de cheveux collés au jaune d'œuf.

PAUL, *suffoqué*. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi a-t-on laissé entrer ça ici ?

L'ÊTRE INNOMABLE, *avec la voix de la comtesse d'Eschenbach*. — Mais, Sire, c'est moi !

PAUL. — Vous, comtesse ! D'où sortez-vous ?

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Des mains de ces Vandales ! Ils m'ont bien reconnue ! Ils m'ont prise pour cible !

PAUL, *transporté de fureur, au Président du Conseil*. — Voilà les résultats de votre politique, monsieur ! Vous aurez une belle place dans l'histoire, tous mes compliments ! Votre ministère demeurera célèbre ! Le ministère des œufs pourris !

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL. — Sire...

PAUL. — Taisez-vous ! Je devrais vous reprendre votre maroquin comme on reprend un tablier. C'est d'ailleurs ce que je me propose de faire à la première occasion, je vous en avertis... (*Les paroles s'arrêtent dans sa gorge : un nouvel éclopé vient de paraître. L'Empereur reconnaît avec stupeur son fidèle Lutzbourg.*) Oh !... Oh ! général !...

LUTZBOURG. — Oui, Sire... Voilà... voilà...

PAUL. — Oh !

LUTZBOURG. — Tout ça parce que j'ai crié :

« Vive l'Empereur! » Les agents m'ont empoigné, et pendant deux heures on m'a passé à tabac!

PAUL, *au Ministre de la police*. — Ah! ah!... Ah! monsieur, voilà l'esprit de votre police?... C'est exquis! Parole!... J'attends votre démission... Imbécile!

LE MINISTRE DE LA POLICE. — Oh

PAUL, *les yeux hors de la tête*. -- J'ai dit et je répète : « Imbécile! » (*A Sylvère.*) Qu'est-ce que vous avez à ricaner dans les coins avec votre sœur, vous?

SYLVÈRE. — Moi?

PAUL, *très pion*. — Parfaitement, vous ricanez, je vous ai vu. Vous commencez à m'embêter avec vos ironies. Allez donc faire un petit voyage.

THÉODORA. — Sire, c'est justement de cela que nous causions. Nous voudrions tous les deux faire un tour en Allemagne, sous prétexte de rendre visite à l'Impératrice, qui est toujours à Brême, et qui ne doit pas s'y amuser tous les matins.

PAUL. — C'est ça, allez-y, débarrassez-moi le plancher, je vous donne congé. Vous entendez, Arnolphe, Jean, je leur donne congé, et je vous défends de les suivre.

ARNOLPHE, JEAN. — Mais, Sire...

PAUL. — Taisez-vous. Vous resterez ici, avec moi : je ne peux pas me priver de tout le monde... Vous, comtesse, vous accompagnerez l'archiduchesse, en qualité de dame d'honneur. Vous voyez bien que le climat est malsain pour vous, ici. Je



us y ai laissé revenir trop tôt. Lutzbourg, vous z aussi. Voilà... Maintenant il fait nuit, la rue calme? (*Avec une dignité à la Louis XIV.*) 'on demande mes voitures. En route, messurs...



CHAPITRE XIV

LE PASSÉ

A l'ambassade de France.

Le petit salon de l'ambassadrice — très grand, avec une large fenêtre sur la cour, et une porte qui bâille sur la salle de bal, immense, dépourvue de tapis et de sièges. Les mêmes toiles historiques, le même fonds officiel de mobilier (bois doré, damas jaune) qu'au temps où le marquis de Chameroy était ambassadeur, et Xaintrailles deuxième secrétaire. Mme de Chameroy avait su mettre un peu de sa personnalité dans ce salon, en le coupant de paravents et en l'égayant de bibelots. La duchesse de Xaintrailles, qui pourtant excelle dans cet art de s'approprier les logis de passage, n'a voulu ici que rétablir ce que Mme de Chameroy avait créé, sans y rien ajouter de son cru. Elle a reconstitué scrupuleusement ce décor de son passé. — Elle se tient d'habitude, comme la marquise, sur un sofa placé non loin de la fenêtre. Elle a, comme la marquise, à son coude gauche, une table surchargée des ustensiles de fumerie. Elle fume, comme la marquise, des cigarettes pas plus grosses que des cure-dents.

L'Ambassadeur et l'Ambassadrice sortent de table. YVONNE est sur le sofa, XAINTRAILLES vis-à-vis, dans un fauteuil : cigare, café, et, à la main, un rapport écrit sur papier ministre, d'une belle écriture renversée.

XAINTRAILLES. — La police internationale est vraiment organisée à merveille.

YVONNE, *absente*. — Ah ?...

XAINTRAILLES, *secouant sa cendre, puis désignant, du cigare qu'il tient de la main droite, le rapport qu'il tient de la main gauche.* — Voilà un anarchiste, un nommé Gennaro, qui a quitté Rome il y a quinze jours et qui vient à pied, à petites journées, dans l'intention de faire sauter l'Empereur.

YVONNE. — Oh !...

XAINTRAILLES, *très calme.* — Oui... Nous n'en saurions rien s'il ne prenait lui-même la peine d'exposer son projet à tous les gens qu'il rencontre. Mais, ceci donné, le rôle de la police devient admirable. Croiriez-vous qu'on a mis moins de vingt-quatre heures à déterminer l'identité véritable de ce coquin, à retrouver la date de sa naissance, et jusqu'au nom de son père, qui pourtant ne l'avait pas déclaré ?

YVONNE. — Ce n'est peut-être pas le plus important.

XAINTRAILLES. — Aussi je ne vous le mentionne que pour vous faire voir à quel point les recherches sont minutieuses. Mais, ce qui vaut mieux en effet, on suit sa trace, on est sur ses talons, on ne le quitte pour ainsi dire pas des yeux.

YVONNE, *agitée.* — J'ai observé qu'il arrive toujours un moment où on les perd de vue, et c'est toujours ce moment-là qu'ils choisissent pour faire leur coup.

XAINTRAILLES, *avec une aimable désinvolture.* — Ma chère, souhaitons que ce ne soit pas avant cinq ou six jours qu'on le laisse glisser, car nous en aurions la responsabilité.

YVONNE. — Comment ?

XAINTRAILLES. — Il fait un coude par la France, et c'est pourquoi j'ai à m'occuper de lui.

YVONNE. — Ah ! il est en France ? Il n'est pas encore tout près d'arriver.

XAINTRAILLES. — Non, le danger n'est pas imminent. D'ailleurs, en France même, on trouvera peut-être un excellent prétexte pour le coffrer. Il faudrait reconnaître, en ce cas, que nous avons une véritable spécialité de sauver l'Empereur.

YVONNE. — Plaît-il ?

XAINTRAILLES. — Je faisais allusion à vos exploits de dimanche dernier.

YVONNE, *assez sèchement*. — Oh ! je vous en prie...

XAINTRAILLES. — Pardon, je ne pensais pas vous froisser.

YVONNE. — Vous ne me froissez pas. Je n'ai demandé aucune médaille de sauvetage, et je trouve qu'il est passablement exagéré de prétendre que j'aie sauvé la vie à Sa Majesté. Mais dans la situation critique où elle se trouve, j'estime peu charitable de plaisanter à son sujet.

XAINTRAILLES, *piqué*. — Je ne sais pas en effet ce qui me prend, car il me semble moins qu'à personne qu'il y ait lieu de rire des événements. Indépendamment des sympathies que je puis avoir pour Paul, je ne suis pas ravi de me voir accrédité auprès d'un Empereur sur qui on lève le poing. Cela nous atteint, nous autres, par contre-coup : les ambassadeurs ne se sentent plus ici dans une pos-

ture conforme à l'idéal de la vie diplomatique, qui est toute de correction... (*Un temps. Avec déférence.*) J'ai, en outre, absolument tort de vous plaisanter, vous. Car je ne sais pas si on a exagéré votre action, mais elle a produit un grand effet, et je n'ai jamais mieux senti ce que je vous dois.

YVONNE. — Laissons cela.

XAINTRAILLES. — Mais non. Cela me fait plaisir de vous exprimer ma reconnaissance de temps à autre, notamment dans certaines circonstances de temps et de lieu.... ici...

YVONNE. — Ici ?

XAINTRAILLES. — Je vous dois d'y être revenu comme maître de la maison, après y avoir été... subalterne, si je puis employer une telle expression.

YVONNE. — Mon Dieu ! êtes-vous tellement sensible à ce petit avantage d'être le maître de la maison ?

XAINTRAILLES. — Entendons-nous : je ne crois pas que j'en vaille plus, ni qu'autrefois j'en aie valu moins. Je me suis toujours mis à mon rang, et quand j'étais subalterne, je ne me mettais pas, comme bien vous pensez, au-dessous de celui qui était le maître. Mais justement j'avais alors... un malaise... le sentiment que tout n'était pas dans l'ordre ni chacun à sa place. Maintenant, j'ai un sentiment de convenance parfaite. Vous comprenez cela ?

YVONNE, *avec indifférence.* — Très bien.

XAINTRAILLES, *après un temps.* — J'aime aussi à faire des comparaisons entre mon présent et mon

passé : où les ferais-je plus sûrement qu'ici, où le passé se représente à moi dans un décor intact ? Nulle part je n'aurais une vision plus juste et plus aiguë de ce que j'ai gagné depuis ce temps-là en maturité.

Yvonne. — Ah ?

Xaintrailles. — Comment peut-on avoir peur de vieillir ? Pour moi, c'est une jouissance continue et quotidienne. Je me félicite d'avoir tous les jours un peu plus de poids dans la tête. Est-ce que vous ne comprenez pas cela aussi ?

Yvonne, *vaguement*. — Oui, oui...

Xaintrailles. — Vous n'êtes pas contente de vous retrouver ici... plus... assagie ?...

Yvonne. — Oh !...

Xaintrailles, *vivement*. — Je veux dire... moins chimérique, moins romanesque, plus... positive qu'autrefois ?

Yvonne, *avec un geste évasif*. — Oui.

Xaintrailles. — Je vous demande cela parce que, à vous voir si soigneuse de conserver notre décor ancien, je vous avais d'abord crue dans le même état d'esprit que moi. Mais depuis plusieurs jours, vous me paraissez... mélancolique...

Yvonne. — C'est tout simple.

Xaintrailles. — Non, non... ce n'est pas... logique... et je voudrais bien vous faire sentir... (*Il se rapproche d'elle, presque tendre.*) Je crains, à vous parler franc, que vous ne soyez un peu trop hantée ici par les fâcheux souvenirs d'autrefois.

Yvonne. — Oh !

X[illegible]. — Enfin, vous n'avez pas... c'était ma fau[illegible] [illegible] confesse, vous n'avez pas été très heureu[illegible]. Mais, [illegible] doit[illegible] pas être une joie pour [illegible] rappeler [illegible] peines anciennes, [illegible] est tout à fait abolie.

[illegible]. — [illegible]

X[illegible]. — [illegible] que [illegible] ne vous fait pas [illegible] [illegible] actuelle [illegible]. Vous [illegible] coups lorsque je [illegible].

[illegible]. — Non.

X[illegible]. — Tenez, j'a[illegible] sortir. Vous ne pen[illegible] pas à me demander où je vais.

[illegible]. — Non.

X[illegible], *un peu déconcerté par tant de froideur.* — Enfin, vous goûtez comme il faut, n'est-ce pas [illegible] que le présent est tout différent [illegible] et que le passé est bien mort.

[illegible] *[illegible]* — Oui, bien [illegible]

X[illegible]. — Vous êtes [illegible] satisfait [illegible]

[illegible]. — Mais oui, mon ami, [illegible] vous aussi, [illegible] vous êtes satisfait.

X[illegible] *[illegible]* — Pour[illegible] avec une nuance d'iro[illegible] témoign[illegible] toujours une cer[illegible] qui se déclarent satisfaits.

[illegible]. — Parce qu'il [illegible] des gens — je n'[illegible] pas leur opinion — qui [illegible] la vie trop [illegible] pour qu'on en puisse être satisfait.



à moins d'un peu d'aveuglement et même de fatuité.

XAINTRAILLES, *qui s'est levé.* — Oh ! oh ! prenez garde : le changement de climat m'a l'air de vous rendre vos dispositions anciennes à la psychologie.

YVONNE. — Je croyais bien m'être débarrassée de la psychologie pour jamais.

XAINTRAILLES, *lui donnant la main.* — Je vous en prie. Au revoir.

Il sort. Elle reste. Ses regards errent longtemps sur les objets... Puis elle se lève, avec effort, et lentement s'en va dans sa chambre : l'ancienne chambre du marquis et de la marquise de Chameroy. Là, elle n'a pu se résoudre à laisser absolument les choses en l'état : le grand lit à baldaquin et à colonnes sur une estrade, la console Louis-Philippe entre les deux fenêtres, les deux bibliothèques Louis-Philippe, avec la collection complète de la *Revue des Deux-Mondes* dans les bibliothèques et, sur la console, un ibis rose empaillé. Elle a remplacé ces accessoires par une partie du mobilier Empire du logement qu'elle occupait, jeune mariée, à l'ambassade même, avec Francis, alors deuxième secrétaire : le lit bateau, la pendule du modèle *Amour et Psyché*, qu'elle fut bien surprise de retrouver si loin de Paris, toute pareille à celle de sa belle-mère (elle devait plus tard en trouver un troisième exemplaire dans cette petite maison de l'archiduc Paul où elle fit la folie de se risquer).

Elle a fait également apporter ici la table-panier à ouvrage. Cette table a des tiroirs nombreux, à secrets. Yvonne ouvre l'un des tiroirs et en extrait un cahier-journal où, depuis de longues années, elle n'a pas écrit : elle n'est plus si jeune fille, mais en ce temps-là elle écrivait tout. Elle feuillette au hasard, puis elle emporte le cahier dans le salon, elle reprend sa place sur le sofa, elle lit.

Il est là, tout son passé — ce passé mort !... Il est là, résumé en petites notes au jour le jour, naïves et saisissantes... Son amour honnête pour Xaintrailles... ses premières inquiétudes, ses désillusions... Son désespoir indigné, quand elle s'est aperçue que, par tradition et par anglomanie, il continuait un fastidieux adultère avec la femme du conseiller de l'ambassade anglaise, sir Augustus Huxley-Stone... Sa revanche, son dangereux flirt avec l'archiduc Paul, aujourd'hui empereur...

XAINTRAILLES. — Enfin... vous n'avez pas... c'était ma faute, je le confesse... vous n'avez pas été très heureuse ici. Mais... ne doit-ce pas être une joie pour vous de vous rappeler ces peines anciennes, à présent que la cause en est tout à fait abolie ?

YVONNE. — Évidemment.

XAINTRAILLES. — Est-ce que cela ne vous fait pas apprécier mieux votre... sécurité actuelle ?... Vous n'avez plus lieu d'être aux cent coups lorsque je vas et viens...

YVONNE. — Non.

XAINTRAILLES. — Tenez, j'ai à sortir. Vous ne penserez même pas à me demander où je vais.

YVONNE. — Non.

XAINTRAILLES, *un peu déconcerté par tant de froideur.* — Enfin, vous goûtez comme il faut, n'est-ce pas, cette assurance que le présent est tout différent du passé, et que le passé est bien mort ?

YVONNE, *avec quelque amertume.* — Oui, bien mort.

XAINTRAILLES. — Vous êtes... satisfaite ?...

YVONNE. — Mais oui, mon ami... et vous aussi... vous surtout... vous êtes satisfait.

XAINTRAILLES, *légèrement impatienté.* — Pourquoi me dites-vous cela avec une nuance d'ironie ?... Pourquoi témoigne-t-on toujours un certain dédain à ceux qui se déclarent satisfaits ?

YVONNE. — Parce qu'il y a des gens — je n'adopte pas leur opinion — qui croient la vie trop mal satisfaisante pour qu'on en puisse être satisfait,



à moins d'un peu d'aveuglement et même de fatuité.

XAINTRAILLES, *qui s'est levé.* — Oh ! oh ! prenez garde : le changement de climat m'a l'air de vous rendre vos dispositions anciennes à la psychologie.

YVONNE. — Je croyais bien m'être débarrassée de la psychologie pour jamais.

XAINTRAILLES, *lui donnant la main.* — Je vous en prie. Au revoir.

Il sort. Elle reste. Ses regards errent longtemps sur les objets... Puis elle se lève, avec effort, et lentement s'en va dans sa chambre : l'ancienne chambre du marquis et de la marquise de Chameroy. Là, elle n'a pu se résoudre à laisser absolument les choses en l'état : le grand lit à baldaquin et à colonnes sur une estrade, la console Louis-Philippe entre les deux fenêtres, les deux bibliothèques Louis-Philippe, avec la collection complète de la *Revue des Deux-Mondes* dans les bibliothèques et, sur la console, un ibis rose empaillé. Elle a remplacé ces accessoires par une partie du mobilier Empire du logement qu'elle occupait, jeune mariée, à l'ambassade même, avec Francis, alors deuxième secrétaire : le lit bateau, la pendule du modèle *Amour et Psyché*, qu'elle fut bien surprise de retrouver si loin de Paris, toute pareille à celle de sa belle-mère (elle devait plus tard en trouver un troisième exemplaire dans cette petite maison de l'archiduc Paul où elle fit la folie de se risquer).

Elle a fait également apporter ici la table-panier à ouvrage. Cette table a des tiroirs nombreux, à secrets. Yvonne ouvre l'un des tiroirs et en extrait un cahier-journal où, depuis de longues années, elle n'a pas écrit : elle n'est plus si jeune fille, mais en ce temps-là elle écrivait tout. Elle feuillette au hasard, puis elle emporte le cahier dans le salon, elle reprend sa place sur le sofa, elle lit.

Il est là, tout son passé — ce passé mort !... Il est là, résumé en petites notes au jour le jour, naïves et saisissantes... Son amour honnête pour Xaintrailles... ses premières inquiétudes, ses désillusions... Son désespoir indigné, quand elle s'est aperçue que, par tradition et par anglomanie, il continuait un fastidieux adultère avec la femme du conseiller de l'ambassade anglaise, sir Augustus Huxley-Stone... Sa revanche, son dangereux flirt avec l'archiduc Paul, aujourd'hui empereur...

Il n'y a tout de même pas de littérature qui nous touche mieux que ce que nous avons écrit de nous-mêmes. Elle sourit en se relisant, mais elle a les yeux humides. Et brusquement, c'est une vraie crise de larmes, elle sanglote comme un enfant, la tête dans les mains.

A ce moment la porte s'ouvre. On annonce : l'Empereur. Pris de court, effaré par cette visite familière et imprévue, le valet de pied n'a pu faire avertir l'ambassadrice. Elle lève les yeux sans penser qu'ils sont pleins de larmes. Elle jette un cri.

PAUL. — Vous pleurez !

YVONNE, *confuse.* — Sire... Mon Dieu !... l'entrée... inattendue de Votre Majesté m'a... surprise... Je... je ne m'attendais pas à votre visite... Pardonnez-moi...

PAUL. — Ne vous excusez pas, duchesse.... ne... ne... (*Il s'étrangle.*) Bon !... (*Il se mouche.*) Pardonnez-moi aussi, vous savez... je ne puis voir pleurer une femme... Mais je suis... bien heureux, oui, bien heureux. (*Silence. Ils s'essuient les yeux l'un et l'autre.*) Là !... Vous n'avez plus de chagrin ?

YVONNE, *avec un sourire triste.* — Non.

PAUL. — Alors, moi non plus... Mais je suis bien content de vous avoir trouvée en larmes... Cela vous paraît extraordinaire, je vais vous expliquer pourquoi... Figurez-vous, depuis dimanche, je suis résolu à venir vous faire une visite pour vous remercier...

YVONNE. — Pour me...

PAUL. — Oui, car vous m'avez sauvé la vie.

YVONNE, *protestant.* — Oh ! Sire...

PAUL, *d'un ton légèrement autoritaire.* — Pardon, vous m'avez sauvé la vie... Mais la question n'est pas là... Le croiriez-vous, duchesse ? la pen-

sée de cette visite que nous vous devions, loin de nous causer du plaisir, était devenue pour nous... un supplice... Je me rappelais que je vous avais fait jadis des visites... familières... Je craignais qu'il n'en pût être de même à présent... et que la solennité de notre rencontre... me fît trop cruellement sentir que ce qui n'est plus... n'est plus... Je redoutais à tel point cette impression, que j'ai différé jusqu'à aujourd'hui... quand c'est le lendemain même que j'aurais dû...

YVONNE. — Oh ! Sire...

PAUL, *comme ci-dessus*. — Si, madame, le lendemain même... Après avoir différé... j'ai tout fait pour retirer à cette démarche son caractère officiel... J'ai négligé de vous prévenir... J'espérais peut-être vous trouver seule... Cette espérance n'a pas été déçue.

YVONNE, *gênée*. — L'ambassadeur est sorti.

PAUL, *avec joie*. — Oui !... En outre, je suis venu seul moi-même... tout à fait en simple particulier, en voisin...

YVONNE. — Oh !...

PAUL. — Malgré ces calculs machiavéliques, je ne me faisais pas beaucoup d'illusions sur l'intimité possible d'une conversation entre nous... à l'heure actuelle... Pouvais-je espérer, madame la duchesse, que, du premier coup, toute contrainte, toute étiquette serait supprimée ?... qu'il n'y aurait plus ici face à face... qu'un homme ému, une femme en larmes ? Ah ! maintenant... nous pouvons redevenir... empruntés... nous ne trouverons peut-être

PAUL. — Ah ?

YVONNE. — Je venais... de rentrer... douloureusement en contact avec un passé... qui n'a certes pas été bien joyeux... et que pourtant je pleure, comme on pleure toujours ce qui n'est plus.

PAUL. — Quelque chose a survécu de ce passé, duchesse, vous venez de le toucher du doigt... c'est... ma tendre affection... c'est... la possibilité... d'un accord intime entre nous.

YVONNE. — Oui, Sire, et cela... je le dis sans détour à Votre Majesté... cela m'est très précieux... Mais, tout à l'heure, je ne savais pas que cela pût être encore, et je ne pensais qu'à d'autres choses, qui sont véritablement passées.

PAUL. — Dites-moi quelles choses.

YVONNE. — Votre Majesté a été mêlée de trop près à ma vie pour que j'aie scrupule à lui répondre... Elle sait toute mon histoire, qui est simple, banale. mais, je crois, touchante... et qui l'a touchée.

PAUL. — Oui...

YVONNE. — Elle sait quelle naïve et ardente affection j'avais pour mon mari... et que c'est ici, ici même que cette affection fut trompée. elle a été témoin de mes jalousies.

PAUL, *qui ne tient pas particulièrement à ces souvenirs-là*. — Oui, oui...

YVONNE. — Ce ne sont pas là des souvenirs heureux... je ne vois même pas qu'il y ait une note discordante de bonheur : tous sont également pénibles... et depuis longtemps je me félicitais

plus un mot qui sorte vraiment du fond de nous-mêmes... N'importe... il n'en restera pas moins vrai que je vous ai vue pleurer, c'est l'abandon suprême... Quel bonheur !... Cette... communion de nos cœurs... qui m'était naguère si douce... indépendamment même de toute autre vue intéressée... je la croyais... désormais impossible... : elle vient d'être encore... une minute... Voilà pourquoi, madame la duchesse, au milieu des larmes que la vue des vôtres m'arrachait, j'ai poussé un véritable cri de joie... Pardonnez-moi, c'est égoïste... j'aurais dû vous demander avant tout, comme je le fais maintenant, la cause de ces pleurs qui me sont si chers.

Yvonne. — Sire... il y a certainement une fatalité... une heureuse fatalité... qui veut que des sympathies, si j'ose dire... s'établissent toujours entre nous... par suite de souffrances qui se trouvent être identiques, malgré la différence inouïe des rangs.

Paul. — Que vous me faites plaisir ! Expliquez-moi cela.

Yvonne. — Sire... je me souviens que naguère nous nous sommes trouvés ainsi... de plain-pied... parce que vous ne pouviez pas plus supporter la vie d'étiquette des cours que moi la vie d'étiquette du monde.

Paul. — C'est vrai. Et aujourd'hui ?

Yvonne. — Aujourd'hui, quand vous êtes entré, je pleurais parce que je venais justement d'éprouver cette impression... que vous redoutiez tant vous-même en venant ici...

Paul. — Ah ?

Yvonne. — Je venais... de rentrer... douloureusement en contact avec un passé... qui n'a certes pas été bien joyeux... et que pourtant je pleure, comme on pleure toujours ce qui n'est plus.

Paul. — Quelque chose a survécu de ce passé, duchesse, vous venez de le toucher du doigt... c'est... ma tendre affection... c'est... la possibilité... d'un accord intime entre nous.

Yvonne. — Oui, Sire, et cela... je le dis sans détour à Votre Majesté... cela m'est très précieux... Mais, tout à l'heure, je ne savais pas que cela pût être encore, et je ne pensais qu'à d'autres choses, qui sont véritablement passées.

Paul. — Dites-moi quelles choses.

Yvonne. — Votre Majesté a été mêlée de trop près à ma vie pour que j'aie scrupule à lui répondre... Elle sait toute mon histoire, qui est simple, banale, mais, je crois, touchante... et qui l'a touchée.

Paul. — Oui...

Yvonne. — Elle sait quelle naïve et ardente affection j'avais pour mon mari... et que c'est ici, ici même que cette affection fut trompée, elle a été témoin de mes jalousies.

Paul, *qui ne tient pas particulièrement à ces souvenirs-là*. — Oui, oui...

Yvonne. — Ce ne sont pas là des souvenirs heureux... je ne vois même pas qu'il y ait une note discordante de bonheur : tous sont également pénibles... et depuis longtemps je me félicitais

d'avoir bien oublié tout cela... qu'il valait mieux oublier. Mon mari était ce qu'on appelle parfait. Je ne pensais pas souhaiter rien de plus, et je n'aurais pas cru qu'il y eût pour moi-même un risque d'émotion à revenir, après tant d'années errantes, dans le décor de ces souvenirs périmés...

PAUL. — Eh bien ?

YVONNE. — Eh bien, Sire, à peine y ai-je été transportée que tout ce passé fâcheux a ressuscité en moi. Mais, par un effet inattendu, au lieu de ranimer des rancunes étreintes, il ne m'a inspiré que des regrets. Ah ! la contradiction est le vrai ressort de l'esprit humain. Je reviens ici où j'ai souffert, j'y reviens heureuse somme toute... oui, froidement heureuse... et tout de suite j'y oublie mon bonheur ou mon calme présent, pour regretter le temps où j'y vivais dans des transes et des jalousies continuelles. Je ne tremble plus dès que Francis s'éloigne, je ne dis plus : « Où va-t-il ? » Et je regrette de ne plus trembler et de ne plus me demander où il va. J'ai peur de cet apaisement, dont mon cœur jouissait jusqu'à ce jour après tant de fatigues. Naguère je souffrais : je vivais donc ! Si j'ai perdu la faculté de souffrir, qu'est-ce qu'il reste de vivant en moi ?... J'espère que Votre Majesté ne m'en veut pas de lui découvrir ainsi...

PAUL. — Je vous en prie... Jamais vous ne m'avez ému davantage.

YVONNE, *après un temps*. — Ce qui a précisé tout à l'heure les sentiments jusqu'alors un peu vagues que je vous exprime, c'est une dissertation... inop-

portune de mon mari sur le total effacement d'un passé peu regrettable, mais que moi je regrette. Il se félicite de cet effacement, lui. Je n'ai pu me défendre de lui répondre avec une sécheresse inutile : il ne peut pas comprendre... c'est un homme logique avant tout... il ne peut pas comprendre que, plus heureuse, je regrette le temps où je l'étais moins... Il m'a quittée avec un peu d'humeur et en me disant que je faisais de la psychologie.

PAUL. — Je ne sais pas si c'est de la psychologie, madame la duchesse, mais moi je vous comprends fort bien.

YVONNE. — Après son départ... je suis allée chercher... un petit livre où je consignais jadis... mes peines... Je n'ai pu résister à cette lecture... et j'ai tant aimé mes larmes d'autrefois que j'en ai répandu de nouvelles... C'est alors que Votre Majesté m'a surprise.

PAUL, *lui prenant la main*. — Il y a un Dieu pour notre amitié.

YVONNE, *souriant, les yeux humides*. — Oui.

PAUL, *avec hésitation*. — Ce que vous me dites, chère duchesse... m'encourage... à vous dire aussi... une chose... du même ordre, qui m'est arrivée tout récemment... J'hésitais, parce que ce récit m'oblige à vous rappeler... des choses... qui ne peuvent pas vous avoir laissé un souvenir très favorable... et qui ne sont pas très honorables pour moi.

YVONNE. — Oh ! Sire...

PAUL. — Vous me permettez de vous les rappeler... tout de même ?

YVONNE, *baissant les yeux.* — Oh !...

PAUL, *insistant.* — Dites-moi... dites-moi en toutes lettres que vous me le permettez.

YVONNE, *très bas.* — Oui.

PAUL, *avec joie.* — Ah !... (*Un temps.*) Donc, chère duchesse, moi aussi, tout récemment, après vous avoir revue, j'ai voulu feuilleter mon petit carnet... C'est une façon de parler, je parle au figuré... Car vous pensez bien que... comme écrivain... même sous cette forme facile... Enfin, j'ai voulu revoir... un lieu... désormais sacré pour moi... cette petite maison... à quelques lieues de ma Capitale... où vous avez daigné... (*Yvonne fait un geste involontaire.*) Je ne vous fâche pas ? (*Elle fait un signe de dénégation.*) Je peux continuer ?

YVONNE, *toujours très bas.* — Oui.

PAUL. — Croiriez-vous que je n'y étais jamais retourné depuis? Cela m'aurait fait trop de mal. D'ailleurs j'ai ensuite quitté le pays. Je suis allé sous un faux nom, vous l'avez su, vivre en France jusqu'au jour de mon élévation au trône impérial. Et au bout de quelques mois... ou plutôt de quelques années... Mon Dieu ! nous sommes ici pour nous parler sans feinte... Et puis j'ai observé que ma franchise un peu brusque était peut-être ce qui en moi vous déplaisait le moins... Enfin, duchesse, votre souvenir s'était peu à peu...

YVONNE, *souriant.* — Effacé ?

PAUL. — Je puis bien le dire, puisque mes sen-



timents se sont réveillés plus vifs que jamais quand je vous ai revue au *Figaro* et chez Paillard... Dès mon retour, le désir m'a pris d'aller passer une ou deux heures... là-bas... tout seul, bien entendu... J'ai commencé par tergiverser beaucoup.

YVONNE. — Ah?

PAUL. — Oui, je craignais que ce fût une espèce de sacrilège... d'offense à votre mémoire... Je me demandais si je ne devais pas laisser à tout jamais en interdit un lieu où j'avais eu le malheur de me conduire avec vous comme une simple brute.

YVONNE. — Oh!

PAUL. — Si, si... Mais je me suis rappelé à propos une jolie phrase de vous... au Vaudeville... Vous m'aviez dit qu'il n'est point, à proprement parler, de souvenirs mauvais... que le souvenir, même des pires événements... s'engourdit... s'enveloppe d'une grâce mélancolique...

YVONNE. — Oui...

PAUL. — Alors, j'ai risqué le coup, je suis allé là-bas... Je vais vous dire ce que j'ai éprouvé... Au départ, malgré mon émotion... je vous avouerai que j'étais comme un enfant qui fait l'école buissonnière. Figurez-vous que, depuis les derniers attentats anarchistes, fictifs ou non, je suis constamment surveillé par mes propres agents.

YVONNE, *vivement*. — Cela est absolument nécessaire, et il faut moins que jamais que cette surveillance se relâche.

PAUL. — Oui... En attendant, comme je ne pouvais, comme je ne voulais faire personne confident

de mon escapade, j'ai dépisté mes protecteurs. (*Il rit.*) Pendant trois heures, madame la duchesse, ma police a été sur les dents. On me cherchait de tous les côtés. Où est passé l'Empereur ? Grand Dieu ! Où est passé l'Empereur ? Mon ministre m'a flanqué une semonce quand j'ai reparu ! Mais il a eu beau me retourner dans tous les sens, il n'a jamais réussi à me faire avouer où j'avais vécu ces trois heures-là.

YVONNE, *riant aussi, mais à peine.* — Ah ! ah !...

PAUL, *après un temps.* — Là-bas... j'ai tout retrouvé en place... mes vilains meubles du second Empire, les photos d'actrices sur la commode, cette pendule qui avait paru vous intéresser... Et dans un coin, la table volante... où je vous avais fait servir une collation... à laquelle vous avez bien voulu toucher un peu... (*Un temps.*) Seulement... la lampe suspendue à une potence de fer forgé, à gauche de... l'alcôve... devant l'image de sainteté... la lampe était éteinte... Je l'ai rallumée... Aussitôt... l'aspect des choses... m'a paru changer.

YVONNE. — Ah ?...

PAUL. — Oui... Je ne sais pas bien comment vous dire... je ne saurais pas exprimer ce qui s'est passé en moi... J'allais, je venais... Je ne pensais peut-être à rien, mais cela m'était très doux... Je ne me rendais pas très bien compte si j'étais gai, si j'étais triste... Enfin vous comprenez peut-être cela tout de même, vous ? Vous sentez cela ?

YVONNE. — Oui.

PAUL. — Voilà... Et puis je suis parti, le cœur



léger... Je suis parti content comme si j'avais fait quelque chose de bien... Et cependant je suis parti avec la résolution de ne jamais plus revenir là... jamais... (*Silence.*) Je... j'ai... j'ai changé d'idée, madame la duchesse.

YVONNE. — Ah?...

PAUL. — Oui... Je ne voulais pas y retourner... parce que je croyais... qu'il ne restait plus rien... de cette amitié... Je crois... je crois tout le contraire maintenant... Alors ce pèlerinage... je le referai... (*Long silence.*) Je le referai... un jour... très prochain... Sans doute vous avez oublié... moi je n'ai pas oublié... que nous étions justement à cette même époque de l'année où nous sommes... quand vous m'avez fait la grâce... de venir...

YVONNE. — C'est vrai.

PAUL. — L'anniversaire est... jeudi prochain... Eh! bien, jeudi... j'irai... A la même heure... J'arrangerai les fleurs... Je préparerai la collation, comme... oui... J'ouvrirai la fenêtre qui donne sur le parc, vous savez?

YVONNE. — Oui.

PAUL. — Croiriez-vous, l'autre fois, je n'ai pas osé ouvrir la fenêtre... Cela m'aurait fait trop de peine de ne pas voir le coupé... s'arrêter... de ne pas tourner aussitôt la tête vers la porte, car la porte serait restée close... vous ne seriez pas entrée. Mais dorénavant je ne redoute plus cette impression... Je croirai entendre la voiture rouler sur le gravier, je croirai la voir qui s'arrête... Je croirai que la porte s'ouvre, que vous entrez, que vous êtes là...

Et... et vous y serez, madame la duchesse... vous y serez... en pensée... Oui, je suis sûr que vous ne pourrez pas faire autrement... vous ne pourrez pas vous empêcher de penser à moi à cette heure-là... Vous vous direz, avec un peu de... sympathie peut-être, du moins un peu de pitié : « Il est là-bas. » Et comme vous connaissez bien le décor, vous m'y verrez. Je vous y verrai aussi. Je serai très heureux. C'est une espèce de rendez-vous que je vous donne, madame la duchesse.

YVONNE. — Oh !...

PAUL. — Le seul rendez-vous que puisse donner à une femme telle que vous, un homme... l'homme enfin... que... je n'étais pas alors et que je suis devenu... Car j'ai beaucoup changé. J'étais... il ne faut pas m'en vouloir... les princes vivent en dehors du monde, ils en ignorent tous les usages... ils restent même, souvent, étrangers aux sentiments les plus élémentaires de l'humanité... Mais moi, j'ai cessé d'être prince pendant plusieurs mois. Je me suis mêlé aux autres hommes, à la vie. Il m'est arrivé alors... et aussi depuis que je suis empereur... beaucoup d'aventures, les unes grotesques, les autres tragiques... toutes... instructives... J'ai beaucoup roulé, si j'ose me servir de cette expression triviale. Je crois que j'y ai tout de même gagné d'acquérir pas mal de choses qui me manquaient... entre autres choses... l'éducation.

YVONNE. — Oh ! Sire...

PAUL. — Si, si... vous êtes bien aimable de protester, mais je sais à quoi m'en tenir sur moi-



même : j'étais très mal élevé. Maintenant... surtout depuis que j'ai eu la joie de vous revoir... il y a... il y a progrès... Je me sens devenu très... très respectueux, très... (*Assez brusquement.*) Madame la duchesse, je suis trop ému pour prolonger cet entretien. Je vous demande la permission de me retirer.

Yvonne. — Sire... (*Elle se lève et se met en devoir de l'accompagner.*)

Paul. — Non, je vous en prie... C'est... de l'enfantillage, mais je désire que cette visite prenne fin comme elle a commencé, sans aucune étiquette... Ne m'accompagnez pas jusqu'au bas de l'escalier. Je préfère vous dire adieu ici.

Yvonne. — J'obéis à Votre Majesté. (*Paul lui prend et lui baise la main, deux fois, très longuement.*)

Paul. — Au revoir donc, madame la duchesse. Je vous supplie de me renouveler la bonne promesse que vous m'avez déjà faite.

Yvonne. — La promesse ?...

Paul. — La promesse que, jeudi, vous serez là-bas, en pensée.

Yvonne, *très simplement.* — Oui, sire, jeudi, je serai là-bas, en pensée.

Paul. — Ah !... (*Nouveau baisemain. Il sort.*)

Yvonne ne l'a pas accompagné, par obéissance. Mais elle s'approche de la fenêtre pour le regarder partir. Au moment de monter en voiture, il lève les yeux, il l'aperçoit. Il lui fait un signe d'adieu et elle y répond. Puis elle revient s'asseoir sur le sofa.

Elle voit le cahier, sur la table à ouvrage. Elle le prend et, sans

dessein, se remet à le feuilleter. Elle relit distraitement les premières pages, où elle racontait son arrivée à l'ambassade... Le trajet en sleeping... La frontière... les environs de la Capitale.. En passant, Xaintrailles lui montre, tout près l'une de l'autre, la petite maison de l'archiduc Paul et la résidence impériale d'été...

Et comme elle notait, à cette époque, les moindres propos de son mari, elle retrouve, dans une marge, cette phrase de lui, qui s'applique... elle ne sait plus si c'est à la résidence d'été ou à la petite maison de Paul :

« La plupart des princes qui sont morts de mort violente ont été assassinés ici. »

Elle referme vivement le cahier. Elle a un grand froid. Une terreur soudaine pâlit ses yeux.

CHAPITRE XV

« FANTAISIE »

Au château de « Fantaisie », résidence d'été de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Grand-Duc de Brême, qui s'y transporte dès le début du printemps, n'ayant rien du tout à faire dans sa capitale.

C'est l'un de ces asiles champêtres que tous les princes régnants d'Allemagne se faisaient construire au dernier siècle, dans le goût français, mâtiné de goût du cru.

Celui-ci est une reproduction assez exacte du petit Trianon ; mais l'architecte a eu cette étrange idée de faire exécuter la façade en minuscules pierres, en mosaïque de cailloux multicolores et rocailleux, de sorte que l'aspect est d'une de ces boites en coquillages que, dans les foires, on gagne au tourniquet.

En avant de la façade, il y a un parterre d'eau miniature, avec des marmousets, des grenouilles et, au centre, un Neptune dans une attitude de *Quos ego*... Ces divers personnages, animaux ou humains, sont destinés, comme de juste, à cracher des jets qui s'entre-croisent. On fait jouer les eaux tous les dimanches, pendant un quart d'heure, pour amuser les enfants de la famille grand-ducale et les habitants du village voisin.

Leurs Altesses se tiennent d'habitude réunies dans la galerie qui forme à elle seule tout le corps principal du château, et qui prend jour sur les deux façades par six portes-fenêtres cintrées (trois et trois). A l'un des bouts, un grand poêle de faïence, cylindrique, envoie son tuyau dans une des fenêtres. Devant cette même fenêtre, à angle droit, un bureau Louis XVI. Deux guéridons Empire, acajou

sans bronzes, partagent l'axe de la galerie en trois sections rigoureusement égales. Une série de fauteuils à têtes de dauphins et de chaises gondoles, alignés le long des murs. Tout un lot de meubles de jardin dépareillés : chacun des membres de la famille grand-ducale a son siège à soi, qu'il a choisi selon ses préférences.

« Fantaisie » est, en ce moment, fort animée. L'Impératrice Anna s'y trouve encore, les événements politiques n'indiquant point qu'il soit opportun qu'elle se hâte de retourner dans ses États. En outre, l'archiduchesse Théodora, l'archiduc Sylvère, le général comte de Lutzbourg et la comtesse d'Eschenbach, arrivés ici dès le lendemain de la manifestation des courses, c'est-à-dire voilà une quinzaine, ne peuvent plus se décider à s'en aller. Enfin M. le professeur Schwan, pas fâché de prendre un peu l'air après ses altercations avec le Souverain à propos du certificat de folie, est aussi venu, sous le prétexte de donner une consultation à Luitpold LXXV (le Grand-Duc) qui a sa goutte, comme toujours.

Il est quatre heures et demie. Le dîner est fini depuis une grande heure, mais aucun des hôtes du château n'a encore déserté le cercle.

LE GRAND-DUC (Tête de Guillaume Ier) est dans un fauteuil roulant, tout près du poële : par principe, car il n'y a pas de feu, vu la douceur de la température. Une chaise placée devant le fauteuil permet à Son Altesse Sérénissime d'allonger sa jambe, que protège un cerceau.

LA GRANDE-DUCHESSE, avec ses lunettes, se tient debout d'un côté du fauteuil, et SCHWAN de l'autre côté. La Grande-Duchesse vient d'apporter une potion, et Schwan regarde comment Monseigneur boit cela.

L'IMPÉRATRICE ANNA fait vis-à-vis à son auguste père. Elle relit la dernière lettre de l'Empereur, qui date de quinze jours, car Paul n'est pas très épistolier.

Le jeune prince OTTO (douze ans, costume de quartier-maître, mollets), est assis devant le bureau : il écrit une lettre qui semble lui donner du fil à retordre. Sa sœur KATHI (treize ans, tout le portrait de l'Impératrice, culotte), l'aide à voix basse de ses conseils.

L'autre sœur, ISOLDE (quinze ans, autre exemplaire de l'Im-

pératrice, culotte), cause dans une embrasure avec THÉODORA (jupe-culotte) et LA COMTESSE D'ESCHENBACH. (La comtesse redevient dodue.)

L'aîné des jeunes princes, SIEGFRIED (seize ans, une gaucherie exquise), cause dans une autre embrasure avec SYLVÈRE. Ils ont l'air d'une paire d'amis.

Enfin le dernier, ETHEL, revêtu de la cuirasse que l'Empereur allemand lui a envoyée pour son anniversaire, est debout au beau milieu du salon et fait l'exercice du sabre. C'est le GÉNÉRAL COMTE DE LUTZBOURG qui profère les commandements.

LE GRAND-DUC. — Je voudrais bien déplacer un peu le poids de mon corps vers la gauche : la droite n'en peut plus.

LE PROFESSEUR SCHWAN. — Je vais aider Votre Altesse Sérénissime.

LE GRAND-DUC. — Merci... Oh !... Aïe !... Oh !... Bon ! mon cerceau s'est dérangé.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Je...

LE GRAND-DUC. — N'y touchez pas ! Il n'y a que l'Impératrice qui possède bien la manœuvre de mon cerceau.

ANNA, *se levant*. — Cher papa...

LUTZBOURG. — Sabre !... (*Le gosse engage son poignet droit dans la dragonne, tire à demi son sabre du fourreau et attend avec une angoisse manifeste le deuxième commandement.*)

LA GRANDE-DUCHESSE, *au Grand-Duc*. — Vous n'êtes pas raisonnable, mon ami. Comment ferez-vous quand vous aurez des crises en l'absence d'Anna ?

LE GRAND-DUC. — Je me passerai d'elle, mais, pour le moment, autant en profiter puisqu'elle est ici.

LUTZBOURG. — Main !!! (*Surprise, exécution incertaine, le sabre vacille, etc.*) Au temps, sacrebleu ! Voulez-vous bien rentrer votre lame ! Au temps !

ANNA, *replaçant le cerceau avec mille précautions.* — Est-ce bien ainsi, cher papa ?

LE GRAND-DUC. — Oui... Merci, mon enfant. (*Elle se penche pour l'embrasser.*)

LUTZBOURG. — Sabre !... A la bonne heure... Et attention au deuxième temps... Main !!!... Bon... Reposez !... Sabre !... Bravo !... Attention, eh !... Cuirassiers en avant !... (*Le gosse porte le poids du corps sur la jambe droite.*) Marche !... Un, deux, un, deux... Un... Un... Gauche... Bien... Attention là, en passant devant Son Altesse Sérénissime... Portez !... Sabre !... Bien... Gauche... Gauche... Reposez !... Sabre !... Un, deux, un, deux... Cuirassiers !... Halte !... (*Tout le monde applaudit.*)

LE GRAND-DUC. — Aïe !

LA GRANDE-DUCHESSE. — Vous avez fait un faux mouvement ?

LE GRAND-DUC. — Oui. Je me suis tourné un peu brusquement. Je voulais voir si Ethel est bien d'aplomb sur ses jambes quand il fait halte... C'est parfait. Mon fils, je suis content de vous. Venez embrasser votre vieux colonel. (*Ethel accourt.*)

LUTZBOURG, *indigné.* — Qu'est-ce que c'est ? (*Ethel s'arrête, médusé.*) A la bonne heure. Remettez !... Sabre !... Rompez vos rangs !... Marche ! (*Ethel se précipite dans les bras du Grand-Duc.*)

LE GRAND-DUC, *tendant la main à Lutzbourg.* —

Je vous remercie, général. Vous donnez les meilleurs principes à cet enfant. Votre séjour parmi nous ne lui aura pas été inutile.

LUTZBOURG. — Oh ! Monseigneur...

LA GRANDE-DUCHESSE. — Je suis aussi bien touchée de la bonté que témoignent à notre Isolde l'archiduchesse Théodora et Mme la comtesse d'Eschenbach.

THÉODORA. — Isolde est si gentille, madame.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — J'avoue que je raffole d'elle.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Vous avez sur elle, toutes les deux, la plus heureuse influence : je la trouve toute dégelée depuis que vous êtes là.

ISOLDE, *se hâtant de reprendre sa conversation à voix basse avec la comtesse et Théodora.* — Eh bien, oui, là, puisqu'on ne peut absolument rien vous cacher, je suis amoureuse !

THÉODORA. — Ah ! la petite masque !

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Je savais bien que nous finirions par lui arracher son secret.

THÉODORA. — Un officier, je parie.

ISOLDE. — Je n'en sais rien...

THÉODORA. — Comment ?

ISOLDE. — Il n'est pas du pays... Tout ce que je sais, c'est qu'il m'aime, car il vient tous les jours se promener jusqu'en vue du château : mais nous ne nous sommes jamais adressé la parole.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — C'est ravissant !

ISOLDE. — Il est tout jeune... Même, il ressemble un peu à l'archiduc Sylvère.

La Grande-Duchesse. — Et vous, Otto, que faites-vous donc là ? Quelle est cette lettre mystérieuse dont vous discutez les termes depuis une heure avec Käthi ?

Otto, *rougissant.* — Maman... c'est...

Käthi. — Signe... Là !... Nous pouvons le dire, maintenant que tu as fini.

Otto. — Dis-le, toi.

Käthi. — Otto a eu l'idée...

Otto. — Non, c'est Käthi.

Käthi. — Enfin, nous deux... Il écrit à la Reine d'Angleterre pour la supplier d'empêcher la guerre d'Afrique.

Ethel, *indigné.* — Empêcher une guerre !

Siegfried, *à Sylvère.* — Moi... si je ne voulais pas avant tout ne pas vous quitter... j'irais mettre mon épée au service de Sa Majesté britannique. Car j'aimerais à me battre, surtout dans un pays lointain.

Sylvère, *doucement.* — Ne faites pas cela, mon petit ami. Mais quant à nous quitter, hélas ! dans quelques jours...

Siegfried. — Oh ! ne me parlez pas de départ, vous me feriez pleurer.

La Grande-Duchesse, *à Otto.* — Je me demande quel titre vous avez à entrer en correspondance avec la Reine d'Angleterre ?

Otto. — Mais je suis son arrière-petit-fils.

Théodora, *riant.* — Si tous ses arrière-petits-fils lui écrivaient pour la détourner de la guerre, cela prendrait les proportions d'un plébiscite.

KATHI, *avec feu.* — C'est ce qu'il faudrait, madame. Il importe que l'Angleterre sache qu'elle encourt la réprobation de toute l'Europe. Au reste nous ne dissimulons point nos sentiments personnels à Sa Majesté.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Oh ! Oh ! Elle doit être belle, votre lettre. Je serais curieuse de la lire.

OTTO, *fièrement, mais prêt à pleurer.* — Certainement, elle est belle. Käthi me l'a dictée.

KATHI. — Non, c'est toi...

OTTO. — Enfin, c'est nous deux.

KATHI. — Otto a trouvé les idées.

OTTO. — Käthi les a exprimées en anglais. J'avais peur de faire des fautes d'anglais.

LE GRAND-DUC. — Mes sympathies, comme les vôtres, sont acquises aux Boërs. Mais nous devons nous garder de manifester...

OTTO, *déchirant la lettre.* — Bien ! Cette lettre ne partira pas. (*Il fond en larmes. Käthi l'embrasse.*)

ANNA, *les prenant tous les deux dans ses bras.* — Käthi !... Otto !... Mes chéris !...

LE GRAND-DUC. — Mais je ne les gronde pas. Leur pensée était généreuse.

OTTO, *sanglotant.* — C'est affreux ! Ces gens vont se massacrer ! Il me semble que j'y consens par mon abstention, et que j'ai une part de responsabilité.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Nous ne sommes pas fautifs pour ne nous point mêler de ce qui ne nous regarde point. Mais nous pouvons prier Dieu.

(*Otto et Käthi s'embrassent encore et achèvent de se consoler.*)

SIEGFRIED, *à Sylvère.* — Voilà bien des affaires pour quelques malheureux coups de fusil. Moi, je crois que la guerre est une chose sacrée.

SYLVÈRE, *doucement.* — Non.

SIEGFRIED, *inquiet.* — Vous n'êtes pas de cet avis ?

SYLVÈRE. — Pas du tout.

SIEGFRIED, *ébranlé.* — Ah !...

ISOLDE, *à Théodora.* — Toutes réflexions faites, je crois bien que c'est un officier. Il a une physionomie douce, mais une allure martiale.

THÉODORA, *à Sylvère.* — Sylvère, il est près de cinq heures.

SYLVÈRE, *se levant.* — Ah ! ah !

SIEGFRIED. — Est-ce que je peux sortir avec vous ?

SYLVÈRE. — Non, mon chéri, j'ai à parler à ma sœur...

SIEGFRIED, *très rouge.* — Vous l'aimez mieux que moi. .

SYLVÈRE. — Enfant !

ISOLDE, *à Théodora.* — Vous allez au village ? Si vous m'emmeniez ?

THÉODORA. — Non, ma petite, j'ai besoin d'être un peu seule avec mon frère.

ISOLDE, *avec feu.* — Vous l'adorez ! comme je vous comprends ! Il est si bien ! Ah ! je crois que je serais devenue amoureuse de lui, si mon cœur n'appartenait à un autre.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *à Siegfried.* — Votre

Altesse n'oublie pas qu'elle a daigné me promettre qu'elle m'emmènerait aujourd'hui sur l'avant-train de son tricycle à pétrole ?

SIEGFRIED, *contrarié.* — Ah !... Oui...

LA COMTESSE D'ESCHENBACH, *bas.* — Je pense bien que Votre Altesse préférerait être seule, mais elle n'aura qu'à me jeter en passant dans la première auberge... On ne s'inquiétera pas de savoir où vous allez quand on verra que vous me prenez avec vous.

SIEGFRIED. — C'est vrai.

LA COMTESSE D'ESCHENBACH. — Durant le trajet, Votre Altesse pourra m'entretenir de ses amours. Cela réchauffe mes vieux os.

ISOLDE, *à Otto et à Käthi.* — Nous autres, nous allons pédaler.

KATHI, OTTO. — Oui ! Oui !

LE GRAND-DUC. — Moi, je vais me faire rouler dans ma chambre, ou je ferai un somme... Ne soyez pas en retard pour le souper.

On s'embrasse. D'abord les uns les autres. Puis tout le monde embrasse l'Impératrice, la Grande-Duchesse, et enfin le Grand-Duc, pour la bonne bouche. La Grande-Duchesse roule elle-même le Grand-Duc. Schwan sort avec eux. Les gens amènent devant le château bicyclettes et tricycle. Gaieté. Adieux. Grelots. Cornes. Teuf-teuf. Dispersion.

LUTZBOURG, *à Ethel.* — Et nous, qu'est-ce que nous allons faire ?

ETHEL. — Mon général, je vais monter dans votre chambre et je vous réciterai ma théorie.

LUTZBOURG. — Ça va bien, Monseigneur. Sabre !... Main !!!

Ethel se met au port du sabre, Lutzbourg au port de la canne. Ils sortent tous deux, d'un pas militaire. L'Impératrice est restée seule, elle sonne. Une femme de chambre entre.

La femme de chambre. — Majesté ?

Anna. — A-t-on changé l'archiduchesse ? (*Sa fille.*)

La femme de chambre. — Oui, madame. Son Altesse Impériale est endormie.

Anna. — Merci. (*La femme de chambre sort. La Grande-Duchesse rentre.*) Papa dort ?

La Grande-Duchesse. — Oui. (*La mère et la fille s'installent de part et d'autre du poêle.*)

Anna, *après un long temps.* — Chère petite Käthi ! Cher Otto ! Leur idée d'intercéder pour les Boërs auprès de notre arrière-grand'maman, m'a touchée. Quelles âmes enthousiastes et naïves !

La Grande-Duchesse. — Oui... Ils ignorent les nécessités de la politique d'un grand État.

Anna. — Ils ont toujours vécu dans celui-ci, où l'exercice du pouvoir suprême est uniquement patriarcal.

La Grande-Duchesse. — Il faudra bien que leur horizon s'élargisse. Käthi est destinée selon toute apparence à occuper l'un des principaux trônes de l'Europe.

Anna. — Pauvre Käthi !... Mais Otto ne peut guère être plus qu'officier dans un régiment allemand... Officier de grand nom et de petite fortune... Je l'envie.

La Grande-Duchesse. — Vous avez raison de l'envier, vous que Dieu a placée sur un sommet.

Quand il nous élève si haut, c'est moins une faveur qu'il nous octroie qu'une épreuve qu'il nous impose.

Anna, *mélancolique.* — Oui.

La Grande-Duchesse. — Nous devons d'ailleurs accepter cette épreuve-là, comme toutes les épreuves, avec résignation et même avec joie.

Anna. — Oui, maman... Elle me paraîtra beaucoup plus pénible après ce séjour parmi vous. Ah ! quel déchirement quand il faudra retourner là-bas !... bientôt !...

La Grande-Duchesse. — Bientôt ? Est-ce que l'Empereur vous rappelle avec insistance ?

Anna. — Hélas ! non, maman, il n'insiste pas... ou pour mieux dire, il ne me rappelle pas du tout... C'est pour cela que je sens qu'il faut partir.

La Grande-Duchesse. — Paul n'insiste pas, ma chère enfant, parce qu'il souffle un mauvais vent sur votre empire. Et votre époux est trop heureux d'avoir un bon prétexte pour vous tenir loin du danger.

Anna. — S'il y a du danger, maman, n'est-ce pas mon devoir d'y être ?

La Grande-Duchesse, *avec simplicité.* — Oui.

Anna, *après un temps.* — Je me moque du danger... Mais... je sens bien qu'il n'est que temps que je revienne... Je connais Paul... S'il ne me rappelle pas auprès de lui, ce n'est pas qu'il ait peur pour moi, c'est qu'il n'a pas besoin de moi.

La Grande-Duchesse. — Oh !...

ANNA. — On l'a privé simultanément de moi et de cette marquise de Castelli Romani...

LA GRANDE-DUCHESSE. — Ma fille, quel rapprochement !

ANNA. — Il n'a pu supporter cette double privation que parce qu'il est parti aussitôt pour Paris. Mais à présent il en est revenu. Or, c'est depuis qu'il est revenu que sa correspondance se ralentit. Maman, Paul ne m'a pas écrit depuis deux semaines ! Il doit y avoir... quelque chose !

LA GRANDE-DUCHESSE. — Je conçois que vous soyez impatiente de vous rassurer.

ANNA, *avec hésitation.* — C'est que... je ne suis pas... je ne suis pas assez impatiente à mon gré, chère maman.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Ah ?

ANNA. — J'ai retrouvé ici mon enfance et mon bonheur d'autrefois, je m'y suis reprise... et alors je... je ne sens plus que je m'intéresse comme il faudrait à... mon autre bonheur... Je ne m'inquiète plus... de le défendre... Maman, j'y pense à peine... Mon Dieu ! est-ce que je me mettrais à aimer mon Paul un peu moins ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — C'est ce qui pourrait vous arriver de pire.

ANNA. — Aussi je prie Dieu tous les matins et tous les soirs qu'il daigne surveiller mon cœur... et qu'il me donne bientôt le courage de vous quitter.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Je l'en prierai aussi, quoi qu'il m'en coûte de me séparer de vous.

ANNA, *après un temps.* — Que mon couvert me semblera triste quand je n'aurai plus les enfants autour de la table ! Plus de jeux ni de tendres disputes... Je ne coudrai plus de galons d'or sur les manches d'Ethel, et je ne donnerai plus de conseils à Isolde pour son piano... Je ne me mettrai plus à la fenêtre pour voir partir Otto sur sa bicyclette et Siegfried sur son tricycle à pétrole, avec la comtesse dans l'avant-train... (*Un temps.*) Cette vie que nous menons est si douce, si simple... si saine ! Avez-vous observé, chère maman, que tous les gens qui nous approchent, deviennent meilleurs à notre conctact ?

LA GRANDE-DUCHESSE. — Oui...

ANNA. — Ainsi, tenez, madame d'Eschenbach... Je ne l'aimais guère, parce qu'elle a toujours rempli auprès de Paul une... fonction... une singulière fonction... Et dernièrement encore, c'est elle, j'en suis sûre, qui a protégé la... la candidature de la Castelli Romani... Eh bien, voyez, elle est devenue la bonne maman des petits... et même des grands.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Elle adore Siegfried.

ANNA. — Sa gentillesse avec Isolde est charmante... Tenez, Sylvère aussi... Un drôle de garçon... sec, égoïste... et affecté... Le voilà comme un grand frère avec mon Siegfried.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Oui.

ANNA. — Et Théodora !... C'est que vous n'avez pas idée... Je ne voudrais pas dire de mal de l'archiduchesse, qui est ma nièce par alliance... Mais vous n'avez pas idée de... de son dévergondage...

LA GRANDE-DUCHESSE. — J'en ai ouï parler.

ANNA. — Il n'y a pas que l'affaire Schinznach. Le comte de Schinznach n'est qu'un entre... entre cent peut-être.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Cent !

ANNA. — Oui... Eh bien, voilà Théodora aussi transformée... en femme vertueuse, en honnête campagnarde... Elle ne songe qu'à faire de longues promenades à pied avec son frère, et je pense que ce n'est pas non plus sans mélancolie qu'elle s'arrachera de parmi nous...

Cela est invraisemblable, et il paraît cependant que cela n'est point faux. Car l'archiduchesse, en ce moment même, ne tient pas à son frère un langage très différent.

THÉODORA. — Quel joli chemin !

SYLVÈRE. — Nous le connaissons. Nous le suivons deux fois par jour.

THÉODORA. — J'aime cette monotonie... Moi qui pensais mourir d'ennui à la campagne ! J'aurai un désespoir le jour où il faudra la quitter. Quels braves gens, ces princes de Brême !

SYLVÈRE. — Oui.

THÉODORA. — Ils me plaisent tant, que je ne peux plus me moquer d'eux.

SYLVÈRE. — Ni moi.

THÉODORA. — J'ai pris une vraie amitié pour Isolde, à force de me rouler de ses naïvetés.

SYLVÈRE. — J'ai fini par m'apercevoir que la niaiserie de Siegfried m'enchantait, et que mes ironies à son endroit étaient une forme hypocrite d'affection.

THÉODORA. — Est-ce que nous serions aussi de braves gens ?

SYLVÈRE. — Pourquoi pas ?

THÉODORA. — Ce n'est pas plus banal qu'autre chose.

SYLVÈRE. — Moins... (*Un temps.*) Ce qui nous rend meilleurs... provisoirement... c'est peut-être, surtout, cette joie d'avoir Phili à notre portée.

THÉODORA. — Oui.

SYLVÈRE. — Ah ! notre Phili a été vraiment inspiré, de venir, après sa grâce, chercher un refuge dans ce pays et dans le voisinage du château, au moment où la présence de l'Impératrice nous fournissait un prétexte pour y venir.

THÉODORA. — Je n'ai jamais pu le voir aussi librement.

SYLVÈRE. — Nous sommes très heureux : nous jouissons d'un calme et d'une liberté absolus, nous vivons dans un décor qui nous plaît et nous avons des satisfactions sentimentales...

Et ils vont tous deux sur la grand'route que bordent, à gauche, des herbages, à droite, un bois de pins...

Ils sont arrivés.

Le village est un de ces jolis villages allemands qu'on dirait sortis pièce à pièce d'une boîte de construction pour enfants.

Une grande rue, aux alignements vagues. Çà et là, dans cette rue, des fontaines. Les maisons ont des pignons très pointus. — Une rivière, un pont. — Aux deux bouts de la rue principale, cinq ou six maisons d'aspect un peu plus riche, presque des villas, dans le style italien... Au lointain, une caserne immense.

C'est dans une des villas italiennes que Phili a pris pension, chez Madame veuve Dietrich.

Il y occupe deux pièces, qui donnent sur le petit jardin : une

chambre, un salon. Meubles de palissandre. Au mur, portraits à l'huile des ancêtres Dietrich, en costume 1815 et 1848. Sur les tables, sur les bahuts, sur le piano, partout, cartes postales illustrées, souvenirs des diverses villes où les divers Dietrich ont passé. Photographies de tous les membres de la famille : du papa défunt, de maman Dietrich, une dame à lunettes qui ressemble étonnamment à S. A. S. la grande-duchesse de Brême, du fils Dietrich, étudiant en médecine, dix-huit ans, qui ressemble étonnamment au prince Siegfried, et des deux filles Dietrich, qui ressemblent non moins étonnamment, l'une à la princesse Isolde, l'autre à la princesse Käthi.

Théodora et Sylvère rencontrent dans le vestibule Mme Dietrich. Elle leur croasse un bonjour aimable et les introduit dans le salon.

Ils y trouvent PHILIPPE DE SCHINZNACH et l'aînée des filles Dietrich, celle qui ressemble à la princesse Isolde. Elle a posé devant lui, sur la table, un compotier plein de fraises des bois et elle l'oblige à les manger. Tandis qu'il s'y efforce, elle le regarde faire avec passion. Mais, à la vue des deux intrus, elle rougit fortement.

PHILI, *jetant un cri de joie.* — Ah !... Bonjour, toi. Bonjour, vous... Vous allez m'aider à manger ces excellentes fraises, que Mlle Eva m'a cueillies elle-même.

A l'idée que ces deux-là vont manger les fraises qu'elle a cueillies pour lui seul, Mlle Eva, de désappointement, devient plus rouge encore, et se retire en faisant une petite révérence bien saccadée.

THÉODORA, *riant.* — Dites donc, mais il me semble que vous êtes en flirt réglé avec la jeune personne ?

PHILI. — Ne m'en parlez pas, c'est gênant. D'autant que c'est joué avec une naïveté... du paradis terrestre.

SYLVÈRE. — Comment ?

PHILI. — Elle doit guetter par le trou de la serrure... je ne sais pas comment elle s'y prend... tou-

jours est-il que je ne peux pas... (*A Théodora.*) je vous demande pardon de ce détail...

THÉODORA. — Marchez.

PHILI. — ... je ne peux pas retirer ma chemise sans qu'elle frappe. Moi je crie : « entrez », je crois que c'est le domestique; mais, vous savez, en Allemagne, dans la petite bourgeoisie, les maîtresses de maison ont la rage de faire le service de leurs domestiques...

THÉODORA. — Alors... elle entre ?

PHILI. — Comme si de rien n'était... Le facteur... le facteur arrive toujours à point nommé quand je suis tout nu. Elle m'apporte les lettres elle-même et me les remet en mains propres.

SYLVÈRE. — Ah ! ah !...

PHILI. — Si je n'ai pas de courrier, elle m'apporte autre chose, n'importe quoi... des fleurs... Elle a aussi inventé de me bourrer de friandises, invariablement une heure après que je suis sorti de table, et au beau milieu de ma digestion. Je n'ose pas refuser, parce que je vois qu'elle va pleurer, et je me fais un mal affreux à l'estomac.

THÉODORA. — Pauvre Phili !

SYLVÈRE. — Il est si bon !

PHILI. — Vous pouvez me blaguer, ce n'est pas drôle. Elle est gentille, mais comme je n'ai aucune envie de la mettre à mal...

SYLVÈRE. — Oh !... à *demi*-mal.

PHILI. — Oui... n'importe... il n'est pas moins déplaisant de faire le *demi*-Joseph, et je crois que je vais me résoudre à chercher un autre asile.

THÉODORA. — Quelle bêtise! Ce sera la même chose partout.

PHILI, *flatté*. — Merci.

SYLVÈRE. — Dans toutes les familles où il y a une jeune fille au-dessus de quinze ans, le pensionnaire est menacé.

PHILI. — Quel pays!... Au fait, ce n'est pas ma seule bonne fortune.

THÉODORA. — Ah?

PHILI. — Quand je ne vous ai pas, je m'ennuie; alors je me promène volontiers, seul, et je vais en général dans la direction du château... Chaque fois, je rencontre une jeune fille... tiens, qui ressemble, parbleu! à celle-ci... étonnamment.

THÉODORA. — Ah! mon Dieu!

PHILI. — Elle n'est guère mieux habillée... pourtant... elle doit appartenir à une classe sociale un peu plus élevée...

THÉODORA. — C'est ça!... Vous ne vous êtes jamais adressé la parole?

PHILI. — Non, et ce n'est pas moi qui commencerai. Mais ses regards ne me permettent aucun doute.

THÉODORA. — C'est bien elle!

SYLVÈRE. — Qui?

THÉODORA. — Tu ne devines pas? Isolde! (*A Phili.*) La princesse Isolde, la seconde fille du grand-duc, la sœur de l'Impératrice.

SYLVÈRE. — Ah!

PHILI. — Non?

THÉODORA. — Sûrement. Elle m'a fait ses confi-



dences. J'aurais dû me douter... Un homme... qui n'est pas du pays...

SYLVÈRE. — Bien.

THÉODORA. — ... tout jeune, physionomie douce, allure martiale, et qui te ressemble...

SYLVÈRE. — C'est notre Phili.

Gaieté.

THÉODORA, *à Phili.* — Eh bien, mais... je ne vais plus oser quitter Brême et vous laisser en proie...

PHILI. — Oh !... Quand vous vous en irez, qu'est-ce que je ferais ici ? je partirai... Je ne suis pas exilé. Je peux vivre pas trop loin de vous. On m'a déjà oublié, on me laissera tranquille... Je louerai quelque chose dans notre banlieue, qui ressemble à cette campagne-ci. J'aime tant la campagne maintenant !... J'aime tout... tout ce qui me donne la sensation d'exister et de respirer librement. C'est inouï comme ces quelques mois de captivité m'ont appris à mieux goûter la vie. Je suis pareil à un enfant qui découvre la joie de vivre... Et quand je suis tout seul, je joue...

SYLVÈRE. — Nous aussi, qui avons tant souffert... à travers toi, nous rapprenons maintenant la joie de vivre.

THÉODORA. — Nous sommes devenus des êtres simples, contents de peu...

PHILI, *presque à voix basse.* — Heureux...

SYLVÈRE. — Oui.

THÉODORA. — Très heureux.

Un long silence.

PHILI. — Est-ce que nous n'allons pas faire un tour ensemble ?

THÉODORA. — Volontiers.

SYLVÈRE. — Mais... si nous rentrons à pied, nous n'avons que le temps...

PHILI. — Je vous reconduirai jusque tout près du château.

SYLVÈRE. — Comme d'habitude.

PHILI. — Oui. C'est charmant de faire la même chose tous les jours.

Ils vont. Ils s'arrêtent devant la porte un instant.

SYLVÈRE. — Il fait presque nuit.

PHILI. — Tant mieux. Ces paysages un peu tristes ne sont pas des paysages du jour, mais du soir.

THÉODORA. — Je n'aime pas quand les jours sont trop longs.

PHILI. — Chaque soir, lorsque je vous quitte, il fait alors tout à fait nuit, et très frais. Je suis obligé de courir, parce que je suis légèrement vêtu. Et puis, quand je rentre chez moi, les lampes allumées, le sang me monte à la tête tout d'un coup, j'ai quelques minutes de fièvre délicieuse.

Ils vont le long du chemin, tous les trois se tenant par le bras. Et ils ne parlent plus... Mais Théodora se met à chanter doucement, puis Phili, puis Sylvère. Et leurs voix retentissent au loin dans la campagne, où nul ne parle, où nul ne passe.

Brusquement, à un tournant de la route, ils voient les lumières du château. Alors ils se disent adieu tout bas. Théodora et Sylvère regardent Phili disparaître. Et ensuite ils entrent dans la lumière de la grande salle à manger rustique, et ils ont aussi une petite fièvre passagère. Toute la famille grand-ducale est attablée. Les soupières exhalent un incomparable parfum.



LE GRAND-DUC. — Ah ! ah ! vous êtes en retard.

THÉODORA, SYLVÈRE. — Mille pardons.

LA GRANDE-DUCHESSE. — Vous aurez un potage froid... Non, non, ne dites bonjour à personne. Asseyez-vous.

SYLVÈRE, *regardant le numéro de son rond.* — Huit... ce n'est pas ma serviette.

LA GRANDE-DUCHESSE, *au premier maître d'hôtel.* — Vous vous êtes encore trompé, Félix, Son Altesse Impériale n'a pas sa serviette.

Vérification faite, la serviette de l'archiduc Sylvère est nouée autour du cou du prince Ethel. On opère l'échange et le service continue.



CHAPITRE XVI

LA PROPAGANDE PAR LE FAIT

La « petite maison ».

Rien de changé depuis le jour mémorable où Paul y entreprit un peu vivement la duchesse de Xaintrailles, après quoi il la mit dehors, pour avoir allumé une cigarette à la lampe qui brille devant la sainte image.

La chambre à coucher, qui a l'air de n'importe quoi sauf d'une chambre à coucher, l'alcôve étant close par un rideau qui se manœuvre comme celui de Bayreuth.

Les tentures bleu paon. Les boiseries blanc et or. L'ameublement bourgeois, bois noirs de style Napoléon III, et moquette.

Au centre, une table ronde, avec une suspension, comme au temps où on passait les soirées en famille.

Vis-à-vis de la cheminée, surmontée d'une glace, une lourde commode, également surmontée d'une glace.

Sur le marbre de la commode, photographies décolletées. Léda et cygne d'albâtre en état de flirt.

Sur la cheminée, la pendule « Amour et Psyché ».

Devant le foyer, écran aux armes impériales.

Au mur, quelques cadres, peintures françaises d'exportation, léchées.

A gauche de l'alcôve, le fameux tableau de sainteté, avec la veilleuse, suspendue à une potence de fer forgé.

La porte s'ouvre. Paul apparaît. Il passe la tête, d'abord, pour s'assurer qu'il n'y a personne. Mais on n'y voit goutte, les volets sont clos. Il entre tout entier, avec des précautions de voleur. Il dépose, à tâtons, sur la commode, deux volumineux paquets. Puis il va droit à la fenêtre, l'ouvre, pousse les volets, et contemple le parc. Les arbres ont

grandi. Ils sont vieux. — Soupir. — Paul guette. Il prête l'oreille... Il dit tout haut, de cette voix retentissante, qu'il n'a point l'art d'étouffer, même dans le monologue :

— Décidément, je les ai semés. Personne ne m'a suivi.

C'est afin d'être moins remarqué, sans doute, qu'il a revêtu ce paletot à taille, du beige le plus clair ? Il est coiffé d'un chapeau Morès gris. Il écarte les rideaux de l'alcôve, il jette pardessus et chapeau sur le lit. Il est en complet-veston marron d'Inde.

— Travaillons ! (*dit-il.*) Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Par où commencer ?

Il est trop bien pensant pour ne point commencer par allumer la veilleuse devant l'image sainte. Pour y atteindre, il prend une chaise, au hasard...

— Non, point celle-ci... (*Il en prend une autre.* Voici la chaise même sur laquelle Mme la duchesse de Xaintrailles a bondi pour allumer sa cigarette à cette lampe... (*Soupir. Il grimpe, il allume. Il met pied à terre, il range la chaise.*)

Maintenant, les fleurs. (*Il déficelle un des gros colis qu'il tenait à la main en entrant. C'est un panier rempli de fleurs de Nice. Il les admire.*) Elles sont jolies. (*Il les flaire.*) Elles sentent bon... Je me rappelle que le jour où Mme la duchesse de Xaintrailles est venue ici, Lutzbourg me disait : « Il ne me paraît pas convenable que l'on dépense plus de fleurs pour une passade que pour un enterrement. » Que dirait-il aujourd'hui, et trouverait-il raisonnable que j'en dépense davantage pour un

souvenir que pour une passade ?... Ce bon Lutzbourg !... Il grognait, tout en m'aidant à garnir ces vases... qui sont forts laids... Il grognait, mais il m'était bien utile... à défaut de la comtesse... que mon inoubliable frère avait invitée à s'en aller faire un petit voyage... tiens, comme à présent... Les jours se suivent... et se ressemblent plus qu'on ne croit.

Silence. Toutes les fois que Paul s'égare dans les idées générales, il se fait un arrêt de quelques secondes dans le fonctionnement de sa pensée. Après quoi, elle repart dans le concret.

Comment faire pour m'en tirer tout seul ?... Je vais essayer de jouer les deux rôles... Moi et Lutzbourg. (*Il se met à disposer les fleurs dans les vases.*) « Ici, comte, ce chrysanthème. (*Imitant la voix de Lutzbourg.*) — Oui, Majesté. » (*De sa voix naturelle.*) A cette époque, on disait seulement : Monseigneur. (*Il reprend, avec la voix de Lutzbourg.*) « Oui, Monseigneur. — Cette rose... — Oui, Monseigneur... » Dieu ! que je suis enfant !... Il est inouï qu'à mon âge je m'amuse à de telles puérilités... Cela est inouï, mais cela est attendrissant. (*Soupir.*) « Et pour terminer, général, cette magnifique branche de mimosa. » (*Il la pique, mais le poids de ladite branche fait tomber le vase. — Un cri.*) Ah !... Non, il n'y a pas d'eau, alors peu importe... Comme c'est curieux ! Je me souviens que précisément, l'autre fois, un accident analogue est arrivé. Lutzbourg a renversé un des vases, celui-ci peut-être, et je l'ai appelé imbécile... (*Comme s'il parlait à Lutzbourg.*) Imbécile !... Non...

(*A soi-même, mais plus doucement.*) Imbécile...

Il rit. Il continue à faire ses bouquets... sans plus rien dire, mais en sifflant... en chantonnant... Sa chanson 1825 lui revient... cette chanson qu'il affectionnait tant, jadis... et qui, ma foi, semble joliment adaptée aux circonstances actuelles... Paquita... Paquita, ma chérie...

Paquita, ma chérie,
Tu m'as dit, quand le soir
Aurait sur la prairie
Jeté son voile noir,
Fuyant avec mystè—re
Loin d'un tuteur sévè—re
Que tu suivrais mes pas...
Me voici, mais hélas!
Paquita ne vient pas...
Me voici, mais hélas!
Pa—qui—ta—ne—vient—pas...

Me voici... en effet, me voici... et Paquita ne vient pas... Elle ne viendra pas, Paquita... Ça n'est pas gai. L'autre jour, en sortant d'ici, je me demandais si ce revenez-y du passé, ce pèlerinage aux lieux du souvenir m'avait rendu triste ou gai. Tout compte fait, ça m'a plutôt l'air de me rendre triste, aujourd'hui du moins... Je suis comme un bonnet de nuit...

Silence.

Holà !... Chassons loin de nous ces tristes images et passons à un autre exercice. Il s'agit maintenant de retrouver ma vaisselle. (*Il ouvre un placard.*) Oui, c'est ici... et la voici... et la voici !... Ma jolie fausse bouteille de champagne en cristal,

à goulot d'or et à faux bouchon d'or... Cette coupe... que Mme la duchesse de Xaintrailles a portée à ses lèvres... Ah !... voici également le linge. Pourvu qu'il ne sente pas trop le moisi ! (*Il flaire.*) Est-ce le moisi qu'il sent, ou l'iris ?... C'est que je ne m'y connais pas beaucoup... Enfin, nous supposerons que c'est l'iris.

Il sacrifie une des serviettes pour essuyer assiettes et verres, puis il dispose le couvert sur la table volante.

Ce qui va me manquer, c'est le champagne, pour remplir le joli flacon... Bah ! Puisque cette collation est fictive, le flacon peut rester vide... Il est vrai que... je ne serai peut-être pas fâché, moi, tout à l'heure, d'en déguster sept ou huit coupes... Mon Dieu ! dans ce cas-là... je pourrai toujours aller en chercher une bouteille à la cave... Cela nous amusera de descendre à la cave nous-même. (*Il retourne à l'armoire.*) Qu'est-ce que c'est que cette boîte-là ? Des gâteaux ! Des gâteaux qui remontent à plusieurs années ! Ils ont une fâcheuse mine. Rien n'est triste comme un vieux gâteau... Heureusement j'en ai des neufs. (*Il défait le second paquet.*) A la bonne heure, ils sont appétissants... (*Il les range sur les assiettes.*) Oh ! les mignonnes tartelettes aux cerises !... Par exemple, le jus a un peu coulé. (*Il se suce les doigts.*) Ces biscuits glacés au chocolat ne se présentent pas non plus trop mal... Mais je préfère encore les puits d'amour... Oh ! les puits d'amour sont renversants ! Il y a une crème jaune... Ah !... voilà, tout est prêt... Paquita peut

venir... mais Paquita ne viendra pas... (*Il fredonne.*) Me voici... mais hélas!... (*Il se tait soudain.*) On a marché!... (*Il va vers la fenêtre... Rien. — Il sourit.*) C'est le vent... Me voici... mais hélas!... Paquita ne vient pas... (*Il tombe dans une profonde mélancolie.*) Ah! ça n'est pas gai... Non, décidément, ça n'est plutôt pas gai.

Bruit lointain du chemin de fer et, par dessus les arbres, une fumée blanche.

Elle avait pris ce train-là, le jour qu'elle est venue... Quant j'ai vu la fumée, j'ai renvoyé Lutzbourg... en le priant de rester à portée de la voix... bien qu'il ne pût, évidemment, me servir à rien... mais j'étais ému comme un page à son premier rendez-vous... Lutzbourg est sorti en me souhaitant bonne chance... et ça m'a porté malheur... Je me suis accoudé à ce balcon... j'ai attendu... J'ai attendu à peine cinq minutes... J'avais envoyé à la gare un coupé attelé de deux excellents trotteurs... Il y a plus de cinq minutes que le train est arrivé... Je n'ai pas envoyé de coupé à la gare... Je n'attends personne... Ça n'est pas gai.

Un assez long temps.

C'est drôle... L'impression de tristesse est, chez moi, toute physique... Elle se localise... là... (*Il se tâte l'estomac.*) J'ai une sorte de tiraillement... qui me donne l'illusion d'avoir faim... (*Plus bas, un peu honteusement.*) Parbleu! j'ai une faim du diable... C'est la vue de ces sacrés gâteaux... Non,

non... Non, je n'entamerai pas mon dessert... Et puis, ça doit être une fausse faim. Il est impossible que j'aie faim quand je suis aussi profondément triste. (*Il bâille.*) C'est une crampe, je suis bien obligé de me rendre à l'évidence... Mon Dieu, quand je mangerais une tartelette, il n'y aurait pas si grand mal... Je n'aurais qu'à les écarter un peu plus sur l'assiette... Peut-être le dégât se verrait-il moins si je jetais mon dévolu sur un biscuit glacé au chocolat ?... Au fait, pendant que j'y suis, pourquoi n'irais-je pas jusqu'au puits d'amour? J'en grille... Paul, mon garçon, je vous permets un puits d'amour, mais gare à la crème et ne tachez pas votre veston.

Il choisit un puits d'amour; il y mord avec gourmandise, mais avec prudence. Un bruit de pas sur le gravier.

Un bruit léger, mais point dissimulé.

Il court à la fenêtre. Une femme... C'est LA DUCHESSE DE XAINTRAILLES ! Il pousse un cri. Il court à la porte, il l'ouvre. Et presque aussitôt Yvonne entre, un peu essoufflée d'avoir monté si vite.

Elle est habillée à peu près comme la première fois qu'elle vint ici : robe de drap d'été, très simple, très sombre. Capote. Voilée, mais sans affectation. Elle semble fort troublée.

YVONNE. — Sire...

PAUL, *complètement ahuri.* — Duchesse... Ah ! mon Dieu, mais que c'est donc aimable à vous !... Quelle surprise ! Je vous remercie... J'étais loin de m'attendre...

YVONNE. — ... (*Un geste, elle est incapable de parler.*)

PAUL. — Alors, mes fleurs, mes gâteaux... tout ça n'aura pas été pour rien, pour le souvenir ?...

Tenez... (*Il lui donne une fleur que, machinalement, elle prend.*) Vous allez goûter avec moi... Vous ne pouvez pas refuser... Même le jour... le jour en question, vous avez goûté... Seulement, il faudra que je descende à la cave, parce qu'il n'y a pas de champagne dans l'armoire... Mais je ne suis pas avare de mes pas... Voulez-vous retirer votre chapeau ?

YVONNE. — Non...

PAUL. — Vos gants ?... Enfin, duchesse, retirez quelque chose, je vous en prie, retirez quelque chose... Ce voile... (*Elle relève son voile. Il est tout ému de la voir si pâle.*) Oh ! qu'avez-vous ?... Ai-je dit quelque chose qui vous ait froissée ?... Je vous demande pardon, c'est que... je ne sais plus où j'en suis... Je m'attendais si peu... Enfin, je pensais bien que vous aviez un peu d'amitié pour moi, mais... pas plus... et vous voilà !... C'est trop !... Je perds la tête, je... je ne sais plus... Je suis bien heureux, duchesse, je suis bien heureux ! (*Il lui prend les mains et les baise en pleurant.*)

YVONNE, *hors d'elle.* — Sire !... Oh ! mon Dieu, je supplie Votre Majesté... En venant ici, je prévoyais bien comment elle interpréterait ma visite, et il m'a fallu... vous pouvez le croire... un motif... pressant pour m'exposer... D'ailleurs je suis au-dessus... je... Et puis... je pensais que... je n'aurais aucune peine à dire... tout de suite en entrant, le mot... qu'il fallait dire pour vous... détromper... Je ne m'attendais pas à... une si vive émotion... elle se communique à moi... elle me retire... mon

courage... Sire, je vous en prie, épargnez-moi !

PAUL, *s'éloignant d'elle.* — C'est vous, madame, qui auriez dû m'épargner... Vous m'avez donné, en tombant ici à l'improviste, une illusion... cruelle...

YVONNE. — Oh ! Sire...

PAUL. — Enfin n'en parlons plus. (*Assez sèchement.*) Pourquoi êtes-vous venue, je vous prie ?

YVONNE. — Que Votre Majesté daigne me parler avec moins de rancune...

PAUL, *ému.* — Oui... (*Il lui prend la main. D'une voix presque chevrotante :*) Pourquoi êtes-vous venue ici ?

YVONNE. — Sire, pour vous en arracher, pour que vous n'y demeuriez pas un instant de plus !

PAUL. — Ce n'est pas le moyen...

YVONNE. — Oh ! Sire, de grâce, ne plaisantez point... Votre Majesté doit sentir que, pour avoir risqué une démarche si... étrange, si compromettante... qui serait inexcusable étant, de ma part, une récidive... il faut, encore une fois... que j'aie un motif bien... pressant... Sire, c'est vraiment pour l'amour de Votre Majesté que je suis ici... pas au sens où Votre Majesté l'entendait tout à l'heure... mais... pour l'amour... oui, pour l'amour de vous...

PAUL. — J'en suis touché, madame, mais... expliquez-vous. Pourquoi toutes ces hésitations ?

YVONNE. — Sire, j'hésite... parce que... je crains que Votre Majesté prenne... trop légèrement... ce que je vais lui dire... ou que, même... elle veuille mettre une sorte de... point d'honneur à

différer son départ... Je connais Votre Majesté, elle est si brave... si téméraire...

PAUL, *simplement.* — Je n'ai pas froid aux yeux. Je n'en tire aucunement vanité : c'est héréditaire.

YVONNE. — Mais il faut que vous me promettiez de céder aux terreurs d'une femme.

PAUL. — Quand vous m'aurez fait l'honneur de vous expliquer plus clairement, madame la duchesse.

YVONNE. — Sire... le jour... où vous m'avez fait visite... lorsque vous m'avez quittée... pourquoi ne l'avouerais-je point?... j'étais... très émue...

PAUL. — Chère duchesse...

YVONNE. — Vous aviez trouvé des accents si nobles... et si tendres... Vous aviez évoqué les souvenirs du passé... en les purifiant... J'étais seule, je pensais à vous... je ne pouvais penser qu'à vous... Je me suis remise à feuilleter ce petit livre... où j'écrivais jadis mes impressions...

PAUL. — Oui...

YVONNE. — J'ai relu ce que j'avais écrit sur mon premier voyage dans les États de votre auguste frère... une description... de l'arrivée... la banlieue... vous savez, quand le train passe près de la résidence d'été... et... de cette maison-ci.

PAUL. — Oui.

YVONNE. — En me montrant... la résidence... ou cette maison, je ne sais plus... mon mari m'avait dit... une phrase que j'ai notée.

PAUL. — Quelle phrase?

YVONNE. — Votre Majesté ne rira pas de moi... il ne faut pas rire...

PAUL. — Non.

YVONNE. — Mon Dieu !... Rien que de vous répéter la phrase... m'effraie...

PAUL. — Voyons !

YVONNE. — Sire, il m'avait dit : « Presque tous les membres de la famille impériale qui sont... qui sont morts de mort violente.... (*Très bas*) ont été assassinés ici... Oh !... (*Elle se cache le visage dans les mains.*)

PAUL, *calme.* — C'est d'ailleurs exact.

YVONNE. — Depuis que j'ai relu cette phrase... je suis incapable d'en détourner ma pensée... Je sais les dangers continuels que court Votre Majesté... ça, ce n'est pas de l'imagination... Je sais... qu'on doit vous suivre, vous surveiller constamment... Dans les circonstances ordinaires, il ne ne peut rien arriver, votre police est vigilante... Mais... ici ?... Je me suis rappelé ce que Votre Majesté m'avait dit : que pour venir ici, elle avait dû dépister ses agents. Pendant deux heures, on s'était demandé avec angoisse où vous étiez, et, au retour, votre ministre de la police vous avait... vous avait grondé... Il avait donc des raisons... de craindre ?... Et Votre Majesté allait renouveler cette imprudence aujourd'hui !... Je n'ai fait toute la semaine que me demander comment je pourrais m'y prendre pour empêcher cela... Hélas ! comment ?... J'ai voulu me persuader que... mes craintes ne reposaient sur rien... Je me suis persuadé tout ce que j'ai voulu

YVONNE. — Il a pris tout bonnement un billet de chemin de fer et...

PAUL. — Et vous croyez qu'il est ici ?... Pourquoi pas dans la maison ? Dans la cave où je vais descendre vous chercher une bouteille de champagne ?... Ou dans le parc ? Tenez, je crois qu'il fait les cent pas devant la maison... Voyons, duchesse, ce sont des histoires de croque-mitaine. (*Il lui prend de nouveau et lui baise tendrement les mains.*)

YVONNE. — Est-il possible que, sachant la hardiesse de ces gens-là, Votre Majesté traite mes craintes de billevesées ?... (*Essayant de dégager ses mains*) qu'elle ne pense qu'à me faire payer... par des galanteries trop osées... mon... dévouement... qu'elle ne veuille pas se rendre compte du péril... du péril de mort... oui, du péril de mort auquel elle est exposée... à tout moment, certes, mais surtout en ce moment-ci ?

PAUL, *avec une certaine gravité.* — Pardon, madame la duchesse, je me rends très bien compte du péril de mort auquel je suis exposé... en ce moment-ci, je ne sais trop... mais... à toute minute... Je sais bien que je suis continuellement menacé... Je puis disparaître d'un instant à l'autre... je vis avec l'idée fixe d'un attentat possible... ou probable... Je vis... dans la société de la mort... Elle ne m'inspire aucune terreur... mais un amer regret... Car sans doute je serai supprimé d'ici-bas sans avoir connu ce qui vaut la peine de vivre... l'amour... je veux dire le vrai, le grand amour...

enfin... vous savez que je n'ai pas beaucoup de facilité d'élocution... mais... vous m'entendez ?

YVONNE, *bas.* — Oui.

PAUL. — Pourtant, jusqu'au dernier jour il ne sera pas trop tard !... Parfois j'espère encore... Aujourd'hui, vous m'avez fait espérer... Ah ! ne me parlez pas des hasards que je cours, si vous avez dessein une fois de plus de vous dérober à moi ! Vous vous irritez que je ne veuille pas croire à la réalité du péril ? Ah ! craignez plutôt que j'y croie ! Savez-vous ce que la certitude de ma mort m'inspirerait ? Savez-vous ce qu'elle vous inspirerait à vous-même ? Oseriez-vous encore me refuser tout... à l'heure où on ne refuse rien ?

YVONNE. — Oh ! je ne serais pas venue si j'avais pu prévoir que Votre Majesté me parlerait ainsi.

PAUL. — Je vous avais loyalement avertie que j'ai dépouillé le vieil homme. Ah ! si je vous manquais de respect, comme vous seriez forte contre moi ! Mais vous n'avez plus de courage, parce que je n'ai plus de brutalité.

YVONNE. — Non...

PAUL, *après un temps.* — Et vous, est-ce que vous ne regrettez pas aussi ?... Est-ce que vous ne désirez pas ?... Est-ce que vous... vous n'espérez pas quelquefois ?... Vous aussi, vous êtes proche de la mort. Il n'est point nécessaire d'être souverain et exposé aux attentats : il suffit d'être homme et que le temps passe. Je n'entends pas grand'chose aux mathématiques, ni au calcul des probabilités ; mais je ne pense pas que, tout compte

fait, un soldat qui assiste à une bataille ait considérablement plus de chance d'attraper une balle, qu'un pékin qui se promène dans la rue n'en a de recevoir une tuile sur la tête... Duchesse, je suis à la veille de mourir... mais vous aussi peut-être. Consentirez-vous plus que moi à mourir sans avoir vécu toute la vie ?

YVONNE. — Oh !...

PAUL. — Je suis à vos pieds, je vous aime passionnément. Vous regretterez toujours de m'avoir repoussé.

YVONNE. — Dieu !

PAUL, *la serrant de fort près.* — Vous n'avez connu l'amour que par les froideurs d'un mari !... (*Elle se débat, mais avec tant de mollesse !*) Je ne suis plus le brutal que vous avez connu, je vous respecte... mais ne croyez pas que mon respect... impose aucune limite à mon désir... Tant pis pour vous, pourquoi êtes-vous venue ?... Vous ne m'aviez promis que de venir en pensée... Si vous étiez venue... en pensée... je me serais contenté aussi de vous aimer en pensée... Mais vous êtes là, je vous vois, je vous touche.. alors... je vous veux.

YVONNE, *jetant un cri au moment où les lèvres de l'Empereur vont l'effleurer.* — Non !... (*Elle se dégage.*)

PAUL. — Il suffit, madame, et... si je vous fais horreur à ce point...

YVONNE. — Oh !...

PAUL. — ... vous savez, l'ayant pratiqué déjà, le moyen d'échapper à mes tentatives : vous serez tou-

jours libre de vous retirer... Vous n'aurez même pas besoin, comme naguère, d'allumer une cigarette à la lampe qui brille devant cette vénérable image.

YVONNE. — Je n'aurais garde, Sire, car Votre Majesté me chasserait, comme naguère. Et je ne partirai pas non plus de mon plein gré, attendu que, cette fois, je ne veux pas partir.

PAUL. — Eh ?

YVONNE. — Je ne crains rien de Votre Majesté, justement parce que je suis à sa merci : elle est incapable d'en abuser... Je vous répète que je ne partirai à aucun prix, étant venue ici pour vous supplier de quitter une place dangereuse, et étant décidée à ne m'en aller d'ici qu'avec vous.

PAUL. — Moi, madame, je ne suis nullement décidé à m'en aller.

YVONNE. — Je reste donc. J'espère que Votre Majesté m'y autorise ?

PAUL. — Cela ne peut m'être qu'agréable.

YVONNE. — Il m'est bien agréable aussi de risquer ma vie avec la vôtre... (*Geste de Paul.*) Seulement... je suis un peu surprise que Votre Majesté fasse aussi bon marché de ma vie que moi-même.

PAUL, *agité.* — Voyons, duchesse, c'est absurde... Evidemment... je suis certain que... nous n'avons rien à craindre... Du moins, quand il s'agit de moi, je n'y pense même pas... Mais l'idée qu'il pourrait vous arriver quelque chose par ma faute...

YVONNE. — Il vous est aisé de me rendre libre : vous n'avez qu'à me suivre.

PAUL. — Je ne dis pas, mais... mais voyons... je ne peux pourtant pas monter en chemin de fer avec vous... Si on nous reconnaît, que dira-t-on?

YVONNE. — Votre Majesté pourrait partir quelques instants avant moi...

PAUL. — Jamais de la vie ! C'est vous qui partirez la première...

YVONNE. — J'y consens... si Votre Majesté me donne sa parole impériale de ne pas demeurer ensuite plus de dix minutes ici.

PAUL. — Je vous la donne... Ah !... Il faut toujours en passer par où vous voulez... Je ne vous refuse jamais rien, moi... Et vous...

YVONNE. — Moi, Sire... je suis venue...

PAUL, *ému*. — Oui... merci...

YVONNE. — J'ai eu... heureusement... le courage de vous refuser... ce que je ne vous aurais jamais pardonné... Nous n'avons pas gâté notre...

PAUL. — Amitié ?

YVONNE, *sans répondre*. — Vous disiez que... vous auriez un regret cuisant de mourir sans avoir connu... le vrai... le grand amour... Sire... êtes-vous bien sûr que vous ne l'aurez pas connu?

PAUL. — Oh !... Et vous ?...

YVONNE. — Vous m'avez promis de me laisser partir...

Une dernière fois, elle lui abandonne ses mains, qu'il couvre de baisers. Puis elle part. Il court à la fenêtre, d'où il lui fait un dernier signe d'adieu. Ensuite, comme il est esclave de sa parole, il tire sa montre afin de compter les dix minutes.

Machinalement, il suit la marche de l'aiguille.



Tout d'un coup, on ne sait quel instinct l'oblige de détourner les yeux, de regarder en bas.

Il y a là... un homme... un homme de mauvaise mine et mal vêtu, qui vient de déposer contre le mur de façade, juste sous la fenêtre, un objet...

Ce qui est bizarre, c'est que cet homme est exactement dans la même attitude que l'Empereur : il tient sa montre à la main, il a l'air de chronométrer.

L'Empereur comprend tout de suite. Seulement, il lui paraît un peu... forcé, un peu... choquant que les... imaginations d'Yvonne se trouvent immédiatement et si complètement réalisées.

Il comprend aussi qu'il n'y a rien à faire, pas de fuite possible, et il ne bouge pas.

Il revoit toute sa vie dans un éclair : les beuglants, les petites femmes, le sacre, Paris, et — à la dernière extrémité, ce noble amour. Il n'a pas peur. Il sent qu'il va bien finir, il n'en est pas étonné, mais très content, content avec un peu d'enfantillage.

L'homme lève les yeux. Entre l'exécuteur et la victime — qui vont mourir ensemble, il y a un échange de regards... Et puis...

. . . .

Pierre sur pierre.

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

ABEL HERMANT

UNIV. OF MICHIGAN

JAN

Le

Char de l'État

Cinquième édition



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900

Tous droits reservés.



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50 Chaussée d'Antin 50

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection gr. in-18 à 3 fr. 50 le volume.

ABEL HERMANT

La Meute.

MAURICE DONNAY

Le Torrent.

HENRI LAVEDAN

Une Famille.

MAURICE DONNAY

La Douloureuse.

ÉMILE BERGERAT

Plus que Reine.

GEORGES FEYDEAU

Un fil à la patte.

PIERRE WOLFF

Le Boulet.

Collection à 2 fr. le volume

FRANCIS DE CROISSET

Qui trop embrasse...

JULES RENARD

Le pain de ménage.

EVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

